NOV 13 1925

32e Année. N° 21. 1er Novembre 1925.

LA REVUE DE PARIS

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

		Pages
★ ★ ★	*Où va la Politique française*	5
Lamartine	*Lettres à Aimé Martin* (fin)	15
H. de Peyerimhoff	*Le Problème houiller*	51
Comtesse de Noailles	*Poèmes*	75
Henry James	*L'Autel des Morts*	83
Maurice Genevoix	*Raboliot.* — III	126
Valentin Mandelstamm	*Hollywood* (fin)	169
Jean Richepin	Les Lettres : *Le monument Heredia*	193
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	197
A. Albert-Petit	Les Lettres : *Les Livres d'histoire*	212
André Chaumeix	La Politique : *Les Traités de Locarno*	227

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1925

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

La Ronde de nuit

par PIERRE BENOIT

L'œuvre, la vie et les amours d'Edgar Poë

par LUCIE DELARUE-MARDRUS

La Belle et la Bête

par ANDRÉ CORTHIS

Napoléon et Eugène de Beauharnais

par ARTHUR-LEVY

La France et les Pétroles mexicains

par ERNEST LAGARDE

Trois articles sur la Critique

par ALBERT THIBAUDET

Gen.
Serf

OÙ VA LA POLITIQUE FRANÇAISE

Le Parlement reprend ses travaux dans des circonstances particulièrement importantes. De ses décisions prochaines dépend pour une large part l'avenir de la politique française. S'il ne comprend pas la nature des problèmes posés et la nécessité des solutions commandées par l'expérience, nous allons rapidement à des temps difficiles, à la désorganisation intérieure et à la ruine du crédit public. Si, au contraire, il place l'intérêt national au-dessus des combinaisons personnelles et des promesses démagogiques, s'il veut l'union, la confiance générale, la collaboration de toutes les classes de la société, nous pouvons espérer, au prix de patients labeurs et de salutaires résolutions, le rétablissement de nos affaires et l'amélioration de notre situation financière.

Trois questions principales dominaient notre vie politique quand les Chambres se sont séparées, le Maroc, le règlement diplomatique du pacte de sécurité, les finances. Par l'effet du destin, ces trois questions devaient être traitées par les trois personnages principaux du Ministère : M. Painlevé, M. Briand, M. Caillaux. Ils avaient toute liberté en l'absence du Parlement. Ils bénéficiaient à la fois de la trêve des vacances, et de l'intérêt qu'inspirait la difficulté de leur mission. Ils étaient, même au regard de ceux qui les aimaient le moins, les détenteurs d'une autorité qui s'exerçait au nom de la France. Quels résultats ont-ils obtenus?

M. Painlevé, président du Conseil, avait exposé dès la fin

1er Novembre 1925.

de la session parlementaire toute l'affaire marocaine. Avec une honnêteté à la fois scientifique et frémissante, il n'avait rien caché ni de son ampleur ni des sacrifices qu'elle imposait. C'était tout le sort de l'Afrique du Nord qui était en jeu. C'était plus encore; c'était le sort de l'influence européenne dans la Méditerranée et en Orient qui se jouait. L'entreprise d'Abd-el-Krim était symbolique. Cette rébellion d'un chef de guerre fanatique représentait un effort conscient de révolution bolcheviste contre la civilisation d'Occident, un renouvellement de la tentative maintes fois reprise au cours des siècles par la barbarie contre le christianisme. Si d'aventure Abd-el-Krim avait triomphé, ou si seulement il avait tenu la force française en échec, la répercussion de cet événement au Maroc, en Algérie, en Tunisie, en Égypte, en Asie Mineure et jusqu'aux Indes pouvait être le commencement de cette catastrophe universelle qui hante les rêves de Moscou. Dans ces graves circonstances, M. Painlevé n'a fait qu'une concession à l'esprit du parti. Pendant qu'il procédait à des préparatifs nécessaires, il a voulu apporter aux illusionnistes et aux pacifistes la preuve de la volonté guerrière d'Abd-el-Krim et il a fait connaître ses conditions de paix. Ce sont là de ces manœuvres qui sont appréciées dans l'enceinte du Palais Bourbon et peut être jusqu'aux fortifications : au delà elles sont moins comprises. Toujours est-il qu'en dehors de cette manifestation, M. Painlevé n'a pas perdu son temps, et qu'il n'a rien méconnu des devoirs de sa charge. Heure grave pour un ministre de gauche, qui n'aime pas la guerre, que de faire la guerre. Le sort avait déjà posé au patriotisme de M. Painlevé, aux jours lointains de 1917, de plus terribles questions. En 1925, comme en 1917, il a pris ses responsabilités.

Le chef illustre qu'est le maréchal Pétain a été chargé des affaires militaires du Maroc et les a menées à bien avec la méthode prudente et sûre qui lui est propre. Dans cette entreprise, le Maréchal, environné de gloire, n'avait rien à gagner personnellement, et cette opération difficile de police coloniale pouvait à part soi ne guère le tenter. Mais un haut sentiment de devoir, une amitié fidèle aussi pour M. Painlevé ne lui ont même pas permis d'avoir une hésitation. Il a rendu avec simplicité et autorité un nouveau service à son pays et il mérite

une fois de plus la reconnaissance publique. Il était d'ailleurs peut-être le seul à pouvoir organiser rapidement l'expédition nécessaire. Étant chef de l'armée française, il était à la fois juge de ce que réclamaient les opérations marocaines et juge des ressources dont il pouvait disposer. C'est ce qu'avait tout de suite compris, avec la rapidité habituelle de son coup d'œil, le maréchal Lyautey, qui, ayant prévu la guerre du Riff et les sacrifices exigés, avait souhaité lui-même que le maréchal Pétain prît la direction militaire des opérations. Aujourd'hui, nous avons regagné le terrain que l'attaque brusquée d'Abd-el-Krim nous avait obligés de céder; nous avons occupé des positions solides qui nous permettront d'achever notre œuvre; nous avons rendu la confiance aux tribus maltraitées et terrorisées par le chef riffain, et ces résultats ont été obtenus avec des pertes aussi légères que possible. En même temps, les Espagnols ont remporté d'éclatants avantages et sont entrés à Ajdir. Ainsi M. Painlevé se présente devant les Chambres avec un succès incontestable : il a réussi à opposer à l'entreprise révolutionnaire la solidarité européenne; il a servi le prestige de nos armes; il a travaillé utilement à la paix méditerrannéene. Le seul ombre de ce brillant tableau, c'est que l'affaire n'est pas terminée, c'est qu'il faudra hiverner, c'est que le printemps peut réclamer un nouvel effort, afin de rassurer extrêmement les tribus encore inquiètes et de consolider notre situation. Mais peut-on imaginer un Parlement marchandant sur de telles obligations et d'aussi grands intérêts?

M. Aristide Briand avait à remplir pour sa part une tâche extrêmement difficile. Il n'a pas fait de bruit autour de sa mission. N'ayant pas eu à s'expliquer publiquement avant la séparation des Chambres, il est resté depuis lors silencieux. A Genève même, il a pu procéder à son travail sans se faire remarquer, puisque les premiers rôles étaient remplis par des chefs de gouvernement. Et sans apparat, il a discrètement gagné la rive du lac Majeur au début d'octobre. C'est à Locarno que se jouait une partie diplomatique essentielle. Pour la première fois depuis la paix, les ministres des Affaires étrangères des pays alliés se sont rencontrés avec les ministres allemands. Pour la première fois depuis le traité de Versailles, la diplomatie européenne, comprenant avec ceux des Alliés,

les représentants de l'Allemagne, a essayé de détendre les rapports des anciens belligérants et d'établir un apaisement européen. Date historique, mais environnée de quelles difficultés, de quelles susceptibilités et de quelles appréhensions! Une Angleterre certes bien disposée, trop bien disposée peut-être, parce qu'elle a hâte de voir conclure le pacte rhénan et de profiter d'un répit, même provisoire, que lui laisserait la situation européenne pour s'occuper de ses affaires mondiales. Une Pologne justement inquiète des renoncements qui se pourraient faire à ses dépens. Une Tchéco-Slovaquie naturellement émue à l'idée que les traités d'arbitrage concernant l'Orient ne seraient pas garantis. Une Italie ardente et volontaire intervenant à la satisfaction de tous, mais étendant par sa seule présence la négociation du pacte. Une Allemagne enfin nationaliste et peu sûre, encore chargée d'arrière-pensées, inspirant la défiance par ses notes préliminaires, d'un caractère manœuvrier et retors, et comme dit fortement notre Saint-Simon, « pleine de souterrains ».

On a beau savoir que M. Briand est l'homme le plus souple des chancelleries du monde, qu'il est adroit et qu'il est connu pour l'être, qu'il est patient et plein de ressources et qu'il est peut-être de nos hommes d'État celui qui a la plus grande réputation en Europe, sa mission était de celles où de plus solides que lui pouvaient échouer, et de celles aussi qui, même accomplies, laissent le plus d'incertitudes après elle. M. Briand a eu ses idées sur la guerre, et elles n'étaient pas toutes de même valeur. Il a eu aussi ses idées sur la paix. C'est lui qui, à la fin de 1921, essaya de préparer ce pacte franco-britannique dont la conception fut si mal accueillie. La France eut alors ce que les Anglais nommèrent sans indulgence sa « crise de nerfs ». M. Briand n'insista pas. Il ne croit pas que de notre temps un ministre même autoritaire puisse accomplir ce qui n'est pas approuvé au moins par une partie de l'opinion. Il céda la place, puisqu'il paraissait à cette époque qu'on pouvait faire autrement et mieux, et il s'effaça devant M. Poincaré qu'accompagnaient les espérances de la nation. Il ne se défendit même pas contre cette partie du public qui lui reprochait en termes contradictoires, mais également atrabilaires, sa politique et la cessation brusque

de sa politique, M. Briand sait attendre : sa nonchalance est plus apparente que réelle; son scepticisme est la figure superficielle d'une sorte de sagesse; sa patience et son art de guetter les circonstances sont considérables. Il reprendrait volontiers à son compte le mot célèbre d'un homme d'État : « le temps et moi ». Quatre ans et plus ont passé depuis l'échec de la Conférence de Cannes. M. Briand reprend et complète dans des conditions nouvelles, rendues plus aisées par les événements accomplis, sa conception des pactes.

S'il est vrai, comme le veut la légende, que M. Briand ait séduit bien du monde, il lui restait à séduire l'Allemagne, — sans se laisser duper par elle. Le télégraphe a fait connaître au monde entier que M. Briand avait passé une heure en tête à tête avec M. Luther, chancelier du Reich, sous la tonnelle automnale d'une auberge des environs de Locarno. Il a révélé ensuite que les ministres alliés et les ministres allemands s'étaient promenés longuement à bord de la *Fleur d'Oranger* sur les eaux italiennes du lac Majeur. Il a enfin annoncé que M. Mussolini en personne était venu à Locarno apposer la signature de l'Italie au pacte. Ce sont là des nouvelles qui promettent à un ministre, lorsqu'il se présentera devant le Parlement, un accueil favorable. Les traités de Locarno seront sans doute soumis à la critique! rien ici-bas ne lui échappe et d'ailleurs existe-t-il des traités parfaits? Mais ils forment un ensemble imposant; ils représentent le plus grand effort qui ait été accompli pour écarter le péril de la guerre et pour assurer une détente européenne; ils sont caractérisés par une intervention et une garantie de l'Angleterre, qui certes sont bien faites pour renforcer l'entente franco-britannique.

M. Caillaux était peut-être celui des trois ministres qui avait la tâche la plus rude, parce qu'il était celui qui avait le moins de chance d'obtenir des résultats rapides. Aussi n'en a-t-il pas eu. Il est dans le destin de cet homme remuant, autoritaire, imaginatif, et impulsif de provoquer sans cesse des sentiments extrêmes. Son retour au pouvoir, lorsque le ministère Painlevé s'est formé, a été aussi mal accueilli que possible. Mais tout passe, même l'hostilité des foules. Après avoir été l'objet des anathèmes, M. Caillaux a connu tout à coup

une faveur inattendue, et en tous cas il a éveillé de l'intérêt dans des groupes sur l'indulgence desquels il comptait le moins. C'était, disait-on, l'heure d'un technicien à la fois audacieux et assagi. Le même homme, qui avait soulevé tant d'objections, ne soulevait plus six semaines après que trop d'espérances. Ayant touché le fond de l'impopularité, M. Caillaux soudain connaissait cette espèce de confiance précipitée, qui ne peut plus être suivie que de déceptions. Sans trop s'émouvoir, M. Caillaux entreprenait méthodiquement la série de ses expéditions maritimes. Il allait outre-Manche, il allait outre-Atlantique étudier sur place avec les Anglais, puis avec les Américains la question des dettes interalliées. Il partait probablement sans naïveté, il revenait assurément sans illusion. Il allait offrir après de rigoureux calculs ce que pouvait raisonnablement payer la France. Il faisait la preuve de notre bonne volonté, il ne rapportait pas celle de la bonne volonté d'autrui. En Angleterre, il obtenait des résultats conditionnels, puisque la négociation finale était subordonnée à notre accord avec les États-Unis. En Amérique, il n'obtenait rien et pouvait même se féliciter de rentrer en France sans avoir pris aucun des engagements assez rigoureux qu'il proposait. Le règlement des dettes interalliées est une œuvre de longue haleine; il nous occupera encore bien des années; il est à reprendre.

Mais les dettes interalliées ne sont qu'une partie du problème financier. Dès son retour, M. Caillaux le retrouve tout entier. Les Commissions de la Chambre et du Sénat veulent entendre la voix du ministre. L'emprunt a produit les six milliards qu'escomptait problablement M. Caillaux, mais ce n'est pas le total qu'on escomptait autour de lui. Alors se posent des questions pressantes, le budget, l'assainissement de nos finances, le rétablissement de la confiance publique. Quels sont les projets de M. Caillaux? à quelles résolutions s'est-il arrêté durant ses mois de recueillement? Il est celui des ministres dont les desseins contiennent encore le plus d'inconnu, et dont les déclarations sont le plus attendues à la fois par le Parlement et par la nation. Car c'est là que la question financière, qui domine toute notre vie publique, se lie le plus étroitement à la politique intérieure. C'est à ce propos que

le gouvernement et les Chambres auront à prendre des décisions grosses de conséquence. Nature des impôts, nature des économies, nature de l'utilisation des richesses de l'État, nature des mesures décidées pour assurer le jeu des remboursements et des achats des Bons, c'est toute l'économie de notre existence financière qui est en jeu.

Quelle sera l'attitude du Parlement? Nous sortons à peine d'une crise grave. Le Ministère Herriot, après une année de désorganisation, s'est effondré devant le Sénat. Le Ministère Painlevé, composé comme son prédécesseur, de radicaux, s'est efforcé de rétablir nos affaires. Les votes de la Chambre et du Sénat, les vœux des Conseils généraux, prouvent que depuis six mois, il a eu pour lui la majorité du Parlement et de la nation. Mais il s'est produit cet été un fait nouveau. Les socialistes ont rompu délibérément le Cartel, et ils ont déclaré la guerre au Cabinet. Du même coup les socialistes indépendants et les radicaux se sont trouvés privés de l'appoint qui assure leur prédominance et obligés d'en chercher un parmi des groupes d'union républicaine, un peu plus modérés qu'eux. Or cette affaire qui, en apparence, est un épisode parlementaire sans intérêt touche au plus profond de la politique. Le problème capital est aujourd'hui de savoir si gouvernement et Parlement seront dirigés par l'esprit révolutionnaire, ou si gouvernement et Parlement seront dirigés par un esprit expérimental, en se passant des socialistes et au besoin en les combattant.

Ce sont les socialistes eux-mêmes qui, par une initiative hardie, ont posé la question. Après avoir accepté le Cartel pendant un an, pratiqué la politique de soutien pendant un an, protégé et asservi le ministère Herriot pendant un an, ils ont rompu le Cartel, répudié la politique de soutien et abandonné le Ministère Painlevé. Ils ont donné comme prétexte l'affaire marocaine et les directions financières du Cabinet. En réalité, les socialistes ont senti qu'ils s'étaient trop avancés sous le régime du Ministère Herriot. Ils avaient la responsabilité occulte d'un gouvernement qui mécontentait les uns par des audaces désordonnées et les autres par sa timidité. Ils se sentaient accusés d'opportunisme par leurs partisans les plus avancés. Ils voyaient à leur gauche se développer le parti communiste qui n'avait que sarcasmes pour le socialisme ministériel et qui

se présentait désormais aux masses comme le seul représentant résolu de la révolution. Toutes ces raisons réunies ont décidé le Congrès socialiste à reprendre son rôle traditionnel et à rentrer dans l'opposition. Pour sauver les apparences, les stratèges du parti ont mis comme condition à leur appui éventuel en faveur d'un ministère, l'application du programme socialiste. C'est ce qui a fait dire que M. Blum ne soutiendrait plus qu'un Ministère Herriot aggravé. Mais les circonstances permettent-elles un ministère Herriot aggravé, ou même un Ministère Herriot tout simple? Les socialistes ne se soucient pas de participer aux mesures financières, aux décisions diplomatiques et militaires que les événements commandent. Ils se sont retirés : ils hésitent à retomber demain dans le ministéralisme et l'opportunisme condamnés par leur congrès.

Que veulent les radicaux? On peut penser d'eux ce qu'on voudra. On peut rappeler leurs erreurs innombrables dans le passé, leurs fautes lourdes d'hier, leurs incertitudes d'aujourd'hui et leur inconsistance de toujours. Un fait est certain : ils représentent à l'heure présente la force électorale la plus importante, et la force parlementaire la plus compacte. Dans cette législature, il ne peut pas y avoir de majorité sans eux, et il ne peut pas y avoir de gouvernement sans eux. Mais réduits à eux seuls, ils ne peuvent rien, et tout l'embarras de la situation vient de là. Ils avaient cru tout arranger en s'alliant aux socialistes, et voici que les socialistes les abandonnent. Il y a des radicaux qui ont tout de suite compris la portée de l'événement. Il en est d'autres qui commencent à s'en douter. Il en est enfin qui, n'ayant encore rien discerné, courent après les socialistes et se montrent d'autant plus humbles et suppliants qu'ils reçoivent plus de coups. C'est dans cette confusion que s'est préparée la réunion annuelle du Congrès radical, qui a eu lieu le 15 octobre à Nice. Cette cérémonie est d'habitude sans grand intérêt; les mots y tiennent plus de place que les idées. Cette année, elle empruntait aux circonstances un intérêt exceptionnel. Le Congrès radical allait dire s'il était pour le cabinet Painlevé sans les socialistes ou avec les socialistes contre le cabinet Painlevé.

Or le Congrès n'a rien dit de net. Il était très divisé et de savantes manœuvres étaient étudiées contre le Ministère.

Quelques jours avant le Congrès, tout a paru changer. On a appris soudain que M. Caillaux, ancien chef du parti, irait lui-même à Nice. On a appris ensuite que M. Painlevé, président du Conseil, était invité à présider le banquet final. Il n'y avait plus de bataille ouverte. Mais il y avait une bataille latente. L'intervention énergique de M. Franklin-Bouillon contre l'alliance socialiste, celle de M. Caillaux contre l'impôt sur le capital, ont laissé paraître un désaccord profond que le Congrès a eu de la peine à masquer sous des formules générales. Les vœux votés finalement par l'assemblée de Nice découvrent tout ce qu'il y a de complaisance révolutionnaire dans l'esprit de beaucoup de radicaux. M. Herriot pour sa part semble définitivement converti au socialisme. Il est de nouveau partisan de l'impôt sur le capital qu'il a refusé de proposer quand il était président du Conseil. Pour séduire le parti collectiviste, il lui fait d'un cœur léger le sacrifice de la richesse française. Le principal résultat du Congrès a été de porter un coup à la confiance publique. Le lendemain de la séance finale, la livre était à 110 francs. Il a fallu la présence de M. Painlevé à Nice pour éviter un conflit immédiat entre les deux fractions des radicaux, mais rien n'est réglé, une dangereuse incertitude nous environne et, dès la séance de rentrée, les groupes reprendront leurs discussions.

Restent les problèmes eux-mêmes et au premier rang le problème financier. Le parti radical a la prétention d'être national : sur l'affaire du Maroc, par conséquent, il est en opposition complète et publique avec les socialistes. Le parti radical a aussi la prétention d'être un parti démocratique : ira-t-il jusqu'à soutenir les projets du collectivisme révolutionnaire quand sa clientèle est fortement attachée à l'idée de propriété et à un certain conservatisme social? C'est ce qu'il n'a pas dit nettement, et c'est là un grave élément d'incertitude. De l'orientation du parti radical en matière économique et financière dépend l'avenir de la législature. Nos difficultés financières ne relèvent d'aucune magie et ne réclament aucun miracle. Un bon administrateur, s'il était assuré de pouvoir travailler tranquillement, en liberté, et pendant un temps suffisant, nous tirerait d'embarras. Tout le monde connaît aujourd'hui, et la *Revue de Paris* a été souvent la première

à les signaler depuis cinq ans, les mesures à prendre et les économies à faire : utilisation des richesses de l'État, suppression des monopoles ruineux, exploitation profitable des tabacs, des téléphones, restriction sévères des dépenses inutiles, comme l'entretien des arsenaux et des haras, comme ces subventions aux communes qui atteignent près d'un milliard. La vérité est que l'État pourrait sans accabler les citoyens d'impôt, sans compromettre l'économie nationale, sans gêner les industries, le commerce et le développement de la richesse privée, sortir de la crise présente, conjurer le péril grandissant de la vie chère et de la baisse du franc. Qui le retient? qui le paralyse? Lui-même, parce qu'il est obligé de céder au Parlement, lequel est dominé par le souci électoral.

Voilà l'essentiel de la question politique qui est posée à notre époque. Elle revient à se demander en d'autres termes si l'existence d'un Parlement souverain, qui a débordé de tous côtés ses pouvoirs normaux, permet aux gouvernements successifs de faire leur métier, qui est de servir le bien public. Elle revient à se demander si l'existence des partis qui veulent occuper le pouvoir ne substitue pas à la réalité, aux exigences évidentes de l'intérêt général, un système abstrait, une mystique démocratique, qui n'est que l'aspect superficiel et le masque des commodités électorales. Le Ministère Painlevé a fait un effort pour réagir contre l'esprit cartelliste, tel qu'il s'était manifesté d'abord, et qui n'était autre que le pur esprit socialiste et démagogique. Il pourra subsister avec le concours désintéressé de voix plus modérées qui remplaceront dans la majorité les voix des socialistes retournés à l'opposition, il pourra subsister tant qu'il suivra une politique nationale. Mais tout ce qui a été fait ne représente qu'un début, et c'est une œuvre longue, hardie, patiente et difficile qu'il faut accomplir : la Chambre de 1924 va donner la preuve de ce qu'elle peut, et si elle manifeste son incapacité à comprendre notre temps et les nécessités de notre pays, elle nous condamne à toutes sortes d'aventures. Après plus d'un an d'expériences et d'erreurs, il n'y a plus de temps à perdre pour opérer un rétablissement sauveur.

★ ★ ★

LETTRES DE LAMARTINE

A AIMÉ MARTIN[1]

XXXII

Nauplie, capitale de la Grèce moderne, 10 août 1832.

Mon cher ami,

Vous avez raison, le souvenir de nos amis grandit dans nos cœurs à proportion que nous nous éloignons d'eux par la distance. Si j'étais poète encore, je dirais que c'est comme l'ombre des objets grandissant à mesure que le soleil s'éloigne. Mais la Grèce est jusqu'ici si prosaïque que je ne fus jamais moins poétique moi-même. Nous avons fait une longue et bonne navigation de près de deux mois, touché à la Sardaigne, à Malte, à Carthage, à l'Afrique, et enfin nous voilà, de golfe en golfe, arrivés à la triste capitale du Péloponèse dans le golfe d'Argos, que nous contemplons de nos fenêtres. Mais nous sommes ici comme prisonniers dans nos désirs satisfaits, car nous ne pouvons sortir du vaisseau ou des portes de la bourgade qu'on appelle ville et capitale. La Grèce ne fut jamais au point de ruine et de désolation où nous la trouvons. C'est un champ de bataille, de massacres et de pillage universel. Il y a autant d'armées ou plutôt de bandes qu'il y a de villages. Chaque chef est indépendant du gouvernement, qui se déchire de son côté lui-même. On se bat dans tous les chemins, en vue de nos escadres et de nos troupes qui suffisent à peine

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre.

à maintenir, à force de courage et de dévouement, une ville dans l'ordre et un gouvernement ou un simulacre de gouvernement debout. Personne ne peut sortir des portes sans être pillé ou égorgé. Hier Missolonghi, relevé de ses ruines, a été pris, pillé et brûlé, avant-hier Modon a subi le même sort, toutes les villes de la Grèce en sont là. Aucun courrier, aucun voyageur ne passe. Tout est pris, dévalisé, égorgé! On ne peut se faire une idée assez déplorable, assez atroce, de l'état de ce pays et de ce peuple qui n'aurait que quelques semaines à attendre pour être sauvé de lui-même. Il n'y a de tranquille et de traversable que l'Attique, où sont encore 70 Turcs qui maintiennent dans l'ordre une population de sept à huit mille Grecs. Nous y allons dans quelques jours visiter ces magiques ruines, le plus beau témoignage de la grandeur et de la sagesse humaines. On dit que le temple de Minerve seul vaudrait mille lieues de voyage. Nous y serons dans deux ou trois jours, si nous ne sommes ni tués ni brûlés d'ici là. Nous verrons les îles, Egine, Sulamis? Corinthe, Épidaure, Athènes; nous y sommes accompagnés par un brick de guerre d'escorte de l'amiral Hugon et par le consul général d'Autriche, savant helléniste et archéologue, autre Fauvel vivant depuis trente ans dans ces débris. Nous irons de là à Rhodes, à Chypre et ensuite débarquer en Asie où nous passerons dix mois : Jérusalem, Palmyre, Balbek, Babylone, etc., puis Égypte, puis retour par Constantinople. Écrivez-nous là (à Constantinople) par les Affaires étrangères.

Nous sommes contents de notre vaisseau et de notre capitaine. J'y ai tout ce qui est nécessaire à ma femme, à ma fille et à moi, et aux trois amis que je mène avec moi; livres, crayons, provisions de tout genre. C'est un château flottant où l'horizon change chaque matin. Mais je me ruine pour enrichir mon trésor moral. Je change mon argent contre des impressions et des idées.

J'ai trouvé jusqu'ici partout où j'ai passé un accueil bienveillant de toutes les nations. Les amiraux français, anglais et russes nous comblent de bontés et de protection. A Malte on m'a donné jusqu'ici une superbe frégate anglaise pour escorte; sans cela nous étions dans l'impossibilité de traverser sûrement l'Archipel et de longer surtout les côtes de la Laconie,

ravagées par mer comme par terre par le brigandage grec; qu'il faut voir les choses de loin pour conserver quelque enthousiasme pour les plus belles causes! Mais, adieu : aimez-nous et recommandez-nous au Protecteur universel sur les mers et sur les terres que nous allons de nouveau traverser. Je vous écrirai de Jérusalem. Mille hommages à madame Aymé Martin et à M. Lainé, s'il est auprès de vous.

LAMARTINE

Donnez de mes nouvelles à nos amis et surtout à Cazalès. Gardez pour vous, ou du moins ne me citez guère pour les détails sur l'horrible état de la Grèce!

XXXIII

Mâcon, 23 octobre 1833.

J'arrive, mon cher ami. Je suis absorbé depuis trois jours dans les larmes et dans les retentissements affreux des douleurs que chaque lieu vide réveille trop fortement en nous et surtout, hélas! dans le cœur de ma femme. Cependant je ne veux pas arriver sans qu'un de mes premiers saluts soit pour vous. Écrivez-moi un mot. Dites-moi ce que vous faites, où vous êtes et où nous nous retrouverons. Je repars demain pour Marseille seul, et pour chercher, hélas! tout ce que j'ai ramené de mon bonheur perdu. Que n'êtes-vous là pour consoler ma femme pendant cette absence de quinze jours dont elle ignore le motif? J'irai à Paris ensuite à l'ouverture des Chambres, que j'espérais voir dissoudre, car je n'ai plus ni vie morale ni vie politique ni vie physique en moi. Je suis éteint pour tout, hors pour l'amitié, la religion et la philosophie. Où est M. Lainé? Je n'ai écrit à personne depuis dix mois. Que pouvais-je dire? Je veux le remercier maintenant de deux obligeants souvenirs de lui que j'ai trouvés à Constantinople.

Pendant mon absence, je voudrais un journal pour ma femme. Abonnez-moi vite aux *Débats* pour un an et faites vite, adresser à M. Al. de Lamartine à Mâcon, Saône-et-Loire. Abonnez-moi aussi à la *Revue des Deux Mondes*. Je vous rembourserai le tout en vous voyant.

Adieu. De tous mes amis morts ou absents il ne me reste que vous à espérer revoir à Paris. Écrivez-nous un mot.

Votre ami,

LAMARTINE

XXXIV

Mon cher ami,

Vous m'avez trouvé l'homme qu'il me fallait. C'est admirable de faits, de logique, de haute intelligence des affaires. Pour le reste cela m'est inutile. Mes idées sont arrêtées et je connais à peu près tout pour mon premier travail. Mais dites-lui de me faire *Les enfants trouvés et abandonnés*. Amenez-le dîner avec vous un jour. J'ai bien oublié et regretté hier.

J'ai signé ce matin un traité pour un épisode avec Gosselin. Nous voilà remariés; cela me donne quatre ans à vivre.

J'ai été hier à l'Académie. J'ai vu Hugo; j'ai vu Ballanche; j'ai vu Pongerville. Il y a à vous parler. Je tâcherai de vous voir ce matin; autrement ce soir, à 9 heures. Venez donc.

Votre ami,

LAMARTINE

M. Pelé de la Lozère m'invite à dîner en famille le 24. Je porterai votre première botte. On vient de mettre *Jocelyn* aux écoles normales. Gosselin va gagner 300 000 francs.

XXXV

13 novembre 1833.

Mon cher ami,

Vous savez trop maintenant pourquoi je ne vous ai plus écrit. Votre lettre à moi et le mot si bien choisi pour ma femme nous ont fait du bien à tous deux. A quels cœurs déchirés votre cœur si plein de pitié et d'affection n'en ferait-il pas? Merci donc.

Je suis au dernier degré de l'abattement physique et moral. Il me faudrait, ou la mort où l'on dort de tout (*sic*), ou un repos complet ici-bas. Je ne me sens plus ni force ni volonté ni possibilité pour prendre ma part d'action dans ce drame d'humanité que je joue devant nous et de nous. Je cherche à en sortir

s'il se peut. Si je ne le puis honorablement, j'irai à Paris le 15 décembre. Cherchez-moi, je vous prie, un logement rue de Bourbon ou de l'Université ou Saint-Dominique ou de Varenne, ou dans une des rues qui vont de la rue Saint-Honoré aux Champs Élysées, fenêtres sur un jardin au midi, silence partout. Le bruit me tue : Un salon, une salle à manger, trois chambres, un cabinet, place pour trois hommes domestiques, écuries pour trois à cinq chevaux; meublé ou non, pour six mois ou par mois. Peu m'importe le prix. Vous me rendriez service de mettre un mot si telle chose se présente à vos yeux. Je vous dirai : arrêtez, ou non.

Adieu et amitié éternelle,

LAMARTINE

XXXVI

J'autorise mon ami, M. Aymé Martin, à contracter pour moi et en mon nom tout marché de location d'hôtel ou d'appartement qu'il jugera convenable, promettant de ratifier tout ce qu'il aura bien voulu conclure en mon lieu et place, et de payer le loyer convenu par lui.

AL. DE LAMARTINE

Mâcon, 18 novembre 1833.

XXXVII

Voici mon cher ami les 3 000 francs et le *livre*!

C'est un homme qui n'a pas pu en politique sociale s'élever jusqu'à l'idée sublime que *sans pièces d'or il n'y a pas de monnaie*! Oh!

Adieu,

LAMARTINE

XXXVIII

Mâcon, 23 novembre 1833.

Mon cher ami,

Je ne sais comment vous remercier assez des fatigues que vous prenez pour moi et des détails dans lesquels vous ne dédaignez pas d'entrer pour le logement. Arrêtez donc ou le 90 ou autre chose et, aussitôt l'appartement pris, envoyez-moi un petit plan, en quatre lignes, des pièces. Je vous dirai au

juste alors ce qu'il faudra faire mettre par le tapissier. Mais ce sera alors peu de chose. Je suis bien ruiné et veux vivre comme il convient à un misérable sous tous les rapports. Je porte matelas, couvertures et quelques rideaux, vin, provisions. J'enverrai mon cuisinier quelques jours d'avance.

Je suis dans le dernier degré de l'affaiblissement physique et moral; je ne puis ni penser ni parler, encore moins écrire. Mais je puis aimer et je vous aime sincèrement comme une bonne et excellente épreuve de l'humanité. Mille respectueux et affectueux hommages à madame Aymé Martin. Ma femme est bien malade aussi. J'aime bien le calorifère. L'appartement a-t-il un rayon du midi? Au reste, arrêtez; peu m'importe.

LAMARTINE

XXXIX

Mon cher ami,

Je vous recommande ce mot pressé au Directeur des *Débats*; c'est une insertion nécessaire à mon sentiment le plus naturel.

Adieu,

LAMARTINE

J'ai 328 votants à Bergues, 328 *suffrages*!!!

XL

Saint-Point, 29.

Mon cher ami,

D'abord condoléances pour les souffrances de madame Aymé Martin. Ma femme y répond, hélas! par les siennes! Elle est depuis huit jours sur un canapé, et moi pas trop bien. Ensuite espoir d'un meilleur été pour tous. Enfin félicitations pour le Prix, même partagé. Je trouve comme tout le monde que, vu les intrigues et les oppositions, c'est un beau et bon triomphe. Je comptais sur 12 000 francs, ce ne sera que 4 000 de moins, mais la renommée du prix fera vendre d'autant le livre et, une fois lu, il ne mourra pas. Je me réjouis donc.

Rien de nouveau ici que le choléra qui ravage le Midi, et semble s'approcher pas à pas de Lyon. Une fois à Lyon, il est ici. Nous nous confions à la Providence.

Je versifie un peu dans les bois, mais pour moi et guère

pour le public. Cependant je vais terminer après les travaux du Conseil général l'épisode que j'ai promis en décembre à Gosselin. Est-il vrai qu'il soit content de mon débit? Je reçois bien des articles, mais la moitié au moins sont virulents de critique et de colère. Vous savez que j'ai le bonheur d'être ladre à la presse, mais je la redoute pour mon libraire.

Je vis jusqu'ici tout seul, mais voici une série de lettres qui m'annoncent une nombreuse série de visites. J'aime les visiteurs, mais pas les visites. Vous allez donc aussi vous enfoncer à Marly. Ces bois sont beaux, mais ce n'est pas la patrie. Je suis dépaysé; il me faut l'ombre du chêne ou du sapin planté par ma mère. Là je ne désire rien. J'y suis. Je suis assez en verve, mais en verve intime et solitaire sans échos; les oiseaux chantent bien la nuit quand personne n'écoute.

Je vous remercie de l'envoi des lettres. Hélas! elles ont trouvé leur chemin toutes seules et elles commencent à m'obséder même ici. O fatale invention qu'il fallait laisser en secret entre les cœurs qui s'aiment et les esprits qui s'entendent! Les vôtres me consolent des ennuyeuses et des insipides. Écrivez-moi donc à quoi vous allez occuper vos heures sylvestres à Marly.

Adieu de moi et de ma femme à madame Aymé et à vous. Parlez de moi à M. Lainé; je voudrais bien l'avoir ici, je le guérirais.

LAMARTINE

XLI

Saint-Point, 25 septembre 1834.

Mon cher ami.

Je reçois votre bonne et longue lettre et j'en suis bien touché. J'espère que la campagne et l'appui trouvé dans votre présence auront adouci et raffermi le cœur de votre admirable femme. Dites-lui combien nos pensées sont avec les siennes et partagent ses nouvelles angoisses.

Nous sommes comme vous nous avez laissés, à cela près que le château ne désemplit pas de monde. Un flot chasse l'autre. Point de repos. Toujours des visages nouveaux; connus et inconnus me prennent ma pensée et mon temps. Où sont les ailes de la colombe pour fuir encore plus loin que le fond de mes bois?

Passons à Gosselin. J'ai bien lu, bien compris; j'ai bonne et solide mémoire de tête et de conscience. Écoutez-moi donc aussi. Il est faux que j'aie vendu à Gosselin le manuscrit arabe. Je ne lui en ai parlé que longtemps après le marché conclu, et voici dans quelles intentions même je lui en ai parlé. Je craignais qu'il ne trouvât pas bon qu'au lieu de deux ou trois cents pages originales je grossisse mon travail de ces pages d'un autre et, afin d'avoir son avis, je l'avertis deux ou trois fois dans la conversation que je mettrais peut-être dans mes volumes un morceau de traduction arabe. Mais je ne lui en parlais qu'éventuellement et comme faculté à moi accordée, nullement comme droit à lui acquis. Voilà la vérité. Voyant ensuite que mon propre travail surpassait même le nombre des pages stipulées, je renonçai à insérer le morceau arabe. Il m'appartient donc cent et cent fois, de droit, de fait et de délicatesse, au for intérieur et devant la loi.

Maintenant, par procédé, Gosselin m'ayant écrit que cette publication séparée et inattendue pourrait nuire à sa vente, j'ai égard à sa situation et j'attendrai cinq ou six ans pour publier ma traduction s'il l'exige; ou bien, ce que je préférerais dans notre commun intérêt, je lui livrerai aussi ce manuscrit dont il me donnera seulement 2 000 francs comptant ou même 1 500 francs. Mais il s'engagera à ne faire alors que *quatre volumes* du tout et à m'accorder jusqu'au 25 décembre 1835 au lieu du 25 septembre 1835 pour la livraison à lui par moi de mon épisode poétique de six mille vers. Voyez, mon cher ami, si vous pouvez négocier entre nous sur cette base. Je vous autorise même à me réduire à 1 000 francs, s'il le faut pour que tout aille ainsi. Voici le modèle du billet que je voudrais de Gosselin dans ce cas. Je vous accuse réception de son reçu de 411 pages. J'ai fini les 560 autres; ainsi je lui en donne encore presque cent de plus, de moi-même, par-dessus le marché. Adieu, pardon de cet ennui. Ce sont vos plaisirs que les ennuis pour vos amis.

AL. DE LAMARTINE

XLII

Saint-Point, 26 octobre 1834.

J'ai votre lettre, mon cher ami. Je l'attendais avec anxiété pour savoir si vous exigiez le voyage en persistant dans l'élec-

tion. J'étais décidé à le faire pour vous, quoi qu'il m'en coûtât. Une telle amitié valait cela. Mais je vous remercie de ne pas l'exiger, car, d'après mes données, votre élection, infaillible d'ici à trois ou quatre (*ans?*), est impossible aujourd'hui. J'ai eu ici avant-hier en votre honneur un des chefs électoraux de la coterie gouvernante à l'Académie, M. de Lacretelle. Il est très au courant et va lui-même à Paris pour le fait, et il m'a assuré que cela se passerait entre Scribe, Bonjour et Salvandy. Salvandy m'a écrit : je lui ai répondu que mon amitié pour vous passait avant tout et qu'il n'aurait que ma deuxième voix. Lavigne m'a écrit qu'il vous estimait et nommerait plus tard, qu'aujourd'hui il était à Scribe. Soumet m'écrit hier que si j'avais parlé plus tôt, il eût été tout à moi et à vous, mais qu'il a un premier engagement; que cependant, si cela tardait beaucoup, il pourrait nous aider. J'ai écrit à *Huet*. Cela profitera pour l'avenir. Nous vous aurons, n'en doutez pas. Nous en parlerons là-bas. Il faut avoir trois chefs : M. Lainé pour les hommes politiques, M. Nodier pour la coterie dirigeante, Villemain ou moi pour les hommes de lettres, et s'y prendre d'avance. Ne renoncez pas; d'une voix on monte ordinairement à quinze à la seconde occasion. Ne renoncez qu'en prenant parole de ceux en faveur de qui vous renonceriez et d'un ou deux de leurs patrons.

Nous sommes bien peinés de vous savoir si affligés de souffrances physiques et d'ennuis. Quand revenez-vous? Nous ne désemplissons pas de monde ici depuis vous. Je suis obligé de me lever régulièrement à cinq heures pour versifier et de prendre ma journée à la lumière. J'ai fait la moitié déjà en quatorze jours de tous les vers promis à Gosselin (trois mille). Si j'ai encore six semaines d'automne, je finis. Mais nous voici dérangés par les déménagements et tumultes d'affaires et de visites. Nous quittons Saint-Point après-demain pour Milly. Au mois de décembre, nous allons à Monceaux; à la fin, à Paris. Sauzet m'écrit qu'il m'arrive cette semaine; je le recevrai à Milly.

Mes matinées sont heureuses et l'inspiration coule plus abondante et plus délicieuse pour moi qu'à nulle époque de ma vie. Ah! si j'avais du repos! mais je n'en ai pas. J'ai deux députés en ce moment ici, il faut *socialiser* tout le jour. Mes

affaires aussi vont mal. Je suis gêné; mon Amérique culbute, je crois. Tenez-vous toujours en possibilité de me prêter dix mille francs dans le courant de l'année, si vous pouvez sans vous embarrasser. J'ai été forcé d'acheter des bois pour empêcher Saint-Point d'être gâté à l'œil. Adieu, adieu. A la bougie, à 6 heures.

XLIII

Mâcon, 1er juillet 1835.

Mon cher philosophe, mille remerciements pour le paquet et les lettres. Hélas! il m'en pleut par toutes les routes maintenant. Véritable fléau, sauterelles d'Égypte qui mangent la journée en herbe, les vôtres exceptées bien entendu, et celles de quelques vieux et bons amis de collège ou de cœur.

Je ne vous avais pas encore écrit parce que je ne m'étais pas encore assis. A Mâcon, Monceaux, Milly, Saint-Point, tour à tour, emballant ici pour déballer là, sans repos, sans plume et sans encre, je remettais à des loisirs plus sédentaires. Les voilà venus. Je commence à me sauver sous un arbre de mes bois et à écrire quelques vers au murmure des feuilles et au cri des grillons. Mais ces moments sont courts et interrompus par des voyages sans fin à Mâcon pour voir mon père. Je fatigue toute ma cavalerie. Arrivé ici ce matin, je repars ce soir; j'y reviens demain; j'en repars demain pour y revenir et en repartir après-demain encore, puis cinq jours en paix à Saint-Point. Voilà ma vie; elle est agitée, mais non féconde. Moins triste que vous, je n'ai pas plus que vous des raisons de bonheur. Mais en déplorant ce qui me manque, Dieu me garde d'ingratitude envers lui et j'apprécie ce qu'il me laisse. Savez-vous ce que c'est que d'avoir l'usage de ses cinq sens et de sa pensée telle quelle, d'avoir de quoi dîner, se vêtir, s'abriter, se promener et rêver, et une bonne femme, et de vrais et bons amis? Savez-vous ce que c'est que tout cela pour un homme qui comme moi voit tous les jours des aveugles et des paralytiques sans pain sur leur grabat où ils ne sont pas même assez riches pour nourrir un chien, ce meuble vivant du pauvre, comme je l'ai baptisé? Oh, que d'actions de grâces ne devons-nous pas à travers nos larmes en comparant nos misères à tant

d'autres plus profondes! Qu'est-ce que les peines de la vanité et de la gloriole auprès de la faim et du désespoir? Jouets qu'on brise à un enfant. Voilà tout. Consolons-nous donc.

Je vous serais très obligé de me réabonner au *Temps* s'il est fini pour moi. Mais je crois entre nous que Coste me l'envoie gratis.

Rien de nouveau à vous mander que le regret de ne plus vous voir tous deux et l'extrême bonheur si nous vous voyons arriver pour quelques mois. Les autres, je ne les désire pas. J'ai besoin de silence et de paix.

Je ne pense plus à la politique avant le 15 août, époque qui nous ramène les Conseils généraux du département. Reviennent alors quinze jours de discussion de huit heures du matin à neuf heures du soir. Cela m'intéressera.

Vous savez que je suis fort et ferme pour l'intervention par ce grand et éternel protocole écrit dans la conscience humaine qu'il faut empêcher le mal toutes les fois qu'on le peut. Or c'est un grand mal qu'une nation qui s'égorge indéfiniment entre elle et qui rétrograde à la barbarie des guerres italiennes du Moyen âge pour arriver à la servitude monacale et servir de point d'appui et de foyer à tous les complots contre l'ordre et la civilisation de l'Europe. Mais adieu. Je m'oubliais avec vous, oubliez-vous avec moi. Mille tendres et respectueux sentiments à madame Aymé. Souvenir à M. Lainé. Longue amitié à vous. A quand le jugement Monthion? Adieu, encore. Ne prenez pas à cœur la décision, quelle qu'elle soit. Dieu seul juge et la postérité seule instruit.

XLIV

Lettre de madame de Lamartine à madame Aymé Martin.

Saint-Point, 7 août (1835).

Il y a longtemps, ma chère amie, que je désire vous remercier de deux aimables lettres, mais j'ai été si triste, et me suis sentie si seule pendant l'absence de M. de L. que je n'avais pas le courage d'écrire à personne. Maintenant je pense que vous serez contente de savoir qu'il est de retour sain et sauf et qu'ainsi ma lettre sera bienvenue quand même. Il

est arrivé avec un mal de gorge et un reste de fièvre, et je l'ai trouvé amaigri et avec l'air fatigué. Deux jours de repos lui font déjà grand bien et j'espère que dans peu il se remettra, mais voilà le Conseil général qui va encore le déranger au moment où il commencera à reprendre sa vie de poésie et de tranquillité. Cela nous force à quitter nos champs et nos bois et à nous établir à Monceaux, qui est une espèce de village italien à une demi-heure de Mâcon qui n'est guère inspirateur pour lui, où l'on vient nous relancer à chaque instant, et où, après avoir passé toute sa matinée à discuter des chemins vicinaux, etc., il faudra encore donner des grands dîners à ses compatriotes de Mâcon qui ne viennent pas aussi loin que nos solitudes de Saint-Point. C'est une corvée terrible; j'en frémis d'avance pour lui et même pour moi, mais je ne vous parle que de lui, car de moi je n'ai rien à dire de bon. Je suis toujours assez souffrante et assez triste; j'ai toujours un ou deux ennuyeux personnages à la maison qui m'ôtent ma liberté et m'empêchent de lire sans y suppléer par une conversation intéressante. Et si je ne les promenais toute la matinée et ne jouais au billard toute la soirée, je ne sais en vérité ce que j'en ferais. Alp. en prend très à son aise, il se renferme dans son cabinet et me laisse le soin de tenir tête à tous les ennuyeux. Ensuite il monte à cheval et me les laisse de nouveau, puis à neuf heures il se couche et me les laisse encore. J'ai deux petites nièces dont il faut surveiller un peu l'éducation. Je leur fais lire de l'histoire de France et d'autres abrégés appropriés à leur âge, de manière que je n'ai presque pas de temps pour moi. Je n'ai pas pu me procurer l'*Esprit des Lois*. Jugez dans quel pays perdu je me trouve! Je l'aurai plus tard, je l'espère, mais n'est-ce pas une barbarie de ne pas l'avoir dans son boudoir par le temps qui court? Mais vous savez que, parmi les particularités du caractère d'Alphonse, — les *bizarreries*, il faudrait dire, — se distingue l'horreur des livres. C'est un vrai *paradoxe*. Personne ne lit *autant* que lui, mais un livre lu est un livre dont il a tiré tout ce qu'il en veut, il lui en faut d'autres; ainsi il dissémine les volumes sans soin, sans égard, et, de temps en temps, son beau-frère, plus avisé que lui, vient lui enlever des caisses de livres pour *lui rendre service*. Ainsi je n'aurai jamais de bibliothèque. Je sauve bien tout ce

que je peux, mais Montesquieu ne m'est pas encore tombé dans les mains.

Je viens de lire le volume de Bautain, *La philosophie du christianisme*. Le connaissez-vous? Je voudrais bien en connaître votre opinion. D'autres ont divinisé la raison; lui, il l'écrase et la renie. Comme si c'était avec autre chose que sa raison qu'il avait pu décider tout cela! Mais il y a de très belles pages; et pour ceux qui ont la foi, il peut faire grand bien; pour ceux qui n'en ont point, je trouve qu'il y a des parties dangereuses. Il met au défi de *prouver* même l'existence de Dieu! C'est peut-être vrai rigoureusement parlant et cela n'a aucun inconvénient pour ceux qui *sentent* Dieu au fond du cœur à n'en pouvoir douter, mais!... Mais tout ceci me mènerait trop loin, et il y a bien plus à admirer qu'à contester dans cet ouvrage, que d'ailleurs vous n'avez peut-être pas lu.

Ah! que ne pouvez-vous venir passer ici un mois ou deux! J'en reviens toujours là. Nous lirions, nous discuterions philosophie, littérature. Le temps me serait agréable et profitable, au lieu de s'écouler en pure perte les trois quarts de l'année. Ceux qui sont heureux peuvent perdre leur temps : leurs souvenirs et leur bonheur restent pour peupler leur imagination, mais quand un bonheur perdu ne remplit que trop la pensée, il faut tâcher de l'occuper d'autre chose, et ce n'est pas facile.

Adieu, ma chère amie, écrivez-moi beaucoup, longuement, et soyez bonne. Écrivez deux fois pour une. Nous ne serons pas encore à égalité. Mille choses à M. Aymé.

Ah! que j'en veux à ces Messieurs de lui avoir encore ôté quelque chose. Il me semble qu'il n'y avait plus rien de possible en ce genre; tout avait été dépouillé.

MARIANE-ÉLISA DE LAMARTINE

XLV

Monceaux, 14 novembre 1835.

Il faut, mon cher ami, que deux de mes lettres se soient égarées puisque vous accusez mon silence, et c'est moi qui accusais le vôtre. Maudissons la poste. J'avais lu votre premier article sur Vico avec admiration et je vous l'avais mandé.

Je viens de lire le second avec enthousiasme. Il y a là deux paragraphes que tout le monde voudrait avoir pensés et que vous seul avez écrits. Continuez. Les *Débats* sont de belles pages à jeter à la fortune, à l'Académie, au temps et à la postérité. Ces pages sont la monnaie de la gloire.

J'espère comme vous vous rejoindre dans six semaines et vous êtes mon avenir le plus riant à Paris.

Demain je termine la copie des huit mille vers que j'ai promis à Gosselin pour cette année. Quoi! j'aurais onze volumes? Et si j'ai vingt ans à vivre, *quo non ascendam?* Je serai bien honteux de dix volumes et demi! Mais le temps nous tamisera tous et de nos poussières il ne restera que ce qui sera remonté à Dieu!

Venez donc nous voir. Nous voilà presque seuls d'hier à Monceaux par 7 degrés de froid. Les ouvriers ne peuvent plus travailler. Le pain est heureusement à rien.

J'attends sans impatience vos lettres et brochures annoncées. J'en ai ici quelques centaines sur ma table qui attendent un moment. Mais vivent les vers! Je laisse les lettres.

Adieu. Ma femme va écrire à la vôtre. Avez-vous à disposer de trois ou quatre cents francs de charités pour moi? Je vous enverrais les adresses et vous les rendrais à Paris.

Mille amitiés,

LAMARTINE

XLVI

Monceaux, 22 novembre 1835.

Mon cher ami,

C'est encore moi : j'ai reçu votre paquet de lettres et brochures et j'ai vuidé le sac ce jour-là par 32 lettres arriérées. J'en ai eu la fièvre. Je vous ai gardé pour le repos et le plaisir. Mais, hélas! en voilà de nouveau un tas qui s'accumule sur ma table; plus, des comptes à régler pour l'année écoulée avec quarante vignerons dont il faut remplir le grenier quoique mes caves soient peu et mal remplies. A chaque heure son souci. De plus il fait un froid du diable et mes chevaux enfermés à l'écurie et glissant trop sur la neige ne peuvent plus me porter loin de mon poêle. La maison du reste est chaude et vaste et se remplit à nouveau de monde. On ne s'ennuie pas

et Dieu voulût qu'on s'ennuyât : on ferait des vers. L'ennui, vous le savez, est ma Muse! J'attends Gosselin ou un prote à lui de confiance pour que pendant ce loisir de six semaines ici nous puissions corriger les épreuves de ces huit mille cinq cents vers et être libres pour la politique à Paris. Engagez-le à faire cela. Il y gagnera deux mois, et moi un an. D'ici à Paris impossible de s'entendre et de donner des *bouratises* (*sic*) pour des vers. C'est trop délicat. Je ne le ferai pas. Mais il imprimerait ici grossièrement et emporterait ses feuilles sans faute à Paris. J'ai un imprimeur aussi sûr que moi ici. Cela ne coûterait pas cinq cents francs. Encore une fois engagez-le.

Je vous ai promis deux ou trois ennuis nouveaux : les voici. Ne les assumez que si votre bourse est pleine et votre temps libre. Voici :

1° 200 francs à faire porter à M. Chaudesaigues, jeune poète, Carrefour de l'Odéon, n° 12, de ma part.

2° 100 francs à faire remettre sans nom d'envoyeur chez le portier pour madame de La Haberdure, n° 3, rue d'Alger (ce sont pauvres gens qui veulent rester entre Dieu et moi).

3° Me faire acheter, couper et emmaganiser chez moi une bonne provision de bois de deux qualités : une qualité grosse pour salons; une plus petite pour chambre, — le tout bois *sans écorce* et sec d'un ou deux ans; et avoine et paille pour 4 chevaux : deux mois.

Voilà tout pour le matériel. Ne faites cela que si vous avez de l'argent. Je n'entends pas parler de ce M. anglais qui devait vous rendre les 600 qu'il m'a empruntés assez mal. Je vois que cela sera perdu avec 3 000 francs qu'il me doit d'avant. Je vous les rapporterai avec le reste.

Adieu. Je vais faire quelques vers lyriques pour me délasser du terre à terre. Mille tendres sentiments à vous et à votre excellente femme.

LAMARTINE

XLVII

Monceaux, 29 novembre 1835.

Mon cher ami.

Je reçois votre lettre. J'envoie aujourd'hui par diligence de Mâcon à M. Gosselin un premier volume de mon manus-

crit. Ayez la bonté de lui dire de ne pas perdre un jour pour m'envoyer les épreuves comme il a dit, par dix feuilles à la fois. J'aurai ici quelques jours de loisir pour les corriger une première fois. Je ne pars que le 20 décembre pour Paris.

A Paris je n'aurai pas le temps. Trop d'affaires diverses m'y attendent, plus la session.

Je suis chargé de vous recommander pour les *Débats* un article sur l'*Essai sur l'homme* de M. Édouard Alletz. Faites-lui savoir que j'ai tenu parole.

Rien de neuf. Je suis au repos moral et à cheval tout le jour. Je fais des acquisitions de bois et des plantations d'arbres et de vignes superbes. Nous avons le printemps. Que n'êtes-vous ici! A revoir. Comment va M. Lainé? Certes oui, je lui adresserai un morceau vivement senti au premier matin de loisir. Je le vénère comme vous. Mille tendresses.

LAMARTINE

XLVIII

Saint-Point, 8 juillet 1836.

Comme vous le présumez, mon cher ami, votre lettre au petit est déjà partie. La mort de M. Lechevalier ne m'avait pas échappé en lisant les journaux, ni la pensée de rafraîchir la mémoire de M. le Ministre.

Je suis bien affligé de ce que vous me dites de vous de madame Aymé. Mais croyez que les excessives chaleurs y sont pour beaucoup. Tout le monde a les jambes enflées quand on a de l'embonpoint en ce temps-ci. Nous avons 29 degrés 1/2 quelquefois.

Nous sommes bien tourmentés aussi de vous voir si triste. Certes si votre femme souffre tellement, il n'y a qu'à s'attrister avec vous, mais quant au reste, faveur, justice ou iniquité des hommes, Dieu vous a donné de quoi vous en moquer, génie, philosophie, foi en lui, espérances meilleures et enfin *pain* assuré en ce monde même. Ne vous désespérez donc de rien là-dessus. Écrivez, écrivez, résignez-vous et attendez mieux. C'est ce que je fais de mon côté. Je versifie assez. Je suis absolument seul. Je regarde la Nature et je prie Dieu en pensant à mes amis et à vous surtout.

LAMARTINE

XLIX

Au château de Monceaux, 22 juin 1837.

Fidèle à ma promesse, je vous écris en deux mots pour vous dire que nous sommes heureusement arrivés en trente-huit heures coucher à Monceaux après avoir déjeuné à Paris. J'espère que c'est encourageant pour vous. J'ai trouvé mon père en même santé que le vôtre et nous sommes allés déjà à Milly et à Saint-Point. Nous y avons trouvé les plus magnifiques promesses de récoltes au lieu de la nudité que nous croyions à Paris. Mais voilà le temps qui change, la pluie qui menace, le vent qui fraîchit; je vais trembler que les fleurs de la vigne ne coulent. Le raisin est toute notre richesse à présent. Je voudrais vous montrer Monceaux maintenant, vous ne le reconnaîtriez plus.

Je vais passer une ennuyeuse journée avec des hommes d'affaires pour essayer de revendre en détail ce qui est loin de moi et mauvais dans la propriété dont j'ai flanqué la mienne l'an dernier. Plaignez-moi; j'aimerais mieux politique, philosophie, poèmes. Mais Machiavel et Racine pensaient au pot-au-feu. Il n'y a que vous à Paris qui n'y pensiez pas. Si un jour vous achetez un pouce de terre, vous êtes perdu pour la postérité.

Ceci fait, je vais vous envoyer quelques vers en réponse à M. de Musset, à qui je les dois depuis deux ans bientôt [1]. Puis je défoncerai le tonneau où je cache mes poèmes et je

1. Alfred de Musset avait écrit en février 1836 une *Lettre à Lamartine*, qui reste par l'élévation et par l'émotion de la pensée l'un de ses chefs-d'œuvre lyriques. Il n'espérait pas une réponse.

Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe pas que tu me répondras;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.

En effet, Lamartine garda le silence pendant dix-huit mois et laissa tomber cette sublime effusion d'un « frère en sensibilité et en poésie » dont il n'entendit pas les accents au milieu du tumulte de la vie. Quand il la lut plus tard « avec ravissement et avec tendresse », il répondit sur un ton de familiarité protectrice et badine qui inspira à Musset le vers célèbre :

Lamartine vieilli qui me traite en enfant.

Ce n'est qu'après la mort de Musset que Lamartine, pris de remords, rendit louange à son génie. (*Cours familier de Littérature*, 19e Entretien.)

tâcherai de rappeler et de rassembler quelques fils de cet écheveau embrouillé. Je ne me mettrai sérieusement à la rime qu'au mois d'octobre.

Écrivez-nous souvent. Nous espérons que vous êtes sous les ombrages de Versailles et de Marly. Cela est un peu plus beau que nos collines pelées, mais le souffle de l'air y est moins chaud et le dôme du ciel bien moins profond et bien moins bleu. Le lierre doit vivre où il est enraciné. Le meilleur sol est celui d'où nous sommes nés.

Adieu. Voici ma femme qui va porter ma lettre à Mâcon. Elle veut sa part bien large dans nos amitiés pour vous deux.

Adieu encore,

LAMARTINE

L

Lettre de madame de Lamartine à madame Aymé Martin.

Saint-Point, samedi 15 juillet (1836)

Vous qui êtes une si aimable correspondante, que faites-vous donc, ma chère amie, que vous ne me donnez plus signe de vie? Êtes-vous trop occupée, m'oubliez-vous, ou êtes-vous malade? J'aime mieux la première supposition que la seconde, mais j'aime mieux tout que la dernière, et j'en suis préoccupée.

Suivez donc un traitement homœopathique raisonnable. Ne vous contentez pas de faire dire à M. Petros que vous êtes souffrante et qu'il vous donne quelque chose, au pur hasard, il faut l'avouer. Allez-voir Hannemann lui-même, il est le père de cette médecine, et je crois que beaucoup d'autres l'emploient à la légère; quelquefois ils peuvent tomber juste, mais ils n'ont jamais l'expérience et le coup d'œil du maître. Je vous en prie, faites cela. J'insiste, parce que je crois que dans votre état la médecine ordinaire vous serait nuisible. On ne sait que saigner et affaiblir, et cela ne vous vaut rien. Il y a ici un médecin homœopathe qui a assez de réputation; ainsi quand vous viendrez voir M. de Gazan, comme je l'espère bien, il pourra continuer votre traitement sous la direction de Hannemann.

M. de L. a toujours mal au genou, il est privé de toute promenade, lui qui aimait tant à rôder, ce qui nous attriste

beaucoup. Je lui ai organisé ces jours-ci une douche avec de l'eau de Barrye, j'en espère quelque chose, mais son genou me tourmente un peu; il ne marche guère, mais il ne veut pas se restreindre à un repos absolu; sa santé du reste est assez bonne, meilleure que la mienne. Je suis triste et peu en état de lutter contre la tristesse. Tout ici offre trop de contraste avec les joies qui ne sont plus. Ceci est l'endroit que j'aime le mieux et que je crains le plus; les rêves de la nuit et les rêveries du jour ne quittent pas l'objet qui depuis quatre ans paralyse tout. Alphonse a une seconde vie et une seconde âme; il ne sent pas le vide affreux qui se creuse tous les jours davantage sous mes pas, l'avenir d'une femme sans enfant. Oh! mon Dieu, que j'espère mourir avant ce délaissement qui m'attend!

J'ai mes nièces pendant huit jours; puis elles me quittent; d'autres reviennent; puis je suis seule. Je vis ainsi d'affection d'emprunt que leur mère me prête et me retire. Oh! vous ne comprendrez jamais ce que je souffre. La vie me pèse davantage tous les jours. Il n'y a pas jusqu'aux paysannes qui viennent me chercher pour les maladies de leurs enfants qui ne me font souffrir le martyre. Hier j'ai été malade toute la journée pour avoir parlé à une pauvre femme qui, ayant six enfants elle-même, se désespérait de la barbare loi qui lui a ôté une petite nourissonne de quatre ans pour l'envoyer dans un autre département, et elle est partie, la pauvre mère, à pied, chercher son enfant perdu sans savoir où elle la retrouvera, disant que son mari a beau s'y opposer, elle la reprendra partout où elle la retrouvera et elle la gardera sans payement, ne pouvant supporter la séparation.

Lisez-vous quelque chose qui me conviendrait? Je lis la *Gaule* de Fauriel, c'est très bien. Après cela je n'ai plus rien et les journées sont longues pour qui ne les peut remplir d'inspirations poétiques, cette vie intérieure qui dispense de toute autre et qui fait qu'on ne redescend sur cette terre que pour manger son dîner. On laisse en bas les cuisiniers et les ménagères, bien entendu, et on les trouve (à la Turque) bien heureuses de se dédier à ces soins-là.

Je crains que le général de Gazan ne puisse pas se caser à sa convenance à Mâcon. C'est étonnant : cette ville où si

peu de monde habite ne peut pourtant fournir de logements convenables aux employés du Gouvernement. J'en suis bien fâchée, car c'est la première chose lorsqu'on est hors de chez soi, que d'être bien logé au moins. On aime beaucoup le général. C'est tout simple, mais je crains qu'il ne s'ennuie bien et que madame votre fille ne s'y ennuie plus encore. Il faudra absolument que vous veniez l'aider à s'acclimater.

Adieu, chère amie. Mille choses à M. Aimé de notre part.

Tout à vous,

M.-E. DE L.

LI

Saint-Point, 21 juillet 1837.

J'ai reçu votre mot, mon cher ami. Vous avez raison. Il vaut mieux adresser mes vers à l'ombre sainte de M. Lainé qu'à cette petite poupée du jour [1]. Mais aussi ne croyez pas que je lui dise autre chose que ce que l'homme et le sujet comportent ni que cela fasse tort à ce que je veux écrire à M. Lainé. Mais j'ai reçu : il faut rendre. La pièce vaut la monnaie. Au reste, je n'y pense plus et j'en reste là. J'ai une fièvre nerveuse qui me retient au lit jusqu'à midi et avec la migraine le reste. Quand je pourrai écrire, j'écrirai autre chose.

Comment, vous êtes malade? Vous, le plus invulnérable des corps et des esprits? Avec votre tempérament et des soins et en écartant soigneusement les homœopathes et les charlatans, cela sera vite guéri. Si dans quinze jours cela dure encore, venez, et je vous garantis de vous guérir en trois semaines avec un changement d'air, des bains, du lait d'ânesse, une nourriture végétale et deux heures de cheval par jour. Il n'y a que cela pour vous. Vous avez trop travaillé, le sang s'allume et corrode quelques fibres qu'il faut tempérer ensuite et restaurer. Mais défiez-vous de l'exécrable médecine scien-

1. Cette « petite poupée du jour » n'était autre, je le crois, que Musset lui-même. La chose paraîtrait invraisemblable si l'on ne savait par l'aveu de Lamartine en quelle médiocre estime il tenait alors l'œuvre de son cadet. «... J'entendais bien de temps en temps parler de Musset par des jeunes gens de son humeur; mais les vers badins, les seuls vers de lui qu'on me citait à cette époque, me paraissaient des jeux d'esprit, des *jets d'eau de verve* peu d'accord avec le sérieux de mes sentiments et avec la maturité de mon âge. J'écoutais, je souriais, mais je ne lisais pas... » (*loc. cit.*, p. 162).

tifique et littéraire de Paris. Elle est la dernière du monde civilisée. Ce sont des journalistes, et non des médecins; ils veulent une peau et de l'argent, et non de la gloire et de la vertu. Je connais à fond toutes les médecines de l'Europe. En conscience, je vous le dis : prenez garde à celle de Paris. Elle est l'avant-dernière : Londres l'emporte encore en stupidité.

Obtenez un congé de madame Aymé Martin, puisqu'elle ne peut quitter le père et venez vite. Nous vous renverrons parfaitement en bon point, comme disent les chroniques.

Je ne sais plus rien de la politique ni s'il y aura ou non réélection. Je désire bien vivement que non, pour n'avoir pas à courir au Nord. Ici je suis en défaveur auprès des libéraux à cause de mon discours sur la disjonction, mais je ne tiens pas à être nommé. Dieu m'en préserve! J'aimerais mieux me présenter, être refusé et aller en Égypte. Je suis assez occupé de mes affaires rurales. Je viens d'acheter encore une petite ferme à Saint-Point de 15 000 francs pour n'avoir pas à en bâtir deux. J'en bâtis une autre. Monceaux et Milly sont beaux en promesses de vins. Je ne trouve pas à revendre ce que je voulais revendre en détail du surplus de mon domaine acheté l'an dernier à Monceaux. Tout cela tracasse et remue assez. Je voudrais écrire. Je ne sens rien *là* que la fièvre nerveuse qui fait des cauchemars et jamais des poèmes.

Adieu. Écrivez-nous que cela va mieux et venez nous voir. Ma femme peint à force et s'occupe de ses fleurs. Elle vous aime tous deux autant que moi.

Merci du sucre. Si vous voulez l'argent, dites-moi un mot. Je vous ferai porter les 500 francs. Ou bien, au revoir.

LII

Lettre de madame de Lamartine à madame Aymé Martin.

(22 septembre 1837).

Je viens d'adresser, cacheter et expédier la lettre à M. de Salvandy. J'ai attendu ce moment pour vous écrire. Tous les jours je le rappelais à M. de L. qui répondait : je l'écrirai demain. Enfin c'est fait, et s'il n'en tient pas compte, ce sera bien mauvaise volonté de sa part. Espérons mieux de lui comme

justice eu égard à la demande et comme amabilité vis-à-vis de M. de L.

J'étais malade de corps, ma chère amie, lorsque votre très aimable lettre est venue me faire du bien à l'âme. J'étais au lit avec une fièvre nerveuse — défaut de toute nourriture et douleurs vives à la tête — mais depuis huit jours il m'a bien fallu être sur pied pour recevoir inopinément toute une famille parisienne qui avait pris au mot quelques expressions polies et banales comme « j'espère vous voir à votre passage », et qui sont arrivés à Saint-Point. Neuf personnes à alberger, auxquelles j'en ai ajouté quatre autres, que j'ai vite envoyé chercher pour m'aider à recevoir et amuser les premiers, en sorte que nous étions plus que pleins et en grand mouvement pendant six jours.

Dieu merci, nous voici rendus à notre intérieur, embelli de la présence de M. l'abbé Cœur, de M. de Jouenne et de M. de Pierreclos. L'abbé va, je crois, nous rester quelque temps, mais les deux derniers retournent à Paris à la fin du mois. Mais leur présence et des conversations un peu intellectuelles ont déjà réveillé la verve de M. de L., qui fait ses cent vers par matinée avant déjeuner, monte à cheval tout le jour, et récite des vers le soir. J'ai toujours vu que d'entendre de mauvais vers excitait M. de L. à en faire de bons. M. Bruys, dont le talent poétique vous est connu, et Léon de Pierreclos ont fourni ces soirs-ci leur contingent — quelquefois bon, ordinairement médiocre et quelquefois détestable. M. de L. trouve tout cela admirable, dit naïvement qu'il ne ferait pas si bien, et le voilà en verve, et le lendemain une ode, une élégie ou cent vers épiques sont le fruit de cette excitation sympathique. Dans tout cela M. de Jouenne occupe le rôle de critique et il n'est pas possible d'avoir un jugement plus sûr et un tact plus fin. Avant-hier, en causant, il a indiqué un sujet à Alphonse, et aujourd'hui nous avons des strophes admirables. Vous allez dire que je suis bien heureuse au milieu de ce foyer, mais, hélas! ce sont de rares jours de l'année, et pour cette année ce seront les derniers, car dans bien peu de temps M. de L. devra s'arracher à ses inspirations et à ses champs pour courir les grandes routes et s'occuper d'élections à deux cents lieues de chez lui, se fatiguer, dépenser de l'argent

et du temps, et moi je serai seule ici, triste et pourtant souffrante.

Je vous ai bien plaint, ma chère amie, de la maladie de M. Aimé comme aussi je le plains lui-même. Ne pouvoir parler est si triste pour lui et pour ses amis. Ne faites-vous donc pas de l'homœopathie? ou le remède pou rle larynx n'est-il pas encore trouvé? J'en fais ici parmi les paysans avec assez de succès; je l'étudie et je compte m'en occuper sérieusement à Paris pour les gens de campagne. Malheureusement on me dit : médecin, guéris-toi toi-même, et à cela je n'ai rien à répondre. Mais je pense que le remède à mon tempérament nerveux n'est pas facile à trouver et qu'il faudrait un homme bien habile et qui aurait bien le temps et la persévérance pour chercher et suivre un traitement qui finirait peut-être par me faire du bien. J'ai peint au commencement de l'été pendant que j'étais toute seule, et j'ai *bien réussi* un portrait de ma nièce (terme de l'art) et une copie d'après le Guide. Depuis ma névralgie je suis trop souffrante pour peindre, et puis j'ai si peu de stabilité selon notre manière de vivre, qu'il est presque impossible de s'occuper avec suite. Dans huit jours nous allons à Monceaux pour les vendanges. Nous reviendrons ici pour quelques jours, et ainsi de suite.

Figurez-vous que M. Liszt qui a passé quelques jours ici il y a deux mois m'a volé mon volume de l'*Introduction* de M. Aimé. Il m'a bien promis de me le renvoyer fidèlement, mais je suis encore à l'attendre. Adieu, chère amie. Ah! je vous en prie, écrivez-moi de belles et bonnes lettres comme vous les savez écrire. Personne n'en est plus digne et peu en ont autant besoin.

Tout à vous,

MARIANNE-ÉLISE

LIII

Mâcon, 6 novembre 1837.

Mon cher ami.

J'ai hâte de vous annoncer que je viens d'être nommé député malgré moi par les deux collèges électoraux de mon département à la fois, à la même heure et dans la même ville,

Cluny et *Mâcon*. De plus je le suis à l'unanimité à Dunkerque. Voilà trois élections, dont deux impossibles et l'autre unanime. Pourquoi n'en avez-vous pas une?

Je ne vous ai pas écrit depuis six semaines parce que nous avons eu à Saint-Point une fièvre pernicieuse épidémique qui a ravagé le pays et notre maison. Notre pauvre Sally, cette jeune et charmante femme de chambre anglaise de ma femme, y a succombé après trente-deux jours d'anxiétés. Nous sommes au désespoir.

Et vous, comment êtes-vous? J'ai espéré vous voir à Paris en passant et je n'ai pas pu passer en raison de ces morts. Nous ne nous reverrons qu'au 15 décembre. Mais nous vous aimons bien et parlons de vous sans cesse. Je ne fais rien que des adresses électorales depuis huit jours. Je me remets après demain à la poésie. J'en ai écrit beaucoup pour un triple mandataire du peuple.

Ce n'est pas mal pour un homme en dehors de tous les partis, sans coterie et marchant seul, que d'avoir trois élections et d'en avoir refusé *deux autres certaines*. Le pays se socialise. Voilà la principale de mes allocutions : *pour vous*.

Adieu,

LAMARTINE

LIV

Monceaux, 7 novembre 1838.

Je m'attendais à votre malheur et je puis dire que je le pleurais d'avance. Nul, hélas! n'est mieux placé pour le sentir. Mon père a quatre-vingt-sept ans et c'est tout ce qui me reste de mon passé. La vie vaudra pour moi 50 p. 100 de moins le jour où je serai, hélas! où vous êtes. Ce qu'il y a de mieux à dire, c'est que nous ne nous séparons qu'au moment de nos vies où la réunion est plus prochaine. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de courber la tête, de pleurer comme le veut la nature et de se confier à Dieu. Votre heureux père a eu une belle et longue carrière, un fils qui le perpétue et qui l'honore, et une fin inaperçue et douce. Gloire à Dieu. Nous voudrions bien en avoir autant!

Je vois avec peine que vous songez à d'aussi immenses

voyages; vous n'y trouverez que changement d'ennuis, quoique certainement vous y trouverez aussi un vaste et profond enseignement. Je voudrais pouvoir vous accompagner, mais, tant que vivront mon père et ma tante, je n'y puis songer.

Quant à M. Molé, je ne lui écris pas parce qu'en ce moment il est trop occupé de questions de vie pour lui et ne donnerait pas l'attention voulue à votre plan. Je l'en entretiendrai à mon arrivée à Paris avec la chaleur de l'amitié et le zèle du bien général. Mais je doute du succès. Les Chambres ne ratifient que des spécialités et l'argent employé aux plus belles œuvres d'intérêt humain ou national leur semble de l'argent perdu. Comment voulez-vous, me dira-t-il, que je justifie cette allocation philosophique devant une commission de budget? Cela appartient au Ministre de l'Instruction publique, et celui-là n'aura pas le sou. Mais vous trouverez bien au delà de cette allocation dans le journalisme ou la librairie libres et vos communications à la presse par exemple vous vaudront plus et mieux. Cependant, je vous appuierai. Je serai très incessamment à Paris. Dans quinze jours je compte partir. Vous êtes pour beaucoup dans l'accélération de mon départ. Nous aurons quelques jours à causer avant les affaires.

Adieu. Je vous écris d'une main fébrile. Je n'ai pas eu un jour de bien-être depuis six mois.

Mille pitiés, mille vœux, mille larmes avec les vôtres.

LAMARTINE

LV

Monceaux, 13 juin 1843.

Cher et excellent intendant, à merveille. *Euge serve bone!* comme rime l'Évangile. C'est bien. Tenez-moi seulement une note bien exacte de tout l'argent que j'aurai à toucher chez vous le 25 décembre ou 1er janvier prochain et écrivez-le moi juste de temps en temps.

Achetez des outils et même de quoi faire des tonneaux à Revillon. Quand vous aurez encore 3 ou 4 000 francs comptant, envoyez-les moi, car je ne vends pas encore mes domaines de mon petit héritage et je vais être bien à court pendant quelque temps; 20 000 chez vous, nets et prêts au 1er janvier, me suffiront comme réserve.

Ma tante se porte de mieux en mieux et elle promet de continuer plusieurs années de même. Il faut que je trouve une affaire littéraire à faire pour attendre sans vendre l'héritage réparateur de mes dettes.

Tenez les vins sans crainte de 75 à 80 et soyez sûr qu'ils iront là et au delà.

Retirez en mon nom ma permission de livrer à Revillon et ne livrez rien que *vous* seul.

Rien de nouveau que l'assourdissant retentissement de mon banquet romain. Je ne croyais pas faire tant de bruit pour deux idées ruminées en voiture. Je n'ai pas même ouvert les notes de fond, — ou j'aurais vingt discours semblables. Mais l'à-propos est un dieu très grand et une table est un trépied très inspirateur. A propos? Voyez si je suis prophète! Et admirez le fanatisme.

Vous savez, ou vous ne savez pas, que je suis monté sur une table pour être vu et entendu de 4 000 personnes dont 1 500 convives. On est venu trois jours après acheter de Lyon 200 francs les deux planches sur lesquelles j'avais les pieds et 50 francs un poteau qui soutenait une tente et contre lequel je m'appuyais en parlant (historique).

Adieu, écrivez-nous et consolez-nous.

Je lis *l'État* et je le remercie par votre bouche. Tâchez de l'inspirer fortement.

Voyez s'il pourrait me faire un sort de 20 000 francs par an payés d'avance, moyennant vingt articles de moi par an et mon nom. Mais ceci à vous seul et sans publicité.

LAMARTINE

LVI

Saint-Point, 27 juin 1843.

Mon cher ami,

Quoi de nouveau de vos côtés? Ici rien que le soleil et la pluie, les chiens, les chevaux, les oiseaux, les promenades, les visiteurs ennuyeux et les dîners interminables. Que ne venez-vous entremêler tout cela de bonnes heures de causeries sérieuses et d'intimes confidences d'esprit? Je ne vous écris donc que pour vous dire *qui vive*? et que nous vous aimons, et que nous vous regrettons, et que nous vous désirons.

La politique me noie de lettres et d'articles fanatiques de tout le royaume et même au delà, mais elle ne me submerge pas. J'ai fond, comme on dit. J'ai le pied sûr. Je sais où je vais; les autres ne s'en *doutent* pas. Nous irons lentement, mais nous irons. Les fortifications de Paris, cette pierre sépulcrale des idées modernes, les étoufferont quelque temps, mais elles les laisseront ressusciter le troisième jour ou la troisième année. C'est là le crime de ce Gouvernement. Le jour où il a proposé cela, j'ai senti où il voulait en arriver. Néanmoins je pense toujours qu'il faut tendre à rectifier et non à briser. Je n'ose pas me flatter d'y réussir, mais je n'aurai rien à me reprocher. Quand on fit rentrer l'épée dans le fourreau à Saint-Pierre, qui coupait l'oreille à Malchus, le christianisme n'en triompha pas moins. Si la raison, qui est le christianisme moderne, ne triomphe pas, c'en est fait de nous pour de longs siècles. *Ceignez donc vos reins*, comme dit la langue mystique. Et vous, grand combattant de la raison éclairée par la conscience, ne désertez pas le combat de paroles quand il viendra. Quant à moi je tâcherai de tenir bon un des derniers, si Dieu me prête force et vie. Je ne suis pas révolutionnaire, mais je suis résolu à ne pas laisser rétrograder la raison humaine du peu de chemin qu'elle a fait en Europe depuis trois siècles, et je vois clair où on veut nous ramener : *au XIIIe siècle des idées et des religions, avec les chemins de fer et les filatures de coton en plus*. Le monde moral stationne et rétrograde; le monde matériel en avant. L'égoïsme pour âme, la classe moyenne pour aristocratie, la monarchie constitutionnelle de nom avec la corruption pour ministre responsable, les fortifications et cinq cent mille hommes pour garantie; voilà où nous allons si nous ne tournons pas. Tournons donc. L'opposition tournera avec moi, ou elle s'avilira bien au-dessous du gouvernement! Toutes les forces nouvelles la désertent si elle ne me suit pas. Que n'êtes-vous ici pour voir et pour lire tout ce qui arrive des quatre vents de l'opinion? Je suis un tocsin de paix! Peut-être un jour serai-je un tocsin de guerre. Espérons que non. Adieu. Écrivez et aimez-nous.

LAMARTINE

Un mot d'*affaires*. Avez-vous à m'envoyer 2, 3 ou

4 000 francs d'ici à quinze jours ou un mois, sur vins vendus, en gardant toujours en effets ou en argent ou en vin à vendre une *somme nette* de 20 000 francs pour le 1er janvier prochain? Si vous avez cela, envoyez-moi ces 2 ou 3 ou 4 000 francs, qui vont m'être nécessaires à mes tonneaux.

Adieu. Vous voyez que je suis vigneron avant d'être politique.

LVII

Monceaux, 10 août 1843.

Mon cher ami,

Ne vous troublez pas de moi plus que moi-même. Je suis bien touché de votre émotion et de votre promesse de venir raisonner.

Tout ce que vous dites sur l'inopportunité d'une retraite qui pourrait s'interpréter par inconsistance ou par faiblesse est parfaitement juste; mais qu'y puis-je si la nécessité y est? Elle est souveraine; on ne discute pas contre l'impossible. Or l'impossibilité pour moi serait de ne pas garantir avant tout la sécurité de ma femme après moi et la sécurité de mes créanciers. En continuant, je pourrais compromettre les uns et les autres, à moins d'arrangements littéraires comme ceux que vous m'indiquez et qui, en me soutenant quatre ou cinq ans encore dans mon *statu quo* de fortune, me permettraient d'attendre, sans enfoncer davantage, la sucession de ma tante et la vente de Milly. Avec la succession de ma tante d'environ 4 à 500 000 et Milly d'autant, j'aurai un million disponible pour payer tout et aller plus loin. Mais comme ma tante peut vivre encore longtemps et Milly ne pas se vendre de deux ou trois ans, aller plus loin et arriver au fossé sans autre chance que de faire vendre un beau jour tous mes biens en justice et par conséquent à rien, *cela ne se peut pas!* Il faut aviser à temps, c'est-à-dire en conservant encore juste de quoi payer régulièrement mes intérêts et vivre modestement jusqu'au jour où je pourrai payer les capitaux. Si je me laisse contraindre, je suis perdu; en me contraignant moi-même et en prenant mon temps, je ne crains personne, voilà toute la question.

Je trouve vos conseils de travail excellents. Je me mets à mon

histoire le 1er septembre. D'ici là je suis à la politique locale, conseils généraux, municipaux, etc. J'ai à parler tous les jours. J'arrête mes *confidences*.

Mais vous oubliez une chose, c'est que, si je ne suis pas certain avant janvier d'avoir 100 000 francs des *Girondins*, je dois louer ou remettre mon logement, sous peine de perdre encore un loyer et le prix de mes meubles; il serait donc à désirer que Gosselin ou un autre fît le marché avec moi avant.

Les vins sont ici hors de prix : 67 francs la pièce sur place. On se les arrache. Je vous parle *vrai*; instruisez-en M. Dussault et *agissez* en conséquence. Si j'en avais ici 1 000 pièces comme celles de Paris, j'en aurais 75 comptant dans ma cave sans mes 20 francs de frais. Il n'y a *rien* aux vignes.

Adieu. Voulez-vous que je vous fasse porter les 600 ou plus? Je le ferai aisément.

LAMARTINE

LVIII

20 août 1843.

Mon cher ami,

Votre conception est belle et grande, mais : 1° il ne me faut pas tant. 200 000 francs me suffisent avec ce que j'ai pour atteindre mes six ans. Dans six ans j'ai mes Œuvres complètes, mes discours, mes drames, mes *Confidences* publiables; plus, vraisemblablement, ma tante et Milly. C'est assez.

2° Mes forces ne suffiraient pas aux deux charges à la fois de la Chambre et des 12 volumes. *Et propter vitam vivendi perdere causas.*

3° Il faut absolument que la propriété de mes *Girondins*, qui sera en effet la *période* moyenne de ma Révolution, expire avec mes œuvres générales (commencement de 1849); sans cela, j'aurais confusion et gêne à trouver alors une exploitation en société de ces dites œuvres complètes, qui ne seraient plus complètes.

Cherchons donc 100 000 de ces quatre volumes, dont je porterai le *premier achevé* en décembre. J'y travaille et cela va divinement. Quatre mois, un volume. Mais il faut pour cela les champs et la solitude; la politique n'irait pas avec un régime plus fort.

Si je trouve cela pour les *Girondins* et un emprunt sur gage littéraire d'à peu près autant, j'irai très bien petitement. Mon écurie se vide et deux domestiques sont déjà partis. Je ne dépense plus un franc.

LAMARTINE

Que si, néanmoins, il y avait impossibilité absolue à contracter pour les *Girondins seuls*, on pourrait à toute rigueur s'engager à faire tous les ans après un volume de la *Révolution* jusqu'à douze, mais avec une *dédite* de ma part facultative pour ces huit volumes supplémentaires.

LIX

Pourriez-vous pour mes commettants, mon cher ami, faire mettre cette phrase aux *Débats*? Je suis décidément repris et viens de passer une affreuse nuit.

Tout à vous,

LAMARTINE

« M. de Lamartine, que les suites d'une grave luxation retenaient chez lui depuis son arrivée à Paris, ayant voulu se rendre à la Chambre le premier jour de la discussion de l'Adresse, a éprouvé une rechute et une aggravation de souffrances qui l'empêchent d'assister aux travaux de la Chambre. »

LX

Saint-Point, 4 octobre (1843).

Merci de tant de peines. Les *Débats* ne savent ce qu'ils disent sur la question d'Orient. Si quelqu'un trouve un autre système que le *statu quo* que je défends, ou le protectorat que je préfère, je lui donne *Saint-Point* pour prix. L'Égypte est une bêtise et une guerre dont ils ne sortiront pas; ils s'y obstinent parce qu'ils l'ont dite. Bien! Laissez aller, vous verrez.

Quant à ce que je révèle des idées et que cela me nuit (*sic*), laissez dire; ces gens-là, tout spirituels qu'ils sont, n'ont *aucune idée de ce que je veux faire*. Ils croient bonnement que je veux être ministre de ceci ou de cela avec MM. Guizot et compagnie.

Laissez aller et n'en croyez rien. Je ne pense pas à être ministre de longtemps, si jamais. Mais je pense à quelque chose qui se réalise beaucoup mieux qu'ils ne le croient, à prendre force dans le pays pour lui être utile un jour dans les extrémités. Je veux créer un *homme de réserve*. Je vous l'ai dit sans cesse. Vous ne voulez pas me croire. Eh bien, cela s'exécute à souhait. Je voudrais que vous fussiez dans mon cabinet depuis un mois. Vous entendriez l'écho de l'esprit public des provinces et des partis. Tous viennent à moi, et qui suis-je? Un pauvre vigneron de Milly sans crédit; laissez faire cet échange de confiance pendant quelques années; laissez tomber Thiers sur Guizot, Barrot sur Thiers, et vous me direz si j'ai mal dessiné le chemin de mon opinion. Qu'importe un article bon ou mauvais? Ce qui importe, c'est que la masse de ma pensée réponde à d'autres. Elle y répond, je vous l'affirme. La preuve, c'est que je n'ai pas un journal et que tout le monde me lit, m'applaudit ou me critique en France. Sans organe! sans amis! Est-ce si bête? Dites cela à M. Bertin. Pour M. de Sacy, j'en fais le plus grand cas; c'est un admirable écrivain, mais il ne sait pas; il serait homme d'État s'il n'était journaliste.

Au reste, j'ai fini. Parlons d'affaires personnelles. J'ai besoin d'un mot de vous. Voici ce dont il s'agit.

Je viens de récolter 2 400 pièces de bon vin. Cela fera un capital en son temps, mais pour attendre il faut vivre. Je veux donc en garder pour l'année prochaine 1 400 pièces en cave et je voudrais en vendre *mille pièces* aujourd'hui.

Dites à madame Aymé Martin d'en parler à quelques spéculateurs ou marchands en détail réunis. Je leur vendrais ces mille pièces prises chez moi à Mâcon dans le bateau enfûtées, ou bien à garder un an par moi dans mes caves (à Milly) sans loyer et remplies et soutirées un an par moi pour la somme de 45 francs la pièce. C'est-à-dire pour une somme de 45 000 francs qui me serait payée au comptant ou par termes de trois en trois mois. Mais j'aimerais mieux argent dont j'ai besoin.

Ou bien je conduirai les mille pièces à Paris hors barrière moi-même et je les vendrais 55 francs la pièce, mais toujours pour mille pièces.

Le bénéfice des acheteurs spéculateurs serait immense et sûr dans le premier cas. Le vin gardé un an par moi avec

les chances de l'année prochaine pourrait leur rapporter 20 000 francs. Vous me direz : que ne faites-vous la spéculation vous-même? Je vous réponds : il me faut vivre et payer. Avec cela je vis et paye un an, et l'année prochaine j'ai mes 1 400 pièces restant à vendre à propos et à mon avantage.

Adieu donc. Occupez-vous de cela et aussi de me dire combien me coûterait une place à moi de mille pièces dans un magasin d'entrepôt à Bercy. Je prendrai ce dernier parti en désespoir, avec un domestique à moi.

Mille excuses,

LAMARTINE

LXI

Monceaux, 12 novembre 1843.

Mon cher ami,

Ma femme et ces dames sont arrivées hier, ne chantant que vous et vos bontés et celle du général et celles par-dessus tout de madame Aymé. Merci donc.

Voici les billets. Ne les lancez pas en circulation sans certitude, car s'ils me retombaient dessus, je n'aurais pas de quoi les payer.

Votre mot sur mes vins tranche la question. Les 20 000 en janvier sur les vins laissés à Paris et *non sur ceux qui vous arrivent* me sont aussi indispensables que l'air pour respirer. Ainsi, s'ils n'y sont pas, je suis perdu. Mais il est impossible qu'ils n'y soient pas. J'ai vu hier M. *Galichon*, l'énorme négociant qui m'a dit qu'il vendait 90 et 100 les siens qui sont moins purs. Ici ils se vendent ou plutôt s'arrachent à 75. Jugez à Paris. M. Dussaux se repose. C'est évident, il trouve plus commode d'avoir ses cinq francs par pièce en vendant en gros. Mais il faut qu'il vende au détail, des vins de *moi, purs*, sans falsification; cela doit aller, ou il y a de sa faute.

Les 100 et tant de pièces qui sont en route et vont vous arriver sont de l'argent destiné à une autre nécessité; il suffit que je les vende dans le 1er semestre 1844, ceux-là.

Adieu. Aidez-moi. Je vais bien ici. Je travaille et je paye immensément, parce que le *Globe* et autres journaux ont mis l'alarme au camp de mes créanciers et que chacun me rede-

mande. J'ai été assez heureux et assez prudent pour tout braver et tout payer à jour fixe jusqu'ici. Mais il ne me reste rien que mon vin. J'ai vendu 25 000 comptant ici les nouveaux. Je paye partout avec ces 25 000. *On ne me peut rien* si les 20 000 francs de janvier se réalisent entre vos mains. Mon budget est certain pour deux ans. Mais ici et en mangeant mes pommes de terre. Enfin Dieu est Dieu et je ne suis pas son prophète! Mais je suis votre ami bien dévoué. N'ayez aucune peur sur ce que je vous dois. Cela est aussi et plus sûr que l'*État*. Mais vendez-moi mes 20 000 francs.

Adieu. Je me remets à l'histoire. Ah! j'ai un bien beau volume! Je vous enverrai aussi ces jours-ci quatre beaux articles sur l'*État*, l'*Église* et l'*Enseignement*. Mais n'en dites rien. Il faut commencer à toucher la glace avant de la casser. Écrivez, et vivez, et aimez.

LAMARTINE

LXII

Mâcon, 12 janvier 1844.

Mon cher ami,

Votre lettre est d'un ange plus que d'un homme. Je n'ai jamais douté de ces sentiments; seulement je voulais bien vous éclairer et vous dire : si vous me faites peur par amitié, prenez garde, vous me feriez un mal affreux sans le vouloir. Je suis très décidé à vendre, mais à vendre et non à jeter à la Justice ou aux créanciers. On ne vend pas comme des petits pains des vignobles de 500 000 une année nulle.

Quant aux sûretés, je vous les donnerai complètes. Et d'abord hier au soir j'ai fait brûler par ma tante 120 000 francs de billets ou titres de moi qui pouvaient, en cas de mort et de défaut de testament, dîmer sur ma fortune. Cela me donne repos et liberté entière si elle venait à être captée à ses derniers moments.

Il en résulte que, vînt-elle à tromper bien involontairement mes espérances, je n'aurais à subir d'autre mal qu'une privation de biens. Mes dettes à moi aujourd'hui bien payées, il nous resterait sans ma tante 1 300 000 francs de capital intact. Sur cela il y a de quoi garantir et au delà vos 70 000 francs, et encore je les comprends dans les dettes payées.

En outre nous faisons le codicille pour vous et votre femme sur les 300 000 de Londres. Ainsi dormez en paix; vous êtes aussi sûr en *France* qu'en *Albion*.

Mes affaires avancent; il ne me manque plus que *six ou huit mille* francs pour avoir mes quatre ans devant moi. Cela fait, je partirais. Mon seul bonheur est de vous revoir, vous et Dargaud. Le reste du monde, sauf quelques cœurs privilégiés, m'est indifférent là-bas.

La politique me fait pitié. C'est un pays taillé pour les Mazarin ou les Bugeaud : il n'y a pas de milieu, il se précipite à la servitude.

Adieu et tendresses,

LAMARTINE

LXIII

Saint-Point, 21 juillet 1844.

Mon cher ami,

Je ne vous ai pas écrit parce que je travaillais et que j'attendais une *nouvelle* à vous donner. La voici. Nous avons signé hier un contrat pour mes œuvres anciennes, plus les *Girondins*, plus cinq volumes de discours, fragments, poésie, etc., à peu près tout faits (jouissance absolue).

Pour cela on nous constitue :

1° Cinq cent mille francs en argent sous deux modes de paiement;

2° Une rente de dix mille francs reversible à ma femme.

3° Environ cent mille francs pour les volumes que je donnerais en plus.

Le tout va toujours à peu près à *sept cent mille francs, rente, réserve* ou *argent*.

On commencera les paiements dans deux ans et ils seront finis en 1851.

La rente commence dans deux ans.

Les livraisons ne commencent de ma part que dans trois, quatre et cinq ans.

J'ai peu de travail, sauf les *Girondins* à finir. Une étrenne de cinq cents louis, payable en décembre prochain.

Béni soit le Bon Dieu qui me liquide par mon travail indépendant. Cela vaut mieux que des économies de ministre.

J'ai ainsi d'ici à 1851 :

150 000	: vendus à Saint-Point.
250 000	: à moi échelonnés d'autre part.
500 000	: à peu près en *argent* du contrat.
300 000	: les éventualités et succession.
300 000	: à Londres.
1 500 000	francs,

c'est-à-dire en argent un million quinze cent mille francs. Je n'en rembourse que neuf cent mille ou *huit* cent mille avant mon décès, à cause de Milly que je veux garder. Il me restera donc toutes mes terres, une rente viagère de dix mille francs, plus un hôtel à Mâcon et huit cent mille francs placés, c'est-à-dire environ quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent mille francs de rentes. Voilà ma liquidation. J'attends encore *cent mille* d'un journal d'ici à six mois.

Faites-moi l'amitié de lire ceci à votre excellente femme, — et à Dargaud, sans manquer : cela lui fera de la joie comme à vous, il est si bon. Je n'ai plus de gêne que pour deux ans et demi, et tout est pourvu même à cet égard.

Ne publiez pas encore ceci. Les sociétaires désirent le garder un peu à eux avant que Gosselin ne bruisse; il s'y mettra peut-être ensuite.

Les éditeurs futurs sont ici. Tout est signé. Ils partent aujourd'hui. Vous êtes le premier à qui j'écris.

Nous irons je crois aux eaux de *Néry* près de Moulins. Adieu, et un million de tendresses et de respects chez vous et à Dargaud.

LAMARTINE

LXIV

Monceaux, 22 décembre 1844.

Cher camarade,

Nous sommes comme deux ouvriers du même atelier qui s'aiment bien, mais qui ne se parlent pas, les yeux fixés l'un et l'autre sur leur métier à un endroit difficile de l'ouvrage. Je n'écris pas, parce que je sors fatigué de mon cabinet pour avoir trop étudié ou trop écrit. L'histoire n'a pas d'ailes, elle

rampe sur les faits et prend tous leurs contours. Dans quelques semaines j'irai causer. La langue joue, la plume lasse; j'attends la conversation.

Celle-ci n'est que pour vous dire que si vous avez besoin de vos 3 500 francs avant le 15 ou 16 janvier, ils sont prêts et je vous les enverrai. Autrement je vous les remettrai moi-même.

J'ai le château plein de monde depuis deux mois. Je passe en revue tout le régiment politique pour les élections prochaines. J'ai relevé le *Bien Public*, qui avait faibli en mon absence. Je lui ai appelé un rédacteur de Paris, bon et brillant. Cela remonte.

Je ne discute pas politique avec vous. Du moment que vous n'êtes pas content de mon *Terrible manifeste*, comme on dit, je brise ma plume et je mets un éteignoir sur ma pensée. Je ne puis pas mieux. Ce sont mes Colonnes d'Hercule. Autant la vérité est au-dessus de la tactique et la conscience au-dessus du sophisme des partis, autant je me sens au-dessus de ceux que vous croyez habiles parce qu'ils *finassent*. *Finasser* est preuve de faiblesse. Mais vous appelez succès ce que j'appelle chute et chute ce que j'appelle succès. Le tout est de savoir ce que l'on veut. Combien de fois faudra-t-il vous dire que je ne veux pas un ministère? N'en parlons plus. On ne peut jamais se mettre au point de vue d'un autre; les points de vue sont personnels. *Thiers* et *Guizot* veulent et ont raison de vouloir à présent des *ministères*, et moi j'ai raison de vouloir m'isoler. Ah! vous n'avez pas bien lu l'histoire d'un scélérat nommé *Robespierre*! Si un homme vertueux la lisait bien et la prenait pour modèle jusqu'au crime exclusivement, il deviendrait dictateur de la pensée de son siècle. Adieu, cher philosophe! Aimons-nous *quand même*. Nous vous admirons dans Racine.

LE PROBLÈME HOUILLER

Quand l'historien de l'an 5 000 cherchera à classer ses chapitres et à répartir sur des périodes rationnellement tranchées les quelque cent siècles de vie humaine qu'il aura sous les yeux, il est probable qu'il ne s'attardera pas aux batailles dont les noms et les dates encombraient nos mémoires d'enfants; il ne s'arrêtera guère non plus à la trame mouvante des traités diplomatiques. Les faits politiques le retiendront-ils très longtemps? Ce n est pas probable : l'oscillation pendulaire des partis est la même, à bien voir, dans une république grecque du ve siècle avant le Christ et dans nos grandes nations modernes; et pour ce que nous rangeons aujourd'hui parmi les caractéristiques cardinales de l'époque, comme le crépuscule des monarchies ou la crise, qu'on sent proche, des parlementarismes, il n'est pas du tout certain qu'elles apparaissent *sub specie æterni* autrement que comme des phénomènes tout à fait superficiels.

Peut-être les faits sociaux fixeront-ils davantage cet observateur lointain; mais, selon toutes probabilités, c'est aux données principales de la vie économique, autrement tranchées, décisives, et, vues de loin, durables, qu'il se réfèrera.

S'il en est ainsi, si les grandes coupures de l'histoire doivent se faire sur le plan économique, il n'est guère douteux qu'une période y prendra place : c'est celle qui a commencé il y a quelque cinq quarts de siècle, qui durera encore trois, quatre ou cinq cents ans, et qui, aura pour nom « l'âge de la houille ».

Dans les ténèbres de la préhistoire les seuls classements

que nous ayons retenus sont relatifs à la matière de l'outil, silex, pierre taillée, bronze, qui a armé et prolongé le bras humain. Ici, ce sera le substitut triomphant de celui-ci, la source prédominante de la force, de la force productive, base de toute la vie matérielle de l'humanité.

Une consommation mondiale de 10 millions de tonnes en 1800, de 1 200 millions à l'heure actuelle, sur une courbe qui semble encore montante, tels sont les chiffres caractéristiques de la première partie de cette période.

Quelle réalité traduisent-ils dans l'emploi et la répartition de cette Force qui est, — et non pas le Verbe, — au commencement de tout?

Observons-le sans tarder sur le plus proche et le plus concret des exemples : la France au travail en 1924.

Quelles sont, passées rapidement en revue, les diverses énergies qui s'y tendent?

La première, c'est le vieux muscle humain qui a été si longtemps solitaire, puis le muscle animal qui l'a secondé; ensuite les formes primitives de l'industrie, nos anciens moulins à eau, nos modestes et pittoresques moulins à vent, le bois qui a fourni longtemps l'unique chauffage. Nous voici maintenant aux ressources modernes : la houille noire, son jeune et brillant, et plus éphémère sans doute colistier, le pétrole, et enfin, la dernière venue, la houille blanche.

Si l'on cherchait à leur donner une commune mesure, c'est précisément à la dernière venue qu'on pourrait la demander et choisir cet éclatant kilowatt-heure que l'on voit à l'œuvre aussi bien dans la lampe qui nous éclaire que dans le petit moteur qui dépoussière le bureau de travail.

Nous avons à l'heure actuelle en France 2 576 000 kilowatts permanents installés, sur les quelque sept millions qu'on estime possibles. A quatre mille heures utiles, ce qui constitue un chiffre relativement élevé puisque pour un grand nombre de ces installations la puissance hydraulique est encore saisonnière et non régularisée, on obtient 10 milliards de kilowatts-heure. Il y a dans ce pays, d'après la statistique du ministère du Travail, 17 millions de travailleurs; ce chiffre paraît faible du point de vue qui nous intéresse, car en dehors des travailleurs manuels professionnels il n'est pas une maison

où, soit la mère, soit les enfants, soit l'adulte le plus intellectuel, n'accomplissent, dans l'ordre de la vie matérielle, quelque effort traduisant l'emploi d'une certaine énergie. Mais d'autre part l'ensemble, arrondi si l'on veut bien, à 20 millions de travailleurs et à 6 milliards de journées de travail, ne fournit certainement pas 6 milliards de journées d'un travail de force effectif et continu. C'est cependant celui-ci que l'on a mesuré au kilogrammètre pour en traduire les équivalences; il faut pour égaler au rendement d'un kilowatt-heure dix-neuf heures, soit deux très fortes journées de ce travail, ce qui attribuerait au muscle humain de France un rendement maximum de deux milliards et demi de kilowatts-heures.

Pour le muscle animal, comptons, si l'on veut bien, les 2 millions et demi de chevaux que révèle la statistique agricole, sur lesquels une moitié seulement peut être considérée comme travaillant trois cents jours par an, soit 3 milliards 375 millions de journées de travail chevalin. On cote celles-ci à un rendement décuple de celui de la journée humaine; arrondissons en tenant compte du reste du bétail de travail, et nous aboutirons encore à environ 2 milliards de kilowatts-heures.

Ce n'est guère à plus d'un autre milliard que l'on pourra évaluer le rendement de nos petits moulins de houille verte, de moteurs aériens et du bois de brûle.

Quant aux pétroles et huiles diverses, ils représentent une masse de 2 900 000 tonnes sur lesquelles la fraction employée à produire de l'énergie représente environ 2 millions de tonnes; à 400 grammes en moyenne pour produire un kilowatt-heure, soit, nous le verrons dans un instant, un peu plus du quart du poids de houille nécessaire au même résultat, ces deux millions de tonnes de pétrole, essences et huiles lourdes équivalent à 6 milliards de kilowatts-heures.

Reste la houille dont il a été employé en 1924, sous ses diverses formes, à peu près 75 millions de tonnes. A 1 kg. 1 /2 par kilowatt, ce qui est beaucoup pour les grandes centrales modernes et pour du bon charbon, ce qui est peu pour des charbons médiocres et pour des installations à rendement moins serré, ce tonnage, tout entier appliqué à la production de l'énergie sous toutes ses formes, ne représente pas moins

de 50 milliards de kilowatts-heures sur un total qui s'établit à 71 milliards 1 /2. Ainsi la houille compte pour les cinq septièmes de l'ensemble, et pour plus de vingt fois le rendement du muscle humain.

Et cependant, il n'échappe pas que la France est, proportionnellement aux autres pays, celui où le développement de la houille blanche est à la fois le plus tentant et le plus avancé, et que, d'autre part, nous ne sommes pas au tout premier rang de l'effort industriel. En Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, la proportion de l'énergie empruntée à la houille est certainement beaucoup plus forte encore et doit approcher des neuf dixièmes.

Source prépondérante, et on vient de voir dans quelle proportion, de l'énergie moderne, la houille est aussi le réservoir d'une matière première dont les emplois infinitivement variés s'allongent chaque année en nombre et en importance.

La houille carbonisée fournit le coke, et par le coke la fonte et l'acier dont il est, on le sait, l'élément sinon chimiquement prépondérant — le minerai de fer semble devoir garder cet honneur — du moins le plus coûteux, et parfois le plus désiré.

Les gaz de ces fours à coke, comme ceux mêmes des hauts fourneaux, constituent un produit jadis dédaigné et où certains esprits audacieux — peut-être prophétiques — croient voir aujourd'hui le produit principal. Ces gaz offrent en tous cas des possibilités fécondes et variées pour la distribution de la chaleur, de la force et de la lumière, pour la production synthétique de l'azote — les seuls fours à coke français pourraient fournir plus de trois fois la consommation du sulfate d'ammoniaque présentement réclamé par l'agriculture et la chimie nationale — et enfin, demain sans doute, pour la fabrication synthétique de l'alcool et d'une série de composés.

La houille distillée donne le gaz, et celui-ci laisse derrière lui, outre le coke de gaz, cette cuve à goudron qui est la « Mère Gigogne » de toute la pharmacopée moderne, de l'industrie des matières colorantes et de celle des explosifs.

Dans l'éventaire allongé chaque année, et chaque année plus achalandé, de la chimie moderne, on peut dire que c'est le rayon des sous-produits de la houille qui se révèle de beaucoup le plus varié, le plus brillant et le plus riche.

Posséder dans son propre sous-sol avec une telle matière première la source prépondérante de son énergie, tirer son pain de son champ, son vin de sa vigne, c'est pour une nation moderne l'indépendance : la sécurité dans la paix, l'autonomie dans la guerre.

C'est qu'en effet la guerre moderne n'est pas seulement le choc sanglant de deux peuples armés, c'est la lutte continue de deux outillages effroyablement exigeants. Qui ne se souvient du refrain : « Des canons, des munitions »? Des canons, c'est de l'acier, c'est-à-dire du coke et du fer. Des munitions, c'est l'effrayante demande de ces explosifs dont le plus grand nombre sont des sous-produits de la distillation de la houille.

Seule possède la permission de faire la guerre par sa propre décision, seule détient la possibilité de la continuer, la nation qui les possède chez elle ou qui les reçoit par un approvisionnement certain et régulier.

Sous la rencontre tragique des deux premières armées du monde et de leurs alliés, l'étude de la grande guerre révèle la lutte souterraine, et aussi longuement balancée que l'autre, des fours à coke de Westphalie, contre ceux d'Angleterre et de France, contre les usines à gaz des deux tiers de l'Europe, contre les pétroles de la Sonde, de Californie et du Mexique, progressivement mobilisés et finalement prépondérants.

Ces vérités premières connues de tous les spécialistes, il est en vérité surprenant qu'elles aient si peu frappé les grands organes spécialisés de la guerre moderne, ces états-majors — ceux de l'armée française comme ceux de l'armée allemande — dans lesquels se concentrait certainement le maximum acquis de science et d'expérience militaires. Il semble que jusqu'au bout, courbés au pli professionnel qui leur faisait concentrer sur les opérations proprement militaires toute leur attention et toute leur activité, ils soient restés insensibles aux conditions économiques qui devaient commander obscurément mais sûrement toute leur activité technique.

L'exemple le plus frappant en est fourni par cette course à la mer qui a suivi la bataille d'arrêt de la première Marne. Les deux ailes marchantes de l'armée allemande et de l'armée française cherchent l'une l'autre à se dépasser vers le nord-

ouest; la fixation du front sur lequel les armées se sont arrêtées pendant près de quatre ans est précédée d'une période de plusieurs semaines au cours desquelles la ligne de contact des deux armées est à la merci constante de pressions accidentelles, et du désordre d'opérations à très faibles effectifs de cavalerie ou d'avant-postes légers.

Or, à aucun moment, — le témoignage en a été apporté des deux côtés, — les états-majors n'ont eu la perception que ces opérations de patrouilles ou de grand'gardes se faisaient précisément au cœur du bassin minier dont la libération d'une part, dont la conquête d'autre part, devaient avoir sur l'issue de la guerre une importance décisive. Nul doute que, dans cette période, un effort un peu énergique — il ne s'agit certainement pas de celui qui a maintenu contre toutes les chances un Ypres ou un Verdun dans les mains alliées — aurait suffi, s'il avait été tenté du côté français, pour repousser vers l'est au delà de Douai, s'il avait été tenté du côté allemand, pour ramener vers l'ouest jusqu'à Estrée-Blanche, la ligne La Bassée-Vimy qui coupait nord-sud notre grand bassin en en laissant près des trois quarts à l'ennemi.

Erreur de début peut-on dire; confiance obstinée de part et d'autre au dogme d'un choc violent et bref et de la guerre de mouvements? Mais quatre ans après, après quatre années d'une angoisse au sujet des approvisionnements, constante chez les uns comme chez les autres, le plus savant des deux états-majors ne paraît pas encore avoir réalisé l'importance essentielle de la disponibilité sur place de telles sources d'énergie.

Pendant ces quatre ans, ce qui nous restait des charbonnages du grand bassin n'a pas cessé un seul jour de travailler; il a non seulement maintenu sa production, mais réussi, dans des périodes d'exceptionnelle pénurie, à la développer encore. Et dans quelles conditions! La centrale des Mines de Béthune fumait à moins de trois kilomètres des lignes allemandes; les défournements des batteries de coke de Nœux rougeoyaient à quelque cinq kilomètres de l'ennemi. Il est inconcevable que celui-ci les ait laissés fonctionner ainsi. Ce n'est qu'au cours de la grande et ultime poussée d'avril et mai 1918 que ces deux mines avancées ont dû arrêter et évacuer partiellement pour

quelques semaines; et même à ce moment, celles qui les suivaient immédiatement vers l'ouest, Bruay et Marles, n'ont pas cessé de produire sous les obus.

Comment les Allemands, qui avaient les moyens d'artillerie suffisants pour détruire complètement ces mines dont l'arrêt, aux mauvaises heures de la guerre sous-marine, nous eût, selon les probabilités, mis à genoux, n'ont-ils pas usé de ceux-ci et ont réservé leurs destructions imbéciles pour la retraite d'octobre 1918 où ils emportaient avec eux tout espoir? C'est un problème militaire et économique qui nous demeure inexplicable.

Indépendance dans la paix, indépendance dans la guerre, tel est le don qu'apporte avec elle la houille libéralement dispensée à un grand peuple moderne. Ce n'est pas seulement, d'ailleurs, une matière première riche entre toutes et une source d'énergie à l'heure actuelle prépondérante qu'elle retient dans ses profondeurs sombres. Par un cercle que seuls trouveront vicieux ceux qui n'y seront pas enfermés, la houille fixe avec une permanence dont la durée dépassera, semble-t-il, la sienne propre, un autre élément décisif de la puissance des peuples : le nombre.

Une houillère moderne, du gabarit d'un million de tonnes, exige entre 5 et 6 000 ouvriers, c'est-à-dire une population proprement minière d'au moins 20 000 âmes. Ce chiffre s'augmente progressivement, de 30 à 50 p. 100, de ceux qui alimenteront, administreront, distrairont cette population minière; on arrive ainsi à un effectif d'une trentaine de mille âmes, celui d'un chef-lieu moyen de département français. C'est, en plus ou en moins et parfois considérablement gonflé, le chiffre de la population d'une des villes minières, d'un Lens, d'un Bruay, d'un Montceau, qui croissent impertubablement sur nos bassins. C'est celui qui doit orienter et les choix et les plans de l'exploitant lorsque la richesse de son gîte et l'ampleur de ses moyens financiers l'amènent à envisager l'ouverture d'un siège moderne à grand rendement et la création — plus coûteuse aujourd'hui que l'installation industrielle elle-même — de l'agglomération nouvelle destinée à en abriter le personnel.

Le nombre, dès à présent, tel est au point de vue ethnique l'apport certain du grand charbonnage : le nombre plus grand encore pour demain, car la population minière constitue, pour ainsi dire organiquement, et en tous cas dans tous les pays où elle se fixe, un îlot constant et remarquable de haute natalité.

Pourquoi? C'est que les motifs qui contiennent ailleurs celle-ci ne jouent pas pour une population qui n'est embarrassée ici ni par le souci de partager un bien familial amoureusement conservé et agrandi, ni par l'inquiétude de loger des enfants dans des maisons aujourd'hui amples et confortables, ni par la préoccupation de supporter trop longtemps l'entretien d'une jeunesse qui, dès treize ans, trouve à la mine un minimum d'une dizaine de francs par jour.

Le fait saisissant pour la France notamment, c'est que, sur l'ensemble du pays où la natalité dépasse à peine la mortalité, seules émergent aujourd'hui les très grandes villes où se presse la jeunesse et où abondent les naissances illégitimes, les régions de Bretagne et du Béarn où une forte discipline religieuse a maintenu presque intacte la natalité, et enfin les régions minières.

Ainsi, pour prendre quelques exemples, tandis que la natalité moyenne de la France est de 18,80 p. 1 000, celle du Pas-de-Calais agricole et minier est de 27 p. 1 000 et celle de l'arrondissement minier de Béthune de 31 p. 1 000; la Moselle, elle aussi agricole et minière, donne 24,9 p. 1 000 et l'arrondissement minier de Forbach jusqu'à 39 p. 1 000.

Ce n'est pas seulement sa propre population que fixe sur place la houillère, c'est l'offre à l'industrie d'opportunités tellement favorables qu'elles sont rapidement et largement saisies : le combustible sûr et proche, les puissants moyens de transport et d'approvisionnement déjà disposés, une masse ouvrière dans laquelle il est tentant de puiser.

Ainsi, par une loi qui comporte peu d'exceptions, le bassin houiller tend, au bout de peu de temps, à devenir le substratum économique et ethnique d'une région de production et de peuplement intenses.

On a déjà marqué en termes magistraux le curieux transport, en quelque cent ans, au delà d'une ligne nord-nord-est, sud-

sud-ouest, allant de Newcastle à Bristol, de la masse principale — Londres exceptée — de la population anglaise; elle a quitté l'Angleterre verte, l'Angleterre des prés, des herbages plantureux, des domaines seigneuriaux, des villes historiques, la riche et joyeuse Angleterre conquise successivement par les Danois et les Normands, pour l'Angleterre noire, la région sauvage, tourmentée, presque inhabitée, mais au-dessous de laquelle s'étendaient les mieux placés sinon les plus riches des bassins houillers du vieux monde. C'est ainsi que l'on a vu croître à cinquante kilomètres de la capitale de l'Écosse, Glasgow la nouvelle venue, aujourd'hui deuxième ville du Royaume, assise sur la houille et la mer au milieu d'un cercle de chantiers et d'usines. C'est ainsi que l'exportation des charbons à gaz a fait Newcastle, et celle des anthracites et des charbons de soute, Cardiff. C'est ainsi que la houille a appelé le coton à Manchester, la laine à Bradbury, l'acier à Leeds, Sheffield et Birmingham.

La constatation est plus récente, elle est peut-être plus massive encore en Westphalie où le bassin houiller a concrété, en cinquante ans, une sorte de bloc urbain ininterrompu où se concentrent 65 p. 100 de la production totale du Reich en fonte ou en acier, ainsi qu'un formidable échantillonnage d'instruments de manutention et de transport, d'usines de transformation et d'industries variées.

Il n'est pas étonnant dès lors que la région rhénowestphalienne — le bassin de la Ruhr et ses sorties sur le Rhin — représente, à l'heure actuelle, à peu près le sixième de la population du Reich, une douzaine de grandes villes, capitales d'industries, de commerce et même d'art, comme Dusseldorf et Cologne, et ce n'est pas inexactement qu'on a pu dire, de ceux qui tenaient il y a quelques semestres la Ruhr, qu'ils avaient le doigt sur la veine jugulaire de l'Allemagne.

Ainsi, la houille aura, semble-t-il, joué le rôle cardinal dans les déplacements de la géographie humaine qui, depuis l'époque des grandes migrations, n'auront jamais été aussi importants que dans la phase des premiers siècles de la grande industrie et des transports modernes.

A la répartition relativement homogène et égale des quinze derniers siècles, sorte d'épandage lent et peu profond du

peuplement humain sur les terres qui permettaient à la population agricole de vivre vaille que vaille et fort inégalement, ici dans des conditions de prospérité et de bien-être éclatantes, là d'une vie rude et misérable entre toutes, se substitue une mosaïque beaucoup plus irrégulière et contrastée; les grandes villes tentaculaires exercent sur la population nationale et étrangère une attraction de plus en plus marquée; un formidable marché de consommation y attire lui-même la production comme la jouissance; puis ce sont les grands ports avec les facilités qu'ils offrent à l'industrie et au commerce; les principales voies de transport si commodes pour l'approvisionnement et l'évacuation et le long desquelles se massent producteurs et distributeurs; les régions bénies de la culture intensive, maraîchère, vinicole, primeuriste, qui fixent sur le sol une population heureuse et bien payée; les grandes régions de plaisir, villes d'eaux, Côte d'azur, d'Argent ou d'Émeraude où pérégrinent et se détendent chaque année des files grandissantes de gens de loisirs ou de labeur bien rémunéré; et enfin, tandis que, par un phénomène qu'on déplore avec plus de bonne volonté que de clairvoyance, on voit se dépeupler chaque année les régions de culture difficile et d'exploitation ingrate, le bassin minier, et avant tous les autres le bassin houiller, dessine à la surface du sol une région urbaine de plus en plus dense qui s'élargit à mesure de sa mise en valeur, et qui, par la force acquise et l'accumulation des moyens de travail, lui survivra certainement.

A la lumière de ces constatations, ne semble-t-il pas qu'une revision s'ouvre, et qui n'a guère été tentée jusqu'ici, des ambitions impériales et des possibilités d'avenir des peuples modernes?

Ils sont inégalement dotés; et si le capital essentiel s'affirme cependant sous la forme du nombre et de la valeur mentale et morale des hommes qui les composent, tout de même, quelles chances inégales leur a remises le Démiurge dans la répartition qu'il a faite des richesses minières!

Qu'on mesure, pour prendre quelques exemples tout proches, quelle peine nos voisins du sud-est privés de fer et surtout de charbon auront, malgré leur population laborieuse et exubérante, malgré l'héritage du grand nom et des hautes

traditions romaines, à tenir, dans la paix ou dans la guerre, la place de leurs glorieuses espérances.

Constatons à cette lumière qu'aucun des pays balkaniques, et ni la Turquie ni l'Égypte, ni l'Afrique du Nord, ni la Yougo-Slavie, ni la Hongrie, ni la vieille Autriche après ses terribles amputations, ne peuvent prétendre à des rôles de premier rang. Mesurons, au contraire, malgré les mauvaises chances possibles de la diplomatie ou de la guerre, l'avenir de la Tchéco-Slovaquie ou de la Pologne, et quelles que soient les crises et quelles que soient les charges de la défaite ou de la victoire, ne perdons pas de vue que l'Allemagne et l'Angleterre demeurent assurées d'un magnifique avenir.

Explication, aussi, nouvelle et d'ailleurs parfaitement démonstrative de la supériorité de l'hémisphère Nord, richement doté en réserves houillères, sur l'hémisphère Sud où elles sont maigres et clairsemées, des chances véritablement dominatrices de l'Amérique du Nord, dans le déroulement futur des destinées nationales, et enfin des possibilités à la fois encourageantes et menaçantes qu'une entente entre la vieille et immense Chine aussi riche en combustible qu'en main-d'œuvre et le jeune Japon tout tendu d'activité et de besoins, pourrait offrir dans les siècles prochains.

Prolongé non sans dessein, l'examen des conditions générales du problème du charbon éclaire maintenant d'une suffisante lumière la situation de la France, et c'est celle-ci qui va être envisagée spécialement.

Il y a dans ce pays 1 363 600 hectares concédés pour le charbon en 2 171 concessions. Ces deux chiffres n'ont à peu près aucun intérêt. Seules 648 concessions sont exploitées et pour une surface totale de 679 100 hectares.

Avant guerre, déjà, on pouvait considérer comme à peu près sans valeur le territoire houiller non exploité. L'énormité actuelle des frais de premier établissement et la réduction sinon absolue, du moins relative, de la marge bénéficiaire, font que l'ouverture de nouvelles mines, à moins que celles-ci ne soient particulièrement riches et faciles, est, pour de longues années, virtuellement exclue. Il est à peine utile de rappeler qu'en pareille matière ce n'est pas le nombre des

concessions ni leur surface qui permettent d'évaluer la richesse présente et les réserves d'avenir.

Le meilleur de notre domaine tient à n'en pas douter dans les 45 concessions et les 138 000 hectares du bassin du Nord et du Pas-de-Calais. Sa rapide et énergique reconstitution l'a ramené en 1924 tout près de sa production maxima d'avant guerre; il fournit cette année 27 millions de tonnes.

D'où nous vient-il et que représente-t-il par rapport à la dotation de nos grands concurrents? C'est le sillon terminal de ce grand bassin houiller qui, parti de Westphalie avec le maximum de largeur et de puissance, passe le Rhin, enrichit la Belgique et la Hollande pour aboutir chez nous.

Des sources de la Lippe et du cours supérieur de la Ruhr jusqu'au Rhin, il mesure environ 100 kilomètres de long sur 35 à 40 kilomètres d'une largeur que les sondages prolongent périodiquement vers le nord. Une centaine de couches de charbon offrent, sur les 3 000 mètres de profondeur que représente l'ensemble du faisceau, environ 80 mètres utiles de charbons où prédominent les charbons gras, charbons à coke et charbon à gaz. La production actuelle frise 100 millions de tonnes qu'un outillage récemment renforcé permettra de porter aisément à 140 millions. Les réserves probables sont de l'ordre de 200 milliards de tonnes.

Ces couches magnifiques se retrouvent de l'autre côté du Rhin où il semble que bifurque dans la direction de l'ouest le fleuve houiller.

Une branche septentrionale, par les charbonnages allemands du bassin de la Wurm, alimente les houillères hollandaises du Limbourg, puis le nouveau bassin belge de la Campine, exploitation récente à peine développée mais pleine de promesses et assise sur de puissantes et régulières réserves de charbon.

Une branche méridionale rejoint, par les houillères allemandes de la vallée de l'Inde, les vieux bassins belges à demi épuisés, bassin de Liége, bassin de Charleroi, et enfin le Borinage à l'ouest duquel elle pénètre en France.

Elle n'y a plus, à ce moment, ni l'ampleur ni la régularité du début; le sillon houiller est serré entre deux murs distants dans la partie médiane de 10 à 15 kilomètres; aux plateures

westphaliennes retrouvées dans le Limbourg et en Campine ont succédé des couches en général redressées, souvent disloquées; la prédominance n'est plus aux charbons gras et notamment aux charbons à coke mais aux flambants d'une part et aux maigres de l'autre. Enfin les réserves sont de l'ordre comparativement très modeste de 10 milliards de tonnes.

Modestes, elles le sont davantage encore, comme la production, du reste, dans les autres bassins français. Ils ne peuvent être classés que comme des bassins secondaires.

Nous devons à la victoire le meilleur de tous, le bassin lorrain. Les faisceaux de la Sarre passent la frontière, encore denses et puissants, et ils s'étendent sous une superficie actuellement concédée de 48 000 hectares dont la partie exploitée dépend de trois grandes houillères et fournit 5 millions de tonnes. Les réserves paraissent de l'ordre de 4 milliards de tonnes et leur extension n'est pas impossible.

Il faut, dans la direction dessinée par les couches de Sarre et de Lorraine, bondir de plus de 100 kilomètres au-dessus de la petite lentille de Ronchamp, pour retrouver le bassin de Bourgogne.

Douze concessions y produisent 2 700 000 tonnes sous 27 000 hectares avec des réserves probables de l'ordre du demi-milliard de tonnes.

Puis, avec une légère inflexion vers le sud, c'est notre vieux bassin de la Loire, le plus ancien quant à l'exploitation, qui a été considérablement sollicité, et qui n'est plus dans sa fleur. Cinquante-sept concessions sous 27 000 hectares extraient annuellement 4 millions de tonnes avec des réserves d'environ un milliard de tonnes.

Les vingt-huit concessions du Gard, avec une superficie de 27 000 hectares, pareillement, produisent 2 millions de tonnes et ont en vue des réserves approximatives d'un milliard.

Le Tarn, l'Aveyron et le Lot comptent vingt-deux concessions, 25 000 hectares concédés, environ 2 millions de tonnes et un demi-milliard de tonnes de réserves.

Enfin le bassin des Bouches-du-Rhône ne tire encore que 750 000 tonnes d'un gisement de charbon sec appelé assez inexactement lignite, et dont les réserves dépassent le milliard de tonnes.

On demeure obligé de tenir pour normalement négligeable, malgré les très intéressantes réussites d'ordre technique et parfois financier que présentent certaines petites affaires, et malgré le très précieux concours qu'ils ont apporté au pays pendant la guerre, toute une poussière de gisements éparpillés soit dans le plateau Central, soit dans les Alpes, hors d'état, les uns et les autres, de jouer, dans l'économie nationale, autre chose qu'un rôle d'appoint, et plus encore ces couches de lignite dont on entretient périodiquement l'opinion publique et dont ni la composition ni le tonnage ne permettent d'escompter — il s'en faut — les magnifiques compléments qu'en obtiennent chez eux les Allemands.

De cette dotation précieuse quoique manifestement insuffisante, qu'avons-nous tiré? Jamais, disons-le tout de suite, la pleine satisfaction de nos besoins de consommation.

Remontons à la naissance de l'âge de la houille en France. En 1789, la production atteignait 240 000 tonnes et la consommation 450 000; le coefficient de couverture était de 53 p. 100.

Au début de la période moderne, en 1860, le Pas-de-Calais découvert depuis quelques années, la production monte à 8 310 000 tonnes, la consommation à 14 270 000; le coefficient de couverture à 58.

Vingt ans après, en 1880, la mise en valeur du Pas-de-Calais porte largement ses fruits; la production est de 19 362 000 tonnes; la consommation de 28 846 000 tonnes; le coefficient de couverture s'est élevé à 67.

Il atteindra le maximum vingt ans après, à l'aurore du présent siècle; la production atteint à ce moment 33 404 000 tonnes et la consommation 48 800 000, alimentée nationalement jusqu'à concurrence de 68 p. 100.

Mais sous la poussée du développement économique cette consommation avance à pas rapides, mal suivie par l'extraction; en 1913 celle-ci représente 40 844 000 tonnes en présence d'une consommation de 64 834 000 tonnes qui n'est plus couverte que pour 63 p. 100.

La guerre éclate; les houillères sont désorganisées par la mobilisation, la ligne de feu se fixe au travers de notre grand bassin dont elle laisse près des trois quarts aux mains de l'ennemi. En 1915 la production s'est effondrée

à 19 500 000 tonnes. L'importation, sollicitée très énergiquement, suffit à peine à fournir le complément : 20 millions de tonnes.

La guerre sous-marine se fait plus meurtrière; il devient absolument indispensable de forcer de toutes les manières la production nationale; classe par classe, les territoriaux d'abord, puis les mineurs des classes anciennes de l'Active sont retirés des armées et renvoyés à la mine; on y ajoute les mineurs de fer, quelques ardoisiers, des prisonniers de guerre.

Sous le feu de l'ennemi les mines restantes du Pas-de-Calais font un formidable effort, non seulement de conservation mais de développement; la journée de travail de l'ouvrier s'allonge d'une heure; il n'est pas une si petite exploitation en France qui ne s'efforce de tirer de son sous-sol, pour le salut du pays, le maximum d'extraction. Celui-ci est atteint en 1917; malgré l'occupation allemande, nous arrivons à produire 28 900 000 tonnes.

La victoire entraîne une réaction inattendue. C'est que d'une part les Allemands ont, dans leur retraite, entièrement détruit les charbonnages de la zone d'occupation : destruction du fond et du jour dans la zone rouge où les mines sont entièrement noyées, les galeries effondrées et où rien ne reste d'utilisable à la surface, destruction des machines d'extraction, des chaudières, et lorsqu'ils l'ont pu, des cuvelages des puits à l'arrière jusqu'à la frontière belge. Il faut un formidable effort de reconstitution et tout de suite l'application d'un personnel important qui ne fournit à peu près rien à l'extraction. Les prisonniers de guerre sont libérés, la neuvième heure de travail abandonnée; la production tombe à 26 200 000 tonnes en 1918; elle s'effondre à 22 400 000 tonnes en 1919 où, sous la vague de paresse concrétisée dans l'industrie houillère par la loi Durafour qui réduit à six heures vingt la moyenne de la durée utile du travail dans le fond, le rendement ouvrier baisse dans la proportion effrayante de 26 p. 100, dans le même temps que les deuils de la guerre et les besoins de la reconstitution interdisent toute augmentation du personnel national. La situation est véritablement alarmante; la France ne peut pas dépendre pour son alimentation en

charbon, de la bonne volonté plus que fragile de son ennemie d'hier, et des fournitures coûteuses de son alliée anglaise qui pèsent si lourdement sur la balance des changes.

L'effort de reconstitution d'une part, de développement de l'extraction d'autre part, se tend alors avec force. En 1920 la production s'élève à 25 260 000 tonnes, en 1921 à 28 960 000 tonnes, en 1922 à 32 581 000. En 1923 elle atteint 38 543 000 tonnes, en face d'une consommation de 67 367 000 tonnes; le coefficient de couverture tombé depuis plusieurs années au-dessous de 50 p. 100 se relève à 56.

En 1924 la production totale frise 45 millions de tonnes en face d'une consommation de 75 millions de tonnes représentant le plein théorique de la consommation des deux France d'avant guerre et couverte dès lors jusqu'à concurrence de 60 p. 100.

Que s'est-il passé?

Sans doute, la reconstitution du bassin minier, avec une méthode et une énergie à laquelle on ne rendra jamais assez hommage, a restitué progressivement l'instrument détruit par l'envahisseur; mais le fait décisif, c'est l'appel heureux de près de 85 000 mineurs étrangers en immense majorité polonais, et provenant soit directement de Westphalie où ils n'entendent pas rester, soit de leur patrie qu'ils avaient rejointe et où ils ne trouvaient pas emploi.

On ne doit pas se le dissimuler, c'est cet appoint, doublement précieux au point de vue national et au point de vue professionnel, qui a permis à la houillère française de retrouver le plein de sa production, et de tenir dans l'approvisionnement du pays, et même dans certaines crises politiques comme celle de la Ruhr, une place que les données normales d'une situation difficile ne permettaient certainement pas d'escompter aussi large et aussi heureuse.

Que peut-elle faire de plus?

Le mois d'octobre 1924 a établi un record de production : pour la première fois les houillères françaises ont fourni, à la vérité dans un mois favorisé par le nombre de jours de travail, une extraction supérieure à 4 millions de tonnes. Si l'on en fait le décompte, on constatera que les houillères du Nord et du Pas-de-Calais ont pour la première fois dépassé leur chiffre

d'avant guerre; que celles des autres bassins ont un peu plus que maintenu leur extraction normale, et qu'enfin le bassin lorrain y a ajouté 464 000 tonnes.

Il n'y a pas de raison pour que, les conditions générales ne se modifiant pas, le bassin sinistré n'ait pas, à bref délai, retrouvé intacte sa capacité de production; intacte et même améliorée, car la reconstitution a été l'occasion de nombreux progrès, et d'autre part les grandes houillères ne se sont pas départies de leur politique de développement régulier, assise sur une conception particulière de l'emploi de leurs bénéfices. Il semble donc peu douteux que d'ici un an ou deux le niveau annuel de 50 millions de tonnes sera atteint.

Il serait tentant d'y joindre sinon la totalité des 13 millions de tonnes que retire aujourd'hui des houillères de la Sarre l'Administration française des mines fiscales, tout au moins les quelque 5 millions de tonnes qui ont été, ces années dernières, dirigées sur le marché français.

Les conditions politiques dans lesquelles nous y avons été installés par le Traité de Versailles laissent à notre emprise des chances de consolidation trop incertaines pour qu'il soit sage d'en faire état.

A se cantonner dans la production proprement française, la courbe restera-t-elle constamment croissante? C'est ici que le doute peut se faire jour; d'abord la consommation continuera-t-elle de croître sensiblement au delà de ce chiffre de 75 millions de tonnes qui correspond à l'heure actuelle à une période d'activité économique assez tendue? Le moment viendra, où, dans l'âge de la houille comme dans les autres, les économies nationales auront leur équilibre d'adultes, et où, entre une consommation qui croîtra plutôt en variété qu'en quantité et une production que la science et la concurrence s'accordent à améliorer de rendement, il se fera une stabilisation des quantités.

Même dans l'hypothèse du maintien approximatif des chiffres actuels, serait-il permis d'envisager une hausse considérable de ce coefficient de couverture, qu'il apparaît si avantageux pour le pays et si satisfaisant pour l'industrie houillère nationale de rapprocher des 100 p. 100? Ne nourrissons pas d'illusions trop tentantes.

On a bien souvent parlé du malthusianisme économique. Cette formule, d'ailleurs pittoresque, a eu, auprès des politiciens en mal d'exposés économiques, une fortune singulière, et il n'est pas de semestre qu'on ne la puisse noter au cours d'un débat parlementaire. Disons tout de suite qu'elle ne répond à rien d'autre qu'à une connaissance véritablement insuffisante, et de la psychologie des dirigeants des houillères françaises, et des conditions fondamentales de leur exploitation et de leurs ventes.

L'intérêt est évident qu'une houillère trouve normalement à augmenter sa production. Ce n'est pas une majoration proportionnelle mais une majoration progressive de son bénéfice qu'elle peut en attendre.

Que si, d'autre part, il était possible de faire une coupe dans le cerveau d'un Directeur de mine, quel qu'en soit le plan, on y trouverait, au nombre des plus robustes cellules, le désir tendu de faire mieux et plus grand qu'il n'a été fait jusqu'ici dans l'affaire, et notamment de battre l'extraction des voisins.

Mais le problème n'est pas si simple; c'est une question de nature et de « rentabilité » du gîte, c'est une question de main-d'œuvre, c'est une question de qualité des produits; c'est enfin et surtout une question de localisation des bassins par rapport à la consommation nationale.

Il y aurait excès et échec à présenter l'industrie houillère française comme une profession misérable. Inégalement à coup sûr, dans une proportion à première vue décourageante puisque sur six concessions existantes il n'en est qu'une de rémunératrice, c'est une industrie payante; encore faut-il en mesurer la rémunération : avant guerre le dividende moyen des houillères françaises frôlait deux francs cinquante à la tonne; c'est dire que par sac de 50 kilogs tel que le charbonnier le livre au consommateur privé, l'actionnaire propriétaire du charbonnage retenait deux sous et demi. A l'heure actuelle, ce dividende moyen tend à se rapprocher de six francs à la tonne, six sous par sac, et on ne notera pas sans sourire que la part du propriétaire se trouve être d'un ordre analogue au pourboire du livreur.

On comptait avant guerre que la mise en valeur d'un char-

bonnage moderne comportait une dépense de 35 à 50 francs à la tonne de production annuelle. Il faut, à l'heure actuelle, multiplier ces chiffres par quatre. Si on les rapproche du dividende moyen qui ne peut être obtenu qu'après une dizaine d'années d'efforts, on se rendra compte que si les travaux complémentaires sont toujours recommandables et continuent d'être pratiqués largement dans les charbonnages existants, on ne peut se hasarder à la création de sièges entièrement neufs sans la certitude que le gîte sera éminemment favorable.

Faut-il rappeler qu'à plus ou moins longs termes, à efforts plus ou moins coûteux, les industriels s'orientent dans leur domaine comme les enfants devant le panier de cerises, et que ce n'est pas par les plus mauvaises parties d'un faisceau houiller que l'on a commencé et que l'on continue l'exploitation. C'est assez dire qu'il y a de fortes chances pour que ce qui reste à mettre en valeur ne soit pas le meilleur de notre dotation.

Pour produire 41 millions de tonnes, les houillères françaises occupaient, en 1913, 203 000 ouvriers; sur la base où elles se trouvent aujourd'hui de 45 millions de tonnes, elles en comptent un peu plus de 300 000. Il a fallu augmenter le personnel de près de 50 p. 100 pour obtenir un relèvement de la production d'à peine 10 p. 100.

Opération de « grand style » qu'il ne serait pas aisé de renouveler. Si favorable que soit pour le pays l'introduction de cent mille ouvriers, en général sains, laborieux et compétents, il ne serait pas sage cependant de faire ,des régions houillères, un immense bassin de décantation étrangère; et d'autre part, où trouverions-nous une seconde fois toute une population minière formée comme elle l'était en Westphalie et déplacée par un de ces raz de marée économique et politique comme on n'en voit qu'un par siècle?

Chaque qualité de charbons a d'autre part ses emplois : les flambants dont nous avons prépondérance, les maigres dont est faite la plus grande partie de nos réserves, ont leur pleine utilisation sur place et nourrissent quelque peu l'exportation. Mais nous sommes dans l'obligation absolue d'importer les charbons gras qui nous manquent, notam-

ment les charbons à gaz et surtout, carbonisés ou non, les charbons à coke.

Enfin, quand on constate avec quelle bienveillance le Démiurge a disposé, comme on place une couronne impériale, les gisements charbonniers anglais sur cet arc admirable qui touche aux trois mers : la mer du Nord, la mer d'Irlande et l'Atlantique, et dont le centre n'est pas loin de la colossale agglomération de Londres, on ne peut se défendre de voir une sorte de taquinerie dans la manière dont sont disposés nos deux seuls bassins puissants et d'avenir — celui de Valenciennes à la pointe Nord de la France, celui de Lorraine à l'extrême Est —, l'un et l'autre aussi excentriques semble-t-il qu'il est possible, et tels que, par la force des choses et quoi qu'il arrive, une bonne moitié de la France se trouve plus proche des charbonnages étrangers que des charbonnages nationaux, si l'on tient compte de l'énorme différence entre les frais de transport par eau et les tarifs relevés de ce terrible réseau ferré.

Peut-être, après tout, n'est-il pas si malheureux que dans la condition présente nous ne puissions exploiter beaucoup plus rapidement nos gisements; si l'on compare les modestes 18 à 20 milliards de tonnes qui nous restent avec les 200 milliards de la Ruhr, avec les 190 milliards des bassins anglais, avec les 3 800 milliards des États-Unis, on a bien l'impression qu'en aucun pays du monde l'exploitation des réserves nationales n'est conduite avec plus d'entrain; certains esprits prudents — ne l'est-on pas trop quand on raisonne à plus longue distance que la portée visuelle des générations proches? — n'ont pas hésité à reprocher aux exploitants de s'être laissé entraîner et de compromettre, à l'échéance de deux siècles, les sécurités de l'économie nationale.

Une grande industrie qui vient de tenter et de réussir un si magnifique effort ne se laissera pas, on le pense bien, plafonner de bonne grâce dans les perspectives matériellement limitées qui viennent d'être indiquées. La besogne ne manque pas, ni le goût de mieux faire, et pendant que s'exécutent les grands programmes d'amélioration technique et de développement de l'extraction, d'autres problèmes sollicitent

l'attention des dirigeants, dont la solution apportera à l'industrie houillère de signalés progrès et d'attrayantes perspectives d'avenir.

Le problème du charbon n'est pas qu'un problème de quantité, c'est aussi un problème de présentation et d'emploi. Offrir à chaque consommateur exactement le type dont il a besoin, assurer pour chaque sorte et surtout pour les moins favorisées l'utilisation la plus complète et la plus facile, c'est le thème des améliorations d'ordre physique qui sont en cours d'exécution : développement des lavoirs et des triages poussant aussi loin que possible la classification, de manière à assurer l'exacte couverture des besoins du consommateur; dépoussiérage amenant la suppression des schlamms quasi invendables qui encombraient jusqu'ici les bacs de décantation des mines, et réduisant ces menus si gênants pour l'emploi sur grilles des charbons flambants non collants.

Mais c'est dans le traitement chimique que les progrès s'annoncent à la fois les plus nombreux et les plus féconds.

Nous avons insuffisance de charbons à coke; c'est une raison de plus, d'une part d'en tirer le meilleur parti, et d'autre part d'en élargir au possible la gamme.

Ainsi apparaissent, dans la première direction, la récupération et le traitement des sous-produits de la carbonisation, notamment de ces gaz de fours à coke qui se révèlent si pleins de promesses, soit qu'on les dirige tels quels dans les canalisations qui en assureront l'emploi direct en complément du gaz d'usine, soit qu'on les traite chimiquement pour en tirer, par fixation de l'azote de l'air, le sulfate d'ammoniaque nécessaire à notre agriculture; ou encore l'alcool synthétique, élément si désiré et proche, semble-t-il, d'être obtenu de notre carburant national.

Dans la seconde direction, les plus intéressantes recherches sont en cours pour allonger la série des charbons cokéfiables, soit en mélangeant à des charbons plus maigres des types où la teneur en matières volatiles est excessive, soit en faisant subir à ceux-ci des traitements fractionnés préalables qui les libèrent de leur gaz en excès, soit enfin en faisant varier, suivant la composition des charbons traités, les températures ou les formes des fours à coke.

Nous avons excès de charbons flambants, c'est-à-dire de charbons à haute teneur en matières volatiles; il peut être doublement intéressant, et pour en faciliter l'emploi, et pour en obtenir des produits recherchés, de les débarrasser préalablement de cet excès, soit au gazogène, soit par la semi-distillation.

Nos charbons inférieurs, barrés ou cendreux, dont l'emploi est d'autant plus rebutant qu'ils supportent comme les autres des frais de transport élevés et des frais de manutention qui ne le sont pas moins, doivent trouver sur place des traitements autrement rémunérateurs en passant au gazogène qui en retirera les goudrons et les produits volatils, tandis que les déchets iront à l'agglomération ou à la cimenterie.

Enfin, se dévoile une directive qui sera probablement la plus intéressante et la plus féconde pour l'avenir; la houille n'est qu'un hydrocarbure solide, c'est-à-dire un des types de cette série prodigieusement variée de composés qui, solides, liquides ou gazeux, alimentent toute la chimie et une grande part de l'industrie moderne. Ces composés sont extrêmement inégaux de valeur ou d'intérêt, tels d'entre eux banals et dédaignés, tels autres prodigieusement recherchés. A l'artiste de talent qui saura jouer sur ce clavier mobile les variations désirées par le marché, on peut dire que le plus magnifique cachet est assuré.

Traité par l'hydrogène sous des pressions, sous des températures diverses, en présence d'effluves électriques, de rayons ultra-violets, de catalyseurs variés, le charbon fournit les décompositions et les réactions les plus inattendues; on peut en tirer, on en tirera certainement non seulement les essences, les huiles et les pétroles, mais, dans chacune de ces familles chimiques, les composés les plus désirés, et par conséquent les mieux payés.

Telles sont les magnifiques avenues qui s'ouvrent à la sortie du puits pour une industrie à laquelle ne manquent par ailleurs ni les moyens, ni les hommes de valeur, ni la volonté de mieux faire. Double et glorieux élargissement de ses préoccupations professionnelles et de ses vues d'avenir.

Il ne faudrait pas que la revue de ces données essentielles du problème houiller français laissât sous la seule impression

d'une dotation modeste et de réserves en somme médiocres. Ces forces naturelles, obscures et puissantes, dont la domination souveraine s'inscrit en lignes si fortes sur la carte économique et ethnique du globe, ne peuvent à coup sûr être ni remplacées ni déplacées; mais elles peuvent être orientées, utilisées plus ou moins heureusement, plus ou moins complètement : c'est la part de la compétence, de l'énergie et de la volonté humaines. Ce pays n'en est heureusement pas démuni.

La main-d'œuvre minière française est bonne; le mineur, manégé à des conditions d'exploitation difficiles, connaît son métier et le pratique bien; il a le double défaut, d'abord de n'être pas en nombre suffisant, et en second lieu de tendre, depuis quelques années, à réduire un peu trop son effort.

L'ingénieur français est probablement le meilleur du monde; formé dans des instituts d'une renommée universelle, confronté à des problèmes de sécurité des personnes et de conservation du gîte que des exploitations plus favorisées ne connaissent pas, il réunit un ensemble de supériorités que des comparaisons récentes nous ont, sinon révélées, du moins nettement confirmées. A trois reprises, dans les mines fiscales de la Sarre, dans les grandes exploitations lorraines, dans les affaires silésiennes, il a été donné à des entreprises françaises de succéder, soit aux exploitations d'État allemandes, soit à des directions privées qui dépendaient des groupes les plus puissants et les plus qualifiés. On n'aura pas la petitesse de diminuer des concurrents qui ont, par ailleurs, fourni largement leurs preuves de savoir et d'énergie. Chacune de ces expériences laisse, il n'y a pas de raisons de le cacher, le sentiment profond sinon de la perfection de nos méthodes, du moins de leur supériorité et aussi de la supériorité professionnelle de notre personnel de direction et de surveillance.

On n'inscrira pas pour une petite valeur de notre actif l'équipe de chercheurs, hommes de science et hommes de pratique, groupés aujourd'hui soit autour de nos organisations syndicales, soit dans des entreprises nouvelles, filiales des grandes houillères.

On réservera enfin sa place — qui est grande — au jeu de ces vieilles méthodes de gestion patrimoniale, qui, après avoir été l'exception française dans les grandes affaires indus-

trielles, se sont trouvées adoptées petit à petit par les plus grandes entreprises du monde, et aussi à ces équipes discrètes et dignes d'administrateurs et de directeurs en qui se sont confirmées de longue date les qualités essentielles de la grande bourgeoisie française, ces dons d'équilibre, de modération et de prudence, ce sacrifice facile et combien fécond de la jouissance du jour au développement de l'entreprise, à sa sécurité, à sa puissance.

Quand on fait la composition des forces ainsi tendues, des difficultés rencontrées, des résultats obtenus, la conviction éclate — et ce n'est pas une petite fierté — qu'il n'a pas été fait mauvais usage des dons relativement modestes réservés à la France dans un domaine aussi prépondérant.

PEYERIMHOFF

POÈMES

I

Je suis où tu es, nulle part,
Ni toi ni moi ne sommes plus!
Je vis vaguement, au hasard,
Sachant que tout est révolu,

Et ce que j'observe et ressens
Ne fait que fixer dans mes yeux
Le livide arrêt de ton sang
Sous l'indifférence des cieux!

II

J'ai su la vérité, j'ai vu tout ce qui passe,
Le jour où ton corps mort ne t'a plus contenu;
Mes yeux avec dégoût ont mesuré l'espace,
Rien ne m'était formel, je n'ai rien reconnu.

J'ai méprisé le sang, l'honneur, l'amour, la gloire,
Les passions brillant du diamant des mots;
Mon esprit a rampé dans ta demeure noire,
Plus qu'un lépreux son corps, j'ai contemplé mes maux.

Me détournant de tout, j'ai choisi pour sentence,
Pour confrontation, pour loi, pour fixité,
Le peu de sol couvrant ta froide inexistence
Dans l'innommable lieu où tout est arrêté.

Pour n'être pas mêlée à ton funèbre somme,
A jamais ma raison se dédaigne et se hait.
J'ai quitté pour te suivre en ton séjour muet
Les liens par lesquels l'homme est frère de l'homme.

— Je vis, mais mon mépris d'être vivante est tel
Que partout je ne vois que mascarade amère;
Aucune pauvreté, aucun débris d'autel
Ne peut se comparer au sens de l'éphémère
Qui remplace en mon cœur le goût de l'éternel...

III

Chaque matin m'accable, et la couleur de l'air
Me fait mieux découvrir l'indifférent désert
Où, depuis que leur cœur jamais plus ne respire,
Je n'ai rien à savoir et je n'ai rien à dire.

Je songe au jour parfait où, le souffle arrêté,
Entraînant avec moi mon ineffable été,
Je serai parmi vous dans ce pays de pierre
Que mon œil offensé contient sous sa paupière.

— L'aube se lèvera sur ce sol indécent
Où sont les corps privés de chaleur et de sang.
Je ne connaîtrai plus la tristesse coupable
De ne partager pas vos lits inhabitables.
Ma vie aux bonds puissants, dont j'eus l'étonnement,
Enfin vous oubliera dès cet humble moment,

— Et je commencerai ma muette journée
Comme au temps infini où je n'étais pas née...

IV

J'ai tant souffert, je souffre tant
Que plus rien ne semble important
A mes yeux, qui fixent le vide
Où se défont les morts livides.

Je sais bien qu'il existe encor
Cet animal plaisir du corps
Que le désir prise et dédaigne...

Mais jamais plus un noble accord
N'emplit, ne pénètre, n'imprègne
Cette âme où le désespoir règne!

V

Tu n'es plus, — je méprise, en le voyant survivre,
Ce corps dont ton désir anxieux fut hanté,
Combien me semblent vains les bras dont tu fus ivre,
Que fais-je de mes yeux par mes yeux détestés?

Honorerai-je encor ces membres et cette âme
Dont tes vœux de tyran composaient leur repas?
Mon susceptible orgueil a replié sa flamme;
Puisque tu n'aimes plus, je ne m'aimerai pas!

Je ne peux plus jamais pécher contre ton rêve,
Aucun humain désir ne m'est grave ou sacré,
Je puis ne pas maudire une main qui se lève
Pour enlacer le sein dont tu t'es emparé.

A présent que la mort a roulé sous la pierre
Ton redoutable amour dont j'ai connu l'honneur,
Je n'ai plus ni dédain, ni pudeur, ni paupière
Pour veiller sur mon corps et veiller sur mon cœur!

VI

Jadis je m'aimais,
Tu sais quel orgueil
Parfois animait
Ma voix et mon œil.

— L'esprit sombre et froid
Je hais moi sans toi.

VII

En expirant j'entraînerai
L'univers dans ma tombe ouverte :
Ce corps où l'infini souffrait,
Où florissait la terre verte,
Aura le poids du monde inerte.

Et les astres verront d'en haut,
— Quelque étroit que soit chez les hommes
Le lieu où rêveront mes os
Dans le sol du funèbre somme, —

L'immensité de mon tombeau!

VIII

Nul lit, nulle chambre, nul toit
N'affaibliront mon épouvante
Que tu sois mort et moi vivante.

— Dans le sol noir, étroit et froid,
J'ai un rendez-vous avec toi!

IX

J'étais morte avec toi, retiens-moi dans ta tombe,
Ne laisse pas le souffle enfler encor mon cœur,
Je crains ce tremblement enivré de colombe
Qui surprendrait ma lasse et secrète vigueur.

Reste devant mes yeux comme une exacte cendre,
Exige que ton froid vienne à jamais saisir
Ce cœur puissant, hélas! et qui pourrait descendre
Dans l'abîme oscillant et tentant du plaisir.

Tant que l'on vit, la vie amoureuse est possible,
La musique, la voix, le sinueux espoir
Peuvent encor forcer un cœur d'être sensible
Sous le rideau céleste et perfide du soir.

Lentement, dans un rêve animal et suave,
Si quelque ardent regard vient s'attacher sur nous,
On sent se relâcher la rigoureuse entrave
Qui tenait réunis deux pudiques genoux.

— Amour! par qui le corps le plus joint se sépare
Comme pour accueillir l'annonciation,
Aie pitié du malheur! qu'il reste étroit, avare,
Qu'il n'ait pas de répit, pas de tentation;
N'accorde pas à ceux que la détresse pare
Cette humble guérison qui vient des passions!

X

Habitante éthérée et fixe des tombeaux,
Dont l'âme a soulevé les portes funéraires,
Je répands, dans ma juste et songeuse misère,
L'encens du noir séjour sur les clartés d'en haut.

Un livide univers m'enveloppe et m'étonne.
Dans un effort ardu, débile et monotone,
Mon trébuchant esprit s'efforce et se démet :
Je sens que tu es mort, et ne le sais jamais!

XI

Vivre, permanente surprise!
L'amour de soi, quoique l'on dise!
L'effort d'être, toujours plus haut,
Le premier parmi les égaux.
La vanité pour le visage,
Pour la main, le sein, le genou,
Tout le tendre humain paysage!
L'orgueil que nous avons de nous,
Sans le savoir. L'honneur physique,
Cette intérieure musique
Par quoi nous nous guidons, et puis
Le sol creux, les cordes, le puits

Où lourdement va disparaître
Le corps ivre d'éternité.
— Et l'injure de cesser d'être,
Pire que n'avoir pas été!

XII

Ébloui, pur, minutieux,
Le regard fixé sur ma vie,
Vous avez déroulé les cieux
Sur la route que j'ai suivie.

L'esprit sagace, prompt, actif,
Quand je défaillais de moi-même,
Votre voix rendait mon cœur vif.
Vous m'apprîtes jusqu'où l'on aime!

Par votre amour tout était franc
Et moins lourd dans ma destinée...
— C'est un soir d'automne, en mourant,
Que vous m'avez assassinée.

XIII

Vous êtes mort un soir à l'heure où le jour cesse.
Ce fut soudain. La douce et terrible paresse
En vous envahissant ne vous a pas vaincu.
Rien ne vous a prédit la torpeur et la tombe.
Vous eûtes le sommeil. Moi je peine et je tombe,

Et la plus morte mort est d'avoir survécu.

XIV

Ils ont inventé l'âme enfin que l'on abaisse
Le corps, unique lieu de rêve et de raison,
Asile du désir, de l'image et des sons,
Et par qui tout est mort dès le moment qu'il cesse.

Ils nous imposent l'âme, afin que lâchement
On détourne les yeux du sol, et qu'on oublie,
Après l'injurieux ensevelissement,
Que sous le vin vivant tout est funèbre lie.

— Je ne commettrai pas envers votre bonté,
Envers votre grandeur, secrète mais charnelle,
O corps désagrégés, ô confuses prunelles,
La trahison de croire à votre éternité.
Je refuse l'espoir, l'altitude, les ailes,
— Mais étrangère au monde et souhaitant le froid
De vos affreux tombeaux, trop bas et trop étroits,
J'affirme, en recherchant vos nuits vastes et vaines,
Qu'il n'est rien qui survive à la chaleur des veines!

XV

Rien ne me touche plus, je me sens morte aussi.
Mon aride tristesse ignore les soucis.
Tu m'aimais, toute chose est avec toi finie.
Mon plaisir fut ton but. Que t'importent mes pleurs!
Tu ne connaîtras pas ma penchante agonie!
— Sachant que tout est vain, — et surtout la douleur, —
Je n'ai pas même mis sur ta tombe une fleur.

XVI

En tremblant mon regard descend
Jusqu'en mon cœur où vit ton sang.
Je ne veux plus penser qu'à peine,
Tant je me blesse à mon tourment.
— Hélas! T'ai-je fait de la peine,
A toi qui fus si simplement
Ma loi et mon contentement?
Tu semblais plus que moi durable :
Un vivant n'est pas vénérable.
La tendresse a ses jours d'ennuis.
Parfois un autre œil nous séduit.
Nous étions mélangés, instables,

Humainement, sans rien qui nuit.
— Mais sur ton incessante nuit
Ma vie a replié ses ailes.

C'est ta mort qui me rend fidèle.

XVII

Cela fut, et puis disparaît,
Et jamais rien ne se remplace.
Je le sais tant que je suis lasse
D'être un univers de regret!

Je cherche en vain l'oubli, l'espoir, l'inconscience,
Pour être délivrée enfin de ton absence!

COMTESSE DE NOAILLES

L'AUTEL DES MORTS

I

Il avait une mortelle aversion pour les anniversaires nébuleux, le pauvre Stransom, et les aimait encore moins quand ils prétendaient à quelque importance. Les célébrer ou les supprimer lui était également pénible et seule une célébration avait trouvé place dans sa vie; chaque année il avait observé à sa manière la date de la mort de Mary Antrim. Peut-être serait-il plus exact de dire que chaque année, au retour de cette date, le souvenir s'emparait de lui, obsession tyrannique qui empêchait Stransom de faire quoi que ce fût d'autre en ce jour. Il s'éveillait pour cette fête du souvenir aussi consciemment qu'il se fût éveillé au matin de son mariage. Le mariage n'avait eu naguère que trop peu à voir en la matière. Pour la jeune fille qui avait dû être son épouse, il n'y avait point eu de baiser nuptial. Elle était morte d'une fièvre maligne après que le jour du mariage eut été fixé. Il avait perdu, avant de l'avoir véritablement goûtée, une affection qui promettait de remplir sa vie.

Du bienfait de cette affection, toutefois, il eût été faux de dire que sa vie pût être réellement privée. Elle était encore régie par un pâle fantôme, encore ordonnée par une présence souveraine. Stransom n'avait jamais été l'homme des passions nombreuses, et même, à mesure que les années s'écoulaient, nul sentiment ne s'était autant accru en lui que le sentiment d'être intimement dépouillé. Il n'avait eu besoin ni de prêtre, ni d'autel pour consacrer un éternel veuvage. Il avait fait

bien des choses en ce monde. Il les avait presque toutes faites à l'exception d'une seule : il n'avait jamais oublié. Il avait essayé d'introduire dans son existence tout ce qui eût pu en combler le vide. Mais il n'était pas parvenu à en faire autre chose qu'une maison dont la maîtresse était éternellement absente. Elle ne l'était jamais davantage qu'à chaque retour de ce jour de décembre qu'isolait la fidélité de sa mémoire. Les rites de la journée n'étaient pas arrangés d'avance, elle était entièrement à la merci des nerfs de Stransom qui le poussaient impitoyablement hors de chez lui. Le terme de son pèlerinage était éloigné. Elle avait été enterrée dans un coin de la banlieue de Londres, alors épargné par la civilisation et que Stransom avait vu d'année en année perdre jusqu'au dernier vestige de fraîcheur. A vrai dire les moments qu'il y passait, étaient ceux où il avait le moins conscience du décor qui l'entourait. Ses yeux contemplaient une autre image, ils s'ouvraient à une autre lumière. Étaient-ils tournés vers un au-delà auquel il fût possible de croire, ou regardaient-ils vers un passé qui s'effaçait dans l'irréel? Quelle que fût la réponse, c'était en tout cas une immense évasion hors de la réalité présente.

Il est vrai que s'il n'y avait pas dans la vie de Stransom d'autres dates, elle contenait pourtant d'autres souvenirs, et, dans sa cinquante-cinquième année, les souvenirs de cet ordre s'étaient multipliés. Il y avait d'autres fantômes que celui de Mary Antrim. Il n'avait peut-être pas eu plus de deuils que la plupart des hommes, mais il les avait comptés davantage. Il n'avait pas vu la mort de plus près, mais il l'avait, en quelque sorte, sentie plus profondément. Petit à petit il avait pris l'habitude de dénombrer ses morts. De bonne heure, au cours de sa vie, l'idée lui était venue que l'on pourrait faire quelque chose pour eux. Ils étaient là dans leur essence consciente, leur patience expressive, témoins frappés de mutisme. Quand tout sentiment de leur présence venait à manquer, quand on cessait pour ainsi dire de percevoir leur lointain murmure, alors semblait commencer pour eux le purgatoire sur cette terre.

Ils demandaient si peu, les pauvres disparus, qu'ils obtenaient encore moins, et ils mouraient à nouveau, ils mouraient

chaque jour sous le dur traitement de la vie. Ils n'avaient ni offices régulièrement institués, ni sanctuaires réservés. Ils n'avaient ni honneurs, ni abri, ni sécurité. Même les gens dépourvus de générosité subvenaient au besoin des vivants, mais les généreux mêmes ne faisaient rien pour « les autres ».

C'est pourquoi en G. Stransom avait grandi, avec les années, la résolution que lui du moins ferait quelque chose pour ses morts, qu'il s'acquitterait de la suprême charité sans reproche.

Chaque homme avait ses propres morts et chaque homme possédait pour faire face à cette charité les amples ressources de l'âme.

C'était sans aucun doute la voix de Mary Antrim qui plaidait le mieux leur cause. — Comme de toute façon les années s'écoulaient en communion constante avec ces hôtes qu'on laissait attendre, ceux que toujours dans ses pensées il nommait les Autres, il leur consacra des heures, il organisa son aumône.

Comment, au juste, cette idée avait-elle surgi, il n'aurait, sans doute, jamais pu le dire, mais le résultat fut qu'un autel illuminé de cierges, dédié à ce culte secret, s'édifia dans le cadre de sa vie spirituelle.

Depuis longtemps Stransom se demandait avec embarras s'il avait une religion, très sûr et non à demi satisfait de n'avoir pas en tout cas la religion que certaines gens eussent souhaité qu'il eût. Peu à peu, cette question se simplifia à ses yeux; il devint clair pour lui, que la religion qui s'était instituée en sa conscience primitive était simplement la religion des morts. Elle convenait à son inclination, elle satisfaisait son esprit, elle donnait une raison d'être à sa piété, elle répondait à son goût pour les cérémonies d'un rite solennel et magnifique.

De ces choses, il ne se faisait nulle idée, sauf qu'il les croyait accessibles à ceux qui en sentaient le besoin. Le plus pauvre pouvait édifier de semblables temples de l'esprit, pouvait les illuminer de cierges et les envelopper d'encens, pouvait les embellir d'images et de fleurs. Les frais d'entretien, suivant l'expression courante, incombaient entièrement à la générosité de son cœur.

II

Il sentait cette année, en ce jour, veille de son anniversaire, une émotion déjà éprouvée et qui n'était pas sans rapport avec cet ordre de sensations. Comme il rentrait chez lui à la fin d'une journée occupée, il fut frappé, dans une rue de Londres, par l'aspect d'une devanture de magasin dont l'éclat illuminait l'atmosphère brune et triste; plusieurs personnes arrêtées contemplaient cette vitrine de bijoutier; les diamants et les saphirs semblaient rire aux éclats, comme des notes riches en sons, dans la simple joie de savoir combien plus ils valaient que ces misérables piétons qui les contemplaient à travers la vitre. Stransom s'arrêta assez longtemps pour s'imaginer suspendant un collier de perles autour du cou blanc de Mary Antrim, puis le son d'une voix connue le retint un instant encore. Près de lui étaient une vieille qui grommelait, et, plus loin, un monsieur et une dame. C'était de lui, de Paul Creston, que la voix était venue, il parlait à la jeune femme de quelque objet précieux de la vitrine. A peine Stransom avait-il reconnu son ami que la vieille femme s'en fut; surpris par la soudaine facilité qu'il avait d'aller vers le couple, un sentiment étrange le retint au moment de poser sa main sur le bras de son ami. Cela ne dura qu'un instant, mais cet instant suffit pour qu'une question saugrenue se présentât à son esprit : madame Creston n'était-elle pas morte? Le doute le prit à entendre l'arrêt brusque de la voix du mari, arrêt familier, inflexion conjugale, si jamais il en fut, et à voir la manière dont les deux silhouettes s'appuyaient l'une à l'autre. Creston faisant un pas pour regarder autre chose s'approcha de lui, lui jeta un regard, sursauta et s'exclama, attitude dont l'effet immédiat fut de reporter Stransom en arrière de plusieurs mois et d'évoquer la figure différente, absolument différente, que lui avait montrée en dernier lieu le pauvre homme, masque tuméfié, ravagé, incliné sur la tombe ouverte auprès de laquelle ils se tenaient tous d'eux. Ce « fils de la douleur » n'était plus en deuil maintenant, il détacha son bras de celui de sa compagne pour serrer la main de l'ami d'autrefois. Il rougit en même temps qu'il sourit, dans la lumière crue de la vitrine, quand Stransom s'aventura à soulever son chapeau devant la

dame. Stransom eut juste le temps de voir qu'elle était jolie, avant de se trouver bouche bée, devant une réalité plus stupéfiante. « Mon cher ami, laissez-moi vous présenter ma femme. »

Creston avait rougi et balbutié, mais en une demi-minute, au train où vit notre société polie, il n'y avait plus pour notre ami que le simple souvenir d'un choc. Il se tenait là, riait et parlait; Stransom avait immédiatement écarté le choc se réservant de le méditer en la solitude. Il se sentit grimacer, il s'entendit exagérer les formules de politesse, tout en ayant conscience de se trouver mal à demi : cette nouvelle femme, cette figurante engagée, mistress Creston? Le visage de cette femme rayonnait autant que la vitrine du bijoutier et la joyeuse candeur avec laquelle elle jouait son rôle monstrueux faisait l'effet d'un grossier manque de tact. Voir attribuer à cette personne le rôle de femme de Paul Creston, paraissait monstrueux à Stransom — et cela pour mille raisons; — Creston eût dû le comprendre.

L'heureux couple débarquait à peine d'Amérique et Stransom n'avait point eu besoin d'apprendre cela pour deviner la nationalité de cette dame. Cela même accentuait encore en quelque sorte l'air niais que la cordialité confuse du mari essayait vainement de dissimuler.

Stransom se souvint d'avoir entendu dire qu'au vif de son chagrin, ce pauvre Creston avait traversé l'Océan pour ce que le monde a coutume d'appeler en pareil cas : « Un petit changement ». Il l'avait, en effet, trouvé, le petit changement, il l'avait même ramené. C'était le petit changement qui se tenait à côté de lui et, quoi qu'il fît, il ne pouvait, là, découvrant ses grandes dents, avoir d'autre aspect que celui d'un âne et en avoir conscience. Ils allaient entrer dans la boutique, dit mistress Creston, et elle pria Stransom de venir les aider à choisir. Il la remercia, regarda sa montre et prétexta un rendez-vous pour lequel il était déjà en retard. Tandis qu'ils se séparaient, elle cria au travers du brouillard : « N'oubliez pas de venir me voir dès que vous pourrez. » Creston avait eu la délicatesse de ne pas suggérer cela et Stransom espérait qu'il souffrait de l'entendre prononcé à voix haute.

En s'éloignant, Stransom se sentit bien déterminé à ne

jamais approcher cette femme de sa vie. Elle était peut-être une créature humaine, mais Creston n'eût pas dû l'exhiber ainsi, sans prendre garde, n'eût même pas dû la montrer du tout. Ses précautions, alors, eussent été celles du faussaire et de l'assassin, et personne n'aurait songé à l'extradition. C'était une femme d'exportation pour usage à l'étranger ou service purement extérieur; un instant d'une honnête réflexion de la part de Creston lui eût épargné l'injure des comparaisons. Telle fut la première vague de réaction chez Stransom, mais tandis qu'il était assis seul, ce soir-là (il y avait certaines heures qu'il passait toujours seul), la rigueur de son jugement s'apaisa et ne laissa en lui que de la pitié. Lui, pouvait passer une soirée avec Kate Creston, si l'homme auquel elle avait tout donné ne le pouvait pas : il l'avait connue durant vingt années, elle était la seule femme pour laquelle il aurait pu devenir infidèle au souvenir de sa jeunesse. Elle était toute intelligence, toute sympathie, tout charme, sa maison avait été la plus accueillante du monde et son amitié la plus solide. Il l'avait aimée sans incident, et sans incident tout le monde l'avait aimée, elle avait rendu les passions nées autour d'elle aussi régulières que les marées attirées par la lune. Elle avait été sûrement beaucoup trop bonne à l'égard de son mari, mais il ne s'en était jamais douté, et en rien elle ne s'était montrée plus admirable que dans l'art exquis avec lequel elle s'efforçait d'empêcher tout le monde de s'en apercevoir; et c'était là l'homme auquel elle avait consacré sa vie, l'homme pour lequel elle y avait renoncé, mourant en mettant au monde son enfant. Elle n'avait eu qu'à se soumettre à son destin et, avant même que l'herbe n'eût verdi sa tombe, elle n'existait pas plus pour lui qu'une servante remplacée.

La frivolité, l'indécence de cette attitude emplirent de larmes les yeux de Stransom. Il avait ce soir l'impression profonde que lui seul, en ce monde sans délicatesse, avait le droit de tenir la tête haute. Il fumait après le dîner, tenant un livre sur ses genoux, mais n'avait point d'yeux pour la page ouverte. Ses yeux, dans le vide surpeuplé de choses qui l'environnait, semblaient avoir rencontré ceux de Kate Creston et c'était dans leur triste silence que plongeait son regard. C'était vers lui que l'esprit souffrant de Kate s'était tourné, sachant que

c'était d'elle que s'occuperaient ses pensées. Il se demanda longuement comment les yeux clos des mortes pouvaient vivre encore, comment ils pouvaient se rouvrir en la quiétude de cette chambre, à la lumière de la lampe, si longtemps après avoir regardé pour la dernière fois. Ils avaient des regards qui survivaient — ils avaient ces regards qui s'évoquaient au souvenir comme s'évoquent certains vers des grands poètes.

Le journal gisait près de la chaise. Sans avoir idée de ce qu'il pouvait contenir, Stransom l'avait déplié puis laissé tomber. Avant d'aller se coucher, il le ramassa, et, cette fois, cinq mots en tête d'un paragraphe le frappèrent et le firent sursauter. Il restait là devant le feu, le regard fixé sur : « *Mort de Sir Acton Hague K. C. B. — de la Hague.* » L'homme qui dix ans auparavant avait été son meilleur ami, et qui, une fois déchu de ce titre, n'avait jamais été remplacé. Il l'avait revu après leur rupture, mais cela remontait à quelques années. Debout devant le feu, il eut froid en lisant ce qui lui était arrivé. Acton Hague était mort du périlleux honneur de son exil, mort d'une maladie engendrée par la morsure d'un serpent venimeux. Sa carrière était résumée en une douzaine de lignes du journal dont la lecture n'éveilla en Stransom nul sentiment plus chaud que le soulagement de n'y point voir mentionné le motif de leur querelle, incident que leur participation respective à d'importantes affaires avait revêtu à l'époque d'une odieuse publicité. Public, en effet, le tort que Stransom avait, à son point de vue, subi, publique l'insulte qu'il avait passivement supportée du seul homme avec lequel il eût jamais eu d'intimité, l'ami presque adoré de ses années de collège, plus tard l'objet de sa fidélité passionnée. Si publique qu'il n'en avait jamais parlé à aucune créature humaine, si publique qu'il n'y accordait plus aucune attention. Pour lui, la différence consistait en la fin de toute amitié, mais cela n'avait jamais supprimé que cette seule amitié. Le choc des intérêts avait été privé, absolument privé, mais la conduite choisie par Hague avait été adoptée à la face de tous. Aujourd'hui tout semblait être arrivé à seule fin que Georges Stransom pût se remémorer son ami comme « Hague » et se rendre compte de l'analogie qui exis-

tait entre lui, Stransom, et une pierre. Ayant froid, soudain, horriblement froid, il s'en fut se coucher.

III

Le lendemain après midi, dans le grand faubourg gris, il s'aperçut que sa longue promenade l'avait fatigué. Rien que dans le cimetière redouté, il s'était tenu une heure debout. Au retour, ses pieds l'avaient instinctivement entraîné par un chemin détourné vers un quartier désert où nul cocher ne rôdait à l'affût d'une proie. Il s'arrêta à un tournant et embrassa du regard la désolation du paysage. A travers le crépuscule qui tombait, il découvrit qu'il se trouvait dans une de ces voies de Londres qui sont moins sombres la nuit que le jour grâce à la lumière, don de l'honnête municipalité. Le jour, rien n'éclairait, la nuit il y avait des lampes, et, dans l'état d'esprit où se trouvait alors Georges Stransom, les lampes elles-mêmes lui paraissaient animées de bonté. Ce n'était pas qu'elles pussent rien lui révéler, c'était seulement qu'elles brûlaient avec une flamme claire. Cependant, à son grand étonnement, au bout d'un moment, elles lui firent voir quelque chose : l'arc d'un haut portail auquel accédaient des marches basses en terrasses, dont la profondeur formait une sorte de vestibule obscur; un rideau, soulevé sur son passage, lui laissa entrevoir la perspective d'une avenue d'ombre avec, tout au bout, une lueur de cierges. Il s'arrêta et regarda, reconnut en cet édifice une église. L'idée lui vint immédiatement que, puisqu'il était fatigué, il pourrait se reposer là; si bien que, l'instant après, il avait écarté le rideau et était entré.

C'était un temple de la vieille foi et il était évident qu'un service venait d'avoir lieu. Un service pour les morts peut-être; le maître-autel était encore illuminé de cierges, spectacle que Stransom avait toujours aimé, et il éprouva un soulagement à se laisser tomber sur un siège. Plus que jamais cela ne l'avait encore frappé, il lui parut bon qu'il y eût des églises.

Celle-là était presque vide, les autres autels étaient obscurs, un bedeau allait et venait dans la nef; une vieille femme toussa, mais Stransom crut sentir un courant hospitalier dans l'air

lourd et suave. Était-ce dû seulement au parfum de l'encens? Il avait en tout cas quitté le faubourg gris et s'était rapproché du foyer réchauffant. Bientôt, il cessa de se sentir un intrus, acquérant enfin une sensation de communion avec le seul fidèle qui fût près de lui, sombre présence d'une femme en grand deuil dont il ne voyait que le dos. Elle était plongée dans une profonde prière à une faible distance de lui. Il souhaita de pouvoir, comme elle, s'abîmer jusqu'au fond de son être, de pouvoir être aussi immobile, aussi ravi d'extase. Après quelques instants, il quitta sa chaise : cela devenait indélicat de faire tant attention à cette femme. Stransom se perdit alors complètement, flottant à la dérive dans cet océan de lumière. Si de semblables occasions avaient été plus fréquentes au cours de sa vie, Stransom aurait eu plus net dans son souvenir le type original et grandiose, et souvent reproduit, du temple tout idéal qu'il avait édifié en esprit. Cet autel s'était formé primitivement, d'après une vague réminiscence des pompes liturgiques, puis l'écho avait fini par devenir plus distinct que le son initial. Et voici que maintenant le son résonnait devant lui, le modèle resplendissait de tous ses feux dans le mystère de la splendeur où rayonnaient d'éternelles intentions. Tandis qu'il était assis là, l'autel devant ses yeux devint peu à peu son propre autel, et l'étoile de chaque cierge, un vœu à lui personnel; il les compta, les nomma, les groupa, ce fut le silencieux rappel de ses morts. L'ensemble émettait une clarté intense, clarté devant laquelle la simple chapelle de son esprit s'estompa tellement qu'il se demanda s'il ne trouverait point sa véritable quiétude en quelque acte matériel, en quelque pratique extérieure d'un culte.

Pendant qu'à distance la dame à la robe était toujours prostrée, cette idée s'empara de Stransom, il se sentit doucement ému de cette conception et se leva tout à coup dans la soudaine excitation du plaisir qu'elle luicausait. Sans bruit, il erra le long des transepts, s'arrêtant aux différentes chapelles, toutes, à l'exception d'une seule, consacrées à une dévotion particulière. Ce fut dans la niche claire, sans lampe et sans affectation, qu'il s'arrêta le plus longtemps, aussi longtemps qu'il lui fallut pour bien préciser son projet de l'orner par sa propre générosité. Il la sauverait de tout autre culte, sans

l'associer à rien de profane, seulement il la prendrait telle qu'on la lui céderait et en ferait un chef-d'œuvre de splendeur, une colline de feu. Entretenue dans l'année avec vénération, entourée par l'atmosphère sanctifiée de l'église, elle serait toujours libre pour ses offices à lui. Il y aurait certes des difficultés, mais dès le début elles apparurent à Stransom comme surmontées. Même pour une personne aussi peu initiée, c'était là chose arrangeable; d'avance il voyait tout, et surtout de quelle claire sérénité le lieu serait pour lui aux intervalles de ses occupations, dans la mélancolie des longs après-midis, de quelle richesse : il lui serait en tout temps un gage, parmi ce monde indifférent. Avant de se retirer Stransom s'approcha à nouveau de l'endroit où il s'était assis d'abord, et ce faisant, il rencontra la dame qu'il avait vue en prière et qui maintenant se dirigeait vers la porte. Elle le dépassa rapidement, il n'eut qu'une vision fugitive de sa figure pâle et de ses yeux sans expression, presque sans regard. En cet instant elle paraissait flétrie et magnifique.

Telle fut l'origine du culte dorénavant public, quoique ésotérique, qu'il fut enfin possible à Stransom d'établir. Cela demanda un an et la manière de procéder ainsi que le résultat eussent été pour tout observateur une vivante image de sa bonne foi. En réalité personne ne fut au courant, personne, sauf les seuls ecclésiastiques dont il avait promptement fait connaissance, doucement surmonté les objections, puis éventuellement emporté l'acquiescement à son excentrique munificence. Naturellement, au commencement de ses démarches, Stransom avait été renvoyé à l'évêque et l'évêque s'était montré délicieusement humain, l'évêque avait presque paru amusé, en tout cas le succès fut en vue à dater du moment où l'attitude des intéressés devint libérale en réponse aux libéralités.

L'autel et la niche qui l'encadrait, ostensiblement consacrés à un culte familier, devaient être magnifiquement entretenus. La seule chose que Stransom se réservait à lui-même, c'était le nombre des cierges et la libre jouissance de son intention. Quand l'intention eut pris son plein développement, la jouissance devint plus grande même qu'il n'avait osé l'espérer. Quand il était éloigné de cet autel, il aimait à penser

à ce qu'il avait ainsi réalisé, il aimait à se convaincre encore de cette réalité quand il en était près. Il n'était pas souvent assez près pour qu'une visite à son autel n'eût, par force, le caractère d'un pèlerinage, mais le temps qu'il consacrait à sa dévotion en vint à lui sembler plutôt une contribution à ses autres intérêts qu'une trahison à leur égard. Une vie même surchargée pouvait devenir plus facile quand on y avait ajouté une nouvelle raison d'être. Combien plus facile, ceux qui, remarquant les fréquentes disparitions de Stransom, donnaient une explication fort vulgaire à ce qu'ils avaient coutume d'appeler « ses plongeons », ceux-là ne le devinèrent jamais. Ces « plongeons » l'entraînaient en des profondeurs plus calmes que les profondes cavernes de la mer, et, au bout d'une ou deux de ces disparitions, cette habitude était devenue celle qu'il eût le plus coûté à notre ami d'abandonner.

Maintenant, au moins, ils posséderaient quelque chose, réellement à eux, ses « morts », et Stransom aimait à penser qu'ils pourraient parfois s'identifier aux Morts des autres personnes, de même que les Morts des autres pourraient être invoqués sous les auspices du culte qu'il avait institué. Il lui semblait que celui, quel qu'il fût, qui plierait le genou sur le tapis que lui Stransom avait étendu à terre, agirait selon l'esprit de sa dévotion; pour lui, chacune de ses lumières portait un nom et de temps en temps une lumière nouvelle s'allumait. Il s'était posé un principe fondamental, qu'il y aurait toujours place pour eux; tous les gens, ceux qui passaient ou s'arrêtaient, ne voyaient qu'un autel, le plus resplendissant des autels.

Et, devant cet autel, un homme âgé, assis, immobile, plongé dans une rêverie ou dans un demi-sommeil, en subissait l'étrange fascination.

Une partie de la satisfaction que ce lieu procurait à ce mystérieux et irrégulier adorateur, venait de ce qu'il retrouvait là les années de sa vie écoulée, les liens, les affections, les luttes, les soumissions, les conquêtes, un « ressouvenir » de cet aventureux voyage dont les commencements et les fins des relations humaines marquent les étapes. Stransom se sentait généralement peu de goût pour le passé en tant que partie de sa propre histoire. En d'autres temps, en

d'autres lieux, ce passé lui semblait surtout pitoyable à considérer et impossible à réparer, mais, en cette occasion, il l'acceptait avec quelque chose de cette joie très réelle avec laquelle on se fait à un mal qui commence à céder au traitement. La vie, cette maladie, commence à un moment donné à céder au traitement du temps et c'était en ces heures de méditation que Stransom percevait le plus clairement cette réalité. Il était là, marqué, le jour où pour la première fois il avait fait connaissance avec la mort et les phases successives de cette connaissance étaient symbolisées chacune par une flamme.

Les groupes de flamme se faisaient plus nombreux, car Stransom avait pénétré dans ce sombre défilé par où notre vie descend vers la tombe et au long duquel l'un des nôtres meurt chaque jour. C'était d'hier seulement que rayonnait la flamme blanche de Kate Creston et déjà de plus récentes étoiles scintillaient au bout des cierges.

Différentes personnes, pour lesquelles il n'avait jamais eu un intérêt très vif, se rapprochaient de lui en entrant dans les rangs de cette communauté. Tête par tête, il les comptait à nouveau, jusqu'à ce qu'il se sentît semblable au berger devant son troupeau rassemblé, et doué comme le berger de la vision des imperceptibles différences. Il connaissait chaque cierge séparément et jusqu'à la couleur de sa flamme et l'eût encore reconnu si sa place eût été changée. Pour d'autres imaginations, ils pouvaient représenter d'autres symboles, pourvu que ce fût un symbole devant lequel on gardât le silence : c'était là son seul désir; mais il avait intensément conscience de la note personnelle de chacun des cierges et du rôle distinct qu'elle jouait dans son concert; il se prenait presque à souhaiter que certains de ses amis mourussent pour qu'il pût rétablir avec eux, de cette même façon, des relations plus charmantes que celles dont il pouvait jouir de leur vivant. En ce qui concerne les amis, dont les longs méridiens de ce globe nous séparent, des relations de cette sorte ne pouvaient constituer qu'un progrès, les mettant instantanément à notre portée.

Naturellement il y avait des brèches dans la constellation, car Stransom savait que seule la prétention d'agir selon lui-

même lui était permise, et chaque figure passant devant ses yeux dans les grandes ténèbres n'avait pas droit à un souvenir. Il y avait dans la mort même une étrange sanctification, mais certaines figures étaient plus sanctifiées par l'oubli que par le souvenir.

Le vide le plus frappant dans cette éblouissante phalange venait du souvenir d'Acton Hague qu'il essayait en vain de chasser. Pour Acton Hague nulle flamme ne pourrait jamais briller sur un autel à lui.

IV

Chaque année, le jour où il revenait du grand cimetière, il entrait à l'église ainsi qu'il avait fait le jour où cette idée lui était venue; ce fut en cette occasion, après une année écoulée, qu'il remarqua que son autel était hanté par un adorateur au moins aussi assidu que lui-même. D'autres fidèles allaient et venaient, là, comme dans le reste de l'église, s'imposant parfois, tandis qu'ils disparaissaient, à une reconnaissance vague ou plus définie. Mais cette inlassable présence, il pouvait toujours la remarquer en arrivant et elle était encore là quand il s'en allait. La première fois, il fut surpris de la promptitude avec laquelle elle assuma une identité à ses yeux : l'identité de la dame que deux ans auparavant, au jour anniversaire, il avait vue si profondément prosternée. Celle dont il avait aperçu la figure en une vision si fugitive. Étant donné le temps écoulé, le souvenir qu'il avait d'elle était assez net pour le surprendre. Sûrement elle n'avait nulle impression de lui ou plutôt n'en avait d'abord eu aucune. Le temps vint où sa manière d'accomplir ses rites laissa supposer qu'elle avait peu à peu deviné que la dévotion de Stransom était du même ordre que la sienne. Elle utilisait son autel pour son intention personnelle; il pouvait seulement espérer que, triste et solitaire, comme elle semblait être elle s'en servait pour ses Morts à elle. Il y avait des interruptions, des infidélités, toutes de sa part à lui, en réponse à d'autres devoirs, d'autres obligations, mais au fur à mesure que les mois passaient, chaque fois qu'il retournait à son autel, il retrouvait l'inconnue et finissait par prendre plaisir à l'idée

qu'il lui avait procuré une satisfaction égale à la sienne. Si souvent ils priaient côte à côte que par moments Stransom souhaitait d'en avoir la certitude, tant était claire pour eux la perspective de vieillir ensemble dans leur culte. Elle était plus jeune que lui, mais semblait avoir autant de Morts, autant de cierges. D'elle n'émanait nulle fausse note, nulle note même de couleur ou de son, et Stransom avait aussi conclu en lui-même qu'elle n'avait pas de fortune. Toujours de noir vêtue, elle devait avoir eu une longue suite de chagrins. Après tout, les gens qui pouvaient subir tant de pertes n'étaient positivement pas pauvres, ils étaient riches puisqu'ils pouvaient renoncer à tant de choses. Mais l'air de fidélité et d'indifférence de cette femme, qui en toute attitude de hasard avait une beauté naturelle de lignes, laissait croire à Stransom qu'elle avait connu plus d'une sorte de chagrins.

Il avait un profond amour de la musique, mais peu de temps pour en goûter la jouissance. De temps à autre, le samedi après-midi, quand l'agitation bruyante des jours de travail s'apaisait, il se souvenait de l'existence de certaines joies. Des amis les lui rappelaient et il se retrouvait assis près d'eux à des concerts. Par une de ces journées d'hiver, à Saint-James' Hall, une fois assis, il s'aperçut que la dame, qu'il avait si souvent vue à l'église, occupait la place à côté de la sienne et était évidemment seule, comme lui-même l'était cette fois par hasard. D'abord, trop absorbée par la lecture du programme pour faire attention à son voisin, elle jeta enfin un coup d'œil vers lui; il saisit l'occasion pour lui parler, entrant en matière par cette remarque « qu'il lui semblait la connaître déjà ». Elle sourit en disant : « Oh oui, je vous reconnais. » Toutefois, bien qu'elle admît leur longue connaissance, c'était la première fois qu'il voyait son sourire, dont l'effet contribua à resserrer leurs relations plus qu'aucune des précédentes rencontres.

Il n'avait pas découvert qu'elle fût si jolie. Plus tard, dans la soirée, tandis qu'il roulait dans un hansom allant dîner en ville, il ajouta qu'il n'avait pas admis qu'elle fût si intéressante. Le lendemain matin, au milieu de son travail, la pensée insolite lui vint soudain que, remontant à une date déjà si lointaine, l'impression qu'il avait d'elle était comme une

rivière aux méandres sinueux qui avait enfin atteint la mer.

Ce jour-là, le souvenir de ce qui s'était passé entre eux amena une sorte de confusion dans son travail. Ce n'était pas grand'chose en soi, mais de là venait le changement. Tous deux ils avaient écouté Beethoven et Schumann, ils avaient causé durant les entr'actes, et à la fin, quand tous les gens se pressaient vers les portes, il lui avait demandé s'il ne pouvait lui être de quelque utilité à la sortie. Elle l'avait remercié, puis, ouvrant son parapluie, s'était glissée dans la foule sans faire d'allusion à leur nouvelle rencontre, lui laissant la faculté de se souvenir que pas un mot n'avait été échangé au sujet de cette coïncidence. Ce silence le frappa d'abord comme une chose naturelle, puis comme une chose d'intention maligne. Elle n'eût pas dû permettre qu'il lui parlât et pourtant si elle ne lui avait pas permis, il l'eût jugée mal élevée; c'était assez étrange qu'étant donné que rien ne les avait jamais mis en contact, il eût pu émettre avec succès la prétention d'être en quelque sorte, elle et lui, de vieux amis. Son succès, il est vrai, avait été consacré par la brusque fuite de la femme; il lui vint donc un désir absurde de le soumettre à une meilleure épreuve. Sauf l'attente de quelque pauvre chance qui pourrait l'aider, la seule épreuve possible était de la revoir à l'église. S'il avait été laissé à lui-même, Stransom aurait été à l'église le lendemain par simple curiosité, pour voir s'il la trouverait là; mais, après avoir résolu d'y aller, il constata qu'il n'était point libre. La force qui le retint lui fit connaître combien peu, en réalité, ses morts le laissaient à lui-même. Il n'allait à l'église que pour eux, pour eux et non pour lui ou à quelque autre intention.

Cette force adverse le retint pendant dix jours, il lui était odieux d'associer sa chapelle à quoi que ce fût; autre que ses offices, ou de laisser entrevoir la curiosité qui avait été sur le point de l'émouvoir. C'était absurde de compliquer une chose aussi simple que la pratique habituelle d'un culte qui fût aisément devenu journalier et même de toute heure; pourtant la complication était venue, Stransom se sentait fâché, déçu, comme si un long et heureux enchantement eût été rompu et qu'il eût perdu un sentiment familier de sécurité et de paix. A la fin il se demanda, cependant, s'il

devait s'écarter à jamais de son autel, par peur d'une confusion entre ses motifs et son intention. Il retourna à l'église après une période ni plus ni moins longue que d'habitude, avec la conviction très nette qu'il s'apercevrait à peine de la présence ou de l'absence de la dame du concert. Cette indifférence ne l'empêcha pas néanmoins de remarquer immédiatement que, pour la première fois depuis le jour où il l'avait aperçue, elle n'était point là. Il ne se fit plus scrupule, alors, de lui laisser le temps d'arriver, mais elle ne vint pas et, quand il s'en alla, regrettant encore son absence, il se sentit peiné et admit cette peine profane. Puisque l'absence de cette femme ne faisait qu'embrouiller le réseau des complications, c'était donc qu'il émanait d'elle; elle seule en était la cause et le nœud.

A la fin de l'année suivante, la situation était en effet très compliquée; mais il s'en souciait fort peu à cette époque; seule l'habitude qu'il avait de s'analyser lui avait donné ces scrupules. Trois fois en trois mois, il avait été à l'église sans l'y trouver, et il sentit que point ne lui avait été besoin de ces épreuves pour se convaincre lui-même que son incertitude s'était apaisée. Cependant, si étrange que cela pût sembler, un raffinement de délicatesse, et non pas l'indifférence, avait seul empêché Stransom de demander au sacristain s'il avait vu l'inconnue à d'autres heures.

C'était d'ailleurs grâce à cette discrétion qu'il lui avait été loisible de se montrer au concert d'une amabilité si correcte, et qu'il lui fut possible, rencontrant enfin le regard de l'Inconnue, lors d'une quatrième épreuve, d'attendre qu'elle se levât pour s'en aller. Il la rejoignit aussitôt dans la rue et lui demanda s'il pouvait l'accompagner une partie de son chemin. Sur sa tacite autorisation, il l'escorta jusqu'à une maison du voisinage où elle avait affaire. Elle lui apprit que ce n'était point là qu'elle vivait; elle habitait, dit-elle, un simple taudis en compagnie d'une vieille tante; l'évocation de cette personne ramena l'entretien au chapitre des tâches lourdes et fastidieuses et des occupations journalières. Elle-même, cette nièce en grand deuil, n'était plus dans sa prime jeunesse et son éclat de jadis lui avait laissé, en se fanant, un air qui constitua aux yeux de Stransom, la preuve que cette beauté avait été tragiquement

sacrifiée. Quelque assertion qu'elle émît devant Stransom, elle la lui donnait sans aucune référence.

Elle aurait pu être une duchesse divorcée. Elle aurait aussi bien pu être une vieille fille donnant des leçons de harpe.

V

Peu à peu, ils prirent l'habitude de se promener ensemble presque à chaque fois qu'ils se retrouvaient; pendant longtemps encore, ils ne se rencontrèrent qu'à l'église. Il ne pouvait lui demander de venir la voir, elle ne l'invita jamais, comme si elle n'eût pas eu un logis convenable pour le recevoir. Elle connaissait autant que lui la société londonienne, mais par délicatesse d'instinct, ils fréquentaient les quartiers ignorés des promeneurs mondains. Au retour, elle l'obligeait toujours à la quitter au même coin de rue; comme prétexte à s'arrêter, elle regardait avec lui ces choses lamentables que l'on voit exposées aux vitrines des magasins de faubourg; et jamais il ne lui disait un mot qu'elle ne comprît magnifiquement. Pendant des mois, des années, Stransom ignora son nom, et elle non plus ne prononça jamais le sien; mais que leur importaient leurs noms. Seuls comptaient à leurs yeux leur parfaite entente, leur communion d'intention et de culte.

Cette communion intime maintenait leurs relations sur un terrain si impersonnel qu'elles ne suivirent ni la marche, ni les raisons qui régissent le cours des amitiés ordinaires. Ils restèrent indifférents à tous les détails supposés nécessaires aux relations mondaines. Un jour, sans qu'on sût jamais qui des deux l'exprima le premier, ils finirent par émettre l'idée qu'ils ne se souciaient aucunement l'un de l'autre. Sur cette constatation leur intimité s'accrut.

Si sentir profondément ensemble certaines choses absolument distinctes ne constituait pas un gage de sécurité, où trouver alors cette sauvegarde? Parfois, en de rares occasions, si une circonstance venait à rendre plus chaude, plus intime, l'atmosphère qui les enveloppait, ils se sentaient tout près d'appeler leurs morts par leurs noms, avec l'émotion grave et recueillie de croyants faisant allusion aux mystères de

leur foi. Ils se sentaient alors sur le point de livrer leur pensée tout entière. Le terme « Eux » en disait assez, il limitait l'allusion, il avait une dignité personnelle et si vous aviez entendu nos amis s'en servir dans leurs conversations, vous les auriez pu croire un couple païen de jadis parlant avec respect de ses dieux lares. Ils ne surent jamais, — du moins Stransom ne sut jamais, — comment ils avaient appris à être si sûrs l'un de l'autre. Si chacun d'eux s'était demandé pourquoi l'autre venait là, la certitude leur était venue d'elle-même. Toute foi porte en elle-même l'instinct de propagation et il était aussi naturel que beau qu'ils eussent aussitôt pris plaisir à s'imaginer rencontrer l'un dans l'autre un disciple. Que leur propagande n'eût entraîné qu'un seul disciple, cela était amplement suffisant. Sa dette à elle, toutefois, était bien supérieure à celle de Stransom : tandis qu'elle ne lui avait fourni qu'une adoratrice, il lui avait procuré un temple magnifique. Elle dit une fois avoir pitié de lui à cause de la longueur de sa liste, elle avait compté ses cierges aussi souvent que lui, — et sur ce, il se demanda de quelle importance pouvait être la sienne. Il s'était étonné auparavant de la coïncidence de leurs pertes, surtout quand, de temps en temps, un nouveau cierge s'allumait. Un accident l'amena une fois à exprimer cet étonnement, et comme surprise de ce qu'il n'eût pas encore compris, elle répondit :

— Oh! pour moi, vous savez, plus il y en a, mieux cela me convient, ils ne seront jamais trop nombreux, j'aimerais qu'il y en eût des centaines et des centaines, j'aimerais qu'il y en eût des milliers, j'aimerais une colline de flammes...

Alors, en un éclair, il comprit :

— Vos morts ne sont qu'un?

Elle hésita plus que jamais il ne l'avait vue hésiter, puis rougissant comme s'il possédait maintenant le secret qu'elle gardait jalousement, elle répondit :

— Oui, un seulement.

Il sembla alors à Stransom qu'il en savait encore moins long qu'auparavant, tant il lui était difficile de concevoir une vie où une unique expérience avait suffi pour effacer toutes les autres. Autour du vide qui en constituait le pivot central, sa vie à lui avait été assez remplie.

Elle parut ensuite regretter sa confession, bien qu'au moment où elle avait parlé il y eût eu de l'orgueil dans sa confusion même; elle lui déclara que sa part à lui était la plus belle, la plus chère possession que l'on pût souhaiter, — la part que l'on choisirait, si choisir était possible; elle l'assura qu'elle pouvait parfaitement imaginer quelques-uns des échos qui peuplaient les silences de sa vie.

Il savait que c'était impossible : les relations de chacun avec ceux qu'il a aimés ou haïs sont de caractère trop distinct pour être devinées par analogie. Mais ceci n'altérait en rien le fait qu'ils vieillissaient ensemble dans leur culte commun. Elle était devenue un des traits de cette dévotion, mais, même en pleine floraison de leur amitié, quand ils se rencontraient à un concert, ou allaient ensemble à une exposition, ils ne l'associaient à aucune autre idée. Seulement chez Stransom le culte devint exclusif et suprême. Un à un, ses amis s'en allèrent, si bien qu'il eut enfin plus de flammes emblématiques sur son autel que de seuils amis à franchir. Ayant une fois découvert une nouvelle étoile, selon leur expression, l'inconnue émit l'idée que la chapelle était enfin pleine.

— Oh non, — répondit Stransom, — il s'en faut encore de beaucoup, jamais la chapelle ne sera pleine avant que ne brille un cierge dont l'éclat fera pâlir celui de tous les autres, ce sera le plus haut de tous.

Elle arrêta sur lui son regard calme et étonné :

— De quel cierge voulez-vous parler?

— Je veux parler du mien, chère madame.

Au bout d'un certain temps, il avait appris qu'elle gagnait quelque argent, grâce à sa plume, écrivant sous un pseudonyme qu'elle ne lui livra jamais, dans des revues qu'il ne vit jamais. Elle savait trop bien et ce qu'il pouvait lire et ce qu'elle pouvait écrire, elle lui apprit à cultiver une indifférence qui contribua au bon état de leurs relations. Cet invisible travail convenait à Stransom, satisfaisait l'idée qu'il avait d'elle, de la dignité de sa vie fière et obscure, de son talent rémunérateur, de son humble et impénétrable logis. Seule, avec sa vieille tante, perdue dans le monde étroit et falot de son faubourg, pour lui elle revenait à la surface de temps à autre. Elle était la prêtresse de son autel

et chaque fois qu'il quittait l'Angleterre, il la commettait à sa garde. Elle réveilla en lui cette opinion que les femmes ont plus d'esprit de religion que les hommes; sa propre piété lui parut terne et pâle en comparaison, il lui disait souvent qu'étant donné le peu de temps qu'il lui restait à vivre, il se réjouissait qu'il en restât tant à elle, heureux de penser qu'elle serait là, gardienne du temple quand l'heure de l'appel aurait sonné pour lui.

Il avait élaboré un grand projet dont il lui fit part, il s'agissait d'un legs d'argent pour subvenir à l'entretien de l'autel sans en diminuer le luxe, il la nommerait gérante de cette fondation et si son inspiration l'y portait, elle pourrait même allumer un cierge pour lui :

— Et qui en allumera jamais un pour moi? — demanda-t-elle gravement.

VI

Elle était toujours en deuil, cependant, le jour où Stransom revint de la plus longue absence qu'il eût encore faite, son aspect lui révéla qu'elle avait récemment souffert une nouvelle perte. Ils se rencontrèrent alors qu'elle quittait l'église, et, remettant à plus tard son entrée, Stransom lui proposa de faire demi-tour afin de l'accompagner. Elle réfléchit, puis dit :

— Non, entrez maintenant à l'église, mais venez me voir d'ici une demi-heure.

Il connaissait la perspective étroite de sa rue, fermée à l'une de ses extrémités, aussi lamentable d'aspect qu'une poche vide, bordée de sordides petites maisons à demi séparées quoique indissolublement unies, qui faisaient penser à des couples d'époux mal assortis. Si souvent qu'il fût allé jusqu'à l'entrée, il n'avait jamais été plus loin. La tante était morte, cela Stransom l'avait immédiatement deviné, il devinait aussi que cela faisait une différence; mais, quand, pour la première fois, elle eut mentionné le numéro de sa maison, il se trouva, en la quittant, bouleversé par cette soudaine libéralité.

Elle n'était pas, après tout, de ces personnes avec lesquelles

les relations vont très vite. Il avait fallu à Stransom des mois et des mois pour apprendre son nom, des années et des années pour apprendre son adresse. Si à cette dernière rencontre, elle lui avait paru tellement vieillie, comment donc lui semblait-il à elle? Elle avait atteint cette période de la vie, depuis longtemps franchie par Stransom, où la figure de l'ami rencontré par hasard, après une séparation, marque, cadran expressif, l'heure que nous avons tâché d'oublier. Il n'aurait pu exprimer ce qu'il attendait quand, le délai expiré, il tourna le coin où durant des années il s'était arrêté; ne pas s'arrêter était en soi-même une cause d'émotion suffisante. C'était en quelque sorte un événement; au cours de leur amitié aucun événement ne s'était jamais produit. L'importance en devint plus grande, quand, cinq minutes plus tard, dans le cadre élégant et discret de son petit salon, elle balbutia un accueil qui montrait quelles proportions cet événement prenait pour elle aussi. Il avait l'étrange impression d'être venu pour quelque chose de particulier, impression étrange, car, au sens littéral du mot, il n'y avait rien de particulier entre eux, rien si ce n'est qu'ils sentaient un même intérêt régir leur vie, ce qui, depuis longtemps déjà, était devenu pour eux une admirable certitude.

Cependant après qu'elle eut dit : « Vous pourrez toujours venir, désormais », cette chose qu'attendait Stransom, qui était sa raison d'être là, lui sembla déjà accomplie. Il lui demanda si la mort de sa tante était la cause de ce changement, ce à quoi elle répliqua : « Elle n'a jamais su que je vous connaissais, je désirais qu'elle l'ignorât. » Le magnifique rayonnement de sa candeur — sa beauté fanée était semblable à un crépuscule d'été — séparait ces mots de toute idée d'hypocrisie. Ils auraient pu le frapper comme la preuve d'une profonde dissimulation, mais toujours elle lui avait donné l'impression d'agir selon des raisons nobles et élevées. La tante disparue était présente, tandis qu'il regardait autour de lui, dans les petits détails raffinés de la pièce : velours perlé, damas cannelé; et bien qu'il eût, comme nous le savons, une grande vénération pour les morts, il se surprit à ne pas regretter vraiment cette dame. Si elle n'avait pas place sur sa longue liste à lui, elle avait place toutefois sur la courte liste de sa nièce

et bientôt Stransom émit cette remarque que désormais elle aurait au moins, à l'église qu'ils fréquentaient tous deux, une nouvelle raison à sa dévotion.

« Oui, j'en aurai une autre. Elle était très bonne pour moi. C'est là ce qui fait la différence. »

Réfléchissant longuement, avant de faire le moindre geste de se retirer, Stransom jugea que la différence serait très grande et consisterait en bien d'autres choses.

Cette idée le glaça plutôt, car ils avaient été heureux ensemble, tels qu'ils étaient auparavant; en tout cas, il avait obtenu d'elle l'assurance qu'elle jouirait dorénavant de moyens moins restreints; la petite fortune de sa tante lui revenait, de sorte qu'elle pourrait désormais dépenser pour elle seule ce qui jadis avait dû suffire pour deux. Ceci causa à Stransom une joie, car il lui avait été jusqu'ici également impossible de lui offrir des cadeaux et de refréner aisément son désir de générosité.

C'était trop laid cette façon de vivre à ses côtés dans l'abondance, sans qu'il lui fût possible d'adonner sa pauvreté à elle, largesse qui eût été manifestement une fausse note. L'amélioration de sa situation semblait seulement affirmer en un sens la solitude de son amour. Ainsi, de plus en plus, il vivrait exclusivement pour leur culte étroit, et cela au moment même où Stransom commençait à sentir que, l'ayant établi, il se pourrait que, lassé, il l'abandonnât.

Après être resté un moment dans ce petit salon terne, elle se leva : « Ceci n'est pas mon coin, passons dans ma chambre. » Ils n'eurent qu'à traverser l'étroit hall pour se trouver transportés dans une atmosphère toute différente. Quand elle eut refermé la porte de la première pièce, il se sentit en pleine possession d'elle. L'endroit avait l'éclat de la vie, il était « expressif », ses murs rouge sombre s'animaient de souvenirs et de reliques. C'étaient des choses très simples, photographies et aquarelles, fragments d'écriture encadrés, fantômes de fleurs embaumées, mais un instant suffit pour révéler à Stransom qu'ils avaient tous une commune signification. C'était là qu'elle avait vécu et travaillé et déjà elle lui avait dit qu'elle ne changerait en rien le cadre de sa vie. Stransom déchiffrait dans ces objets qui l'entouraient leur

rapport vis-à-vis d'elle et l'allusion générale aux lieux et aux époques; au bout d'une minute il distingua le petit portrait d'un monsieur. A distance et sans verres, ses yeux furent attirés par cet objet, au point qu'il ressentit une vague curiosité. Bientôt, cette impression le fit s'approcher, l'instant d'après ses yeux se fixaient sur le portrait, en pleine stupéfaction, avec la sensation d'avoir laissé échapper un son quelconque. Il eut ensuite conscience de laisser voir à sa compagne une face blême, en se tournant vers elle, haletant :

— Acton Hague!

Sa surprise égala celle de Stransom :

— Vous le connaissiez?

— Il fut l'ami de toute ma jeunesse et de ma première maturité. Et vous aussi, vous le connaissiez?

Elle rougit et tarda un moment à répondre, son regard embrassa le cadre de la pièce, une étrange ironie lui monta aux lèvres, tandis qu'elle répétait :

— Je le connaissais?...

Alors Stransom comprit, tandis que la chambre lui semblait osciller comme une cabine de navire, que les meubles, les objets tout criait la présence d'Acton Hague, que c'était là un musée en son honneur, que toutes ces dernières années lui avaient été consacrées, que la châsse que lui Stransom avait édifiée, elle, dans sa passion, l'avait consacrée au culte d'Acton Hague. Pour Acton Hague seul, elle s'était agenouillée chaque jour devant son autel. Qu'était-il besoin d'un cierge, pour lui, quand il était présent dans l'ensemble et le détail de cet autel! Cette révélation souffleta si violemment notre ami, qu'il se laissa tomber sur un siège et demeura sans parler. Il l'avait vite senti secouée, elle aussi, par la force de son choc, mais comme elle s'effondrait sur le sofa à côté de lui et posait la main sur son bras, il comprit presque instantanément que, peut-être, elle ne pouvait pas ressentir ce choc aussi intensément qu'elle l'eût désiré.

VII

Il connut en cet instant deux choses : l'une, qu'en si longtemps elle n'avait perçu aucun écho de sa grande intimité

ni de sa grande querelle; l'autre, qu'en dépit de cette ignorance, assez étrangement, elle imaginait aussitôt une raison à sa stupeur.

— Combien extraordinaire, — s'exclama-t-il soudain, — que nous n'ayons jamais su!

Elle eut un pâle sourire qui sembla à Stransom plus étrange que le fait en lui-même :

— Je n'ai jamais, jamais parlé de lui.

Il parcourut la chambre du regard :

— Pourquoi, alors, si votre vie était si pleine de lui?

— Est-ce que je ne pourrais aussi bien vous poser cette même question? Votre vie aussi, n'a-t-elle pas été pleine de lui?

— N'importe qui, n'importe quelle vie, ayant eu la merveilleuse expérience de l'approcher, de le connaître.

Après un instant Stransom ajouta :

— Je n'ai jamais parlé de lui, car il m'avait causé, il y a quelques années, un tort inoubliable.

Elle se taisait, et de ne pas l'entendre émettre quelque protestation, dans cette atmosphère que dominait la présence d'Acton Hague, fit tressaillier Stransom. Elle acceptait ce qu'il venait de dire; il tourna son regard vers elle, pour voir de quelle façon elle acceptait ses mots. Les larmes montaient à ses yeux, une étrange douceur était empreinte dans le geste que fit sa main tendue pour saisir celle de Stransom. Jamais il n'avait connu chose plus merveilleuse que de voir, là, dans cette petite pièce, chapelle de souvenir et de culte, de voir cette femme lui laisser deviner avec cette exquise douceur que, de la part d'Acton Hague, toute injure était incroyable.

Le tic tac de la pendule résonnait dans le silence. Hague, sans doute, la lui avait offerte — et tout en lui laissant garder sa main dans les siennes, l'amie semblait assumer la responsabilité de sa douleur ancienne aussi bien que de sa souffrance actuelle. Stransom s'exclama :

— Dieu! comme il a dû vous traiter!

A ces mots, elle lâcha sa main, se leva, et, traversant la pièce, alla remettre droit un petit tableau qu'il avait légèrement déplacé en l'examinant, puis se tournant vers lui, elle déclara avec sa pâle gaîté, à peine recouvrée :

— Je lui ai pardonné.

— Je sais ce que vous avez fait, — dit Stransom, — je sais ce que vous avez fait pendant des années.

Ils se regardèrent un moment à travers tout ce passé, lisant dans les yeux l'un de l'autre leur longue communauté de servitude. Ce regard fut au sentiment de Stransom une longue confession, une confession rigoureuse et complète de la femme qui se tenait là devant lui, rougissante; elle parut comprendre ce qu'il y lisait. Il se leva :

— Combien vous avez dû l'aimer! — gémit-il.

— Les femmes ne sont point comme les hommes. Elles peuvent aimer même ceux par qui elles ont souffert.

— Les femmes sont admirables, — dit Stransom, — mais je vous assure que, moi aussi, je lui ai pardonné.

— Si je m'étais douté de cette étrange histoire, je ne vous aurais pas amené ici.

— De sorte que nous eussions pu continuer à vivre dans l'ignorance jusqu'à la fin?

— Qu'entendez-vous par la fin? — demanda-t-elle toujours souriante.

A cela, il ne put que répondre avec un sourire :

— Vous verrez... quand cela arrivera.

Elle réfléchit :

— Ceci vaut mieux peut-être, mais tels que nous étions auparavant, nous étions bien.

Il demanda :

— Ne lui est-il jamais arrivé de parler de moi?

Réfléchissant plus profondément encore, elle ne répondit pas, il comprit que la seule réponse adéquate qu'elle eût pu faire à cette question, eût été de lui demander combien souvent lui-même avait parlé de leur redoutable ami.

Un éclair de gaîté parut soudain sur ses traits et l'excitation de son esprit se révéla en cet appel :

— Vous lui avez pardonné?

— Comment sans cela pourrais-je m'attarder ici?

Elle tressaillit visiblement, sous la profonde quoique involontaire ironie de cette phrase, mais au même instant, elle interrogeait, haletante :

— Alors?... parmi les lumières de votre autel...?

— Il n'y en a jamais eu pour Acton Hague.

Elle le dévisagea, l'air abattu :

— Mais s'il est un de vos morts?

— Il est un des morts de ce monde, si vous voulez, l'un de vos morts. Mais il n'est pas l'un des *miens*. Mes morts sont ceux qui moururent en possession de moi-même et en ma possession. Ils sont miens dans la mort, car ils furent miens dans la vie.

— Mais lui fut l'un des vôtres durant sa vie, même s'il cessa de l'être pour un temps. Si vous lui avez pardonné, vous êtes revenu à lui. Ceux qu'une fois nous avons aimés...

— Sont ceux qui peuvent nous blesser le plus profondément, — interrompit Stransom.

— Ah! ce n'est pas vrai, vous ne lui avez point pardonné, — gémit-elle avec un accent de détresse qui frappa Stransom.

Il la regarda, comme jamais il ne l'avait encore regardée.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait?

— Tout, — puis brusquement elle lui tendit la main : — Adieu!

Il se sentit aussi transi que le soir où il avait lu la mort de cet homme :

— Vous voulez dire que nous ne nous rencontrerons plus jamais?

— Plus jamais dans les conditions où nous nous sommes rencontrés... plus là-bas!

Il demeurait consterné de la rupture de ce lien puissant qui les enchaînait l'un à l'autre, consterné de ce renoncement qui résonnait avec fracas dans les mots qu'elle venait de prononcer :

— Mais qu'y a-t-il de changé pour vous...?

Elle attendit; l'acuité du trouble où il la voyait pour la première fois la rendait rigide et splendide.

— Comment pourriez-vous comprendre maintenant, quand vous ne compreniez pas auparavant?

— Je ne comprenais pas avant, seulement parce que je ne savais pas. Maintenant que je sais, je vois avec quoi j'ai vécu durant de longues années, — répondit doucement Stransom.

Elle le regarda d'un air reconnaissant, rendant justice à cette douceur :

— Après vous avoir révélé tant de ma vie, comment vous demander de partager ce passé et de vivre avec cette idée?

— J'ai édifié mon autel avec ses significations multiples... — commença Stransom.

Mais elle l'interrompit vivement :

— Vous avez édifié votre autel, et quand j'en sentais le plus le besoin, je l'ai trouvé prêt dans sa splendeur. Je m'en suis servi avec la reconnaissance que je vous ai toujours montrée, car je savais depuis longtemps qu'il était consacré à la mort... Je vous ai dit, il y a longtemps déjà, que mes morts n'étaient pas nombreux. Les vôtres l'étaient, mais ce que vous aviez fait pour eux n'était pas trop pour mon culte unique. Vous aviez mis une flamme pour chacun d'eux, ces flammes, je les ai toutes réunies pour le culte d'un seul.

— Nous avions simplement des intentions différentes, — répliqua-t-il, — cela, comme vous le dites, je le sais parfaitement et je ne vois pas pourquoi votre intention ne pourrait continuer à vous soutenir.

— Cela vient de ce que vous êtes généreux; vous pouvez, vous savez, vous faire une idée et réfléchir. Mais le charme est rompu.

Bien qu'il se refusât à admettre cette évidence, il semblait bien aussi au pauvre Stransom que le charme était rompu, et l'avenir s'étendait devant lui en une perspective grise et déserte.

Il ne put dire toutefois que ceci :

— J'espère que vous essayerez cependant avant de renoncer...

— Si j'avais su que vous l'eussiez jamais connu, j'aurais pris pour un fait acquis qu'il avait son cierge, — répondit-elle, — ce qui est changé, vous le dites, c'est qu'en faisant cette découverte, je vois qu'il n'en a jamais eu, c'est là ce qui explique mon attitude... — Elle s'arrêta un instant, réfléchissant comment la qualifier, et dit simplement : — tout à fait fausse.

— Revenez une fois encore, — supplia-t-il.

— Lui donnerez-vous son cierge? — demanda-t-elle.

Il hésita un moment, non qu'il doutât de son sentiment, mais ce qu'il allait dire sonnerait peu agréablement dans le silence.

— Je ne puis faire cela, — déclara-t-il enfin.

— Alors, adieu.

Et elle lui tendit la main à nouveau. On le congédiait. D'ailleurs dans le tumulte de ce qui s'était révélé à lui, il sentit la nécessité de se remettre, cela ne lui était possible que dans la solitude.

Pourtant il demeura, s'attardant pour voir si elle ne trouverait point quelque compromis, quelque atténuation à proposer.

Il rencontra seulement ses grands yeux éplorés dans lesquels il lut une peine égale à la sienne. C'est pourquoi il dit :

— Quoi qu'il en soit, je puis au moins vous voir ici.

— Oh oui, venez si vous voulez. Mais je ne crois pas que cela soit une solution.

Il embrassa la pièce d'un dernier coup d'œil, il savait que lui aussi était bien peu sûr que ce fût là une solution.

Il se sentit frappé, il avait de plus en plus froid et ce froid l'envahissait comme un frisson de fièvre, il lui fallait faire un effort pour ne pas trembler.

Et d'une voix plaintive :

— Il faut que j'essaie de mon côté, si vous ne pouvez point le faire du vôtre...

Elle l'accompagna jusqu'au vestibule; sur le seuil, Stransom lui posa la question dont la réponse semblait à son esprit la plus difficile à trouver :

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais laissé venir auparavant?

— Parce que ma tante vous aurait vu et il m'aurait fallu lui expliquer comment je vous avais connu.

— Et quelle objection y aurait-il eu à cela?

— Cela eût entraîné d'autres explications, de toute façon, je risquais cet ennui-là.

— Sûrement, elle savait que vous alliez à l'église tous les jours? — insista Stransom.

— Elle ne savait pas pour qui j'y allais.

— Alors, elle n'a jamais entendu parler de moi.

— Vous allez me croire hypocrite, dissimulée, mais je n'ai pas eu à l'être.

Stransom se trouvait maintenant sur la dernière marche, son hôtesse refermait à demi la porte derrière lui. Dans la

porte entr'ouverte, il voyait son visage encadré. Il fit un appel suprême :

— Que vous a-t-il fait?

— Cela eût été révélé. Elle vous l'aurait dit. C'était là la terreur de mon cœur, c'était là ma raison...

Et elle referma la porte, le laissant dehors... seul...

VIII

Il l'avait impitoyablement abandonnée.

C'était là naturellement ce qu'il avait d'abord fait. Peu à peu, dans la solitude et le loisir, Stransom, ajustant les fragments qu'il possédait et éclaircissant à la réflexion cent points obscurs, reconstitua toute l'histoire.

Elle n'avait connu Hague qu'après la rupture des relations entre ce dernier et Stransom — longtemps après très probablement — et il était naturel que, de la vie privée d'Hague, elle n'eût connu que ce qu'il avait jugé bon de lui communiquer. Il était parfaitement concevable qu'il y eût des passages de sa vie dont il ne lui eût jamais parlé, même aux plus tendres heures d'expansion.

La plupart des phases de la carrière d'un homme si en vue étaient connues du public. Mais elle vivait en dehors du monde. Et la seule époque qu'elle eût pu connaître nettement, eût été celle qui avait suivi l'aurore de son propre drame. A sa place, un homme eût cherché à connaître le passé et pour l'exhumer, aurait consulté des journaux de vieille date.

Il était remarquable qu'au cours de leur long pèlerinage, et côte à côte, aux souvenirs du Passé, aucun incident ne leur eût jamais donné l'éveil.

Mais à quoi bon disserter là-dessus? d'ailleurs l'incident s'était produit, du simple fait de cette sécurité qui avait prévalu, endormant la vigilance de leur amitié.

D'Hague, elle n'avait pris que ce qu'il lui avait donné; son ignorance en ce qui concernait tout ce qui avait eu quelque rapport avec lui était un trait vraiment surprenant. Stramson reconnaissait l'influence puissante du mort dans la formation morale de cette femme.

En elle c'était cette œuvre, ce tableau qui frappait la vue

de notre ami. Découvrir que la femme avec laquelle il s'était senti en communion si intime, si élevée, durant de longues années, avait été plus ou moins façonnée par Acton Hague, cela suffoquait Stransom, le laissant tout étourdi.

Telle qu'il l'avait vue assise aujourd'hui, elle était marquée de l'ineffaçable empreinte du mort.

Bienveillante, sans faute, sans amertume, ainsi qu'elle lui semblait, Stransom ne pouvait éloigner de lui-même l'impression d'avoir été en quelque sorte victime d'une fraude. Elle l'avait abusé, profondément abusé, bien qu'elle ne s'en fût pas plus douté que lui.

Tout ce passé plus récent s'évoqua à ses yeux et lui apparut comme un temps gaspillé de façon absurde et grotesque.

Telles furent ses premières réflexions; au bout d'un moment il se sentit plus flottant, plus hésitant et, enfin seulement, plus troublé. Stransom imagina, se souvint, reconstitua, dessina à son idée cette vérité qu'elle s'était refusée à lui livrer.

L'effet de cet effort fut de la lui montrer plus imprégnée encore de sa foi en son ami défunt.

Malgré l'étrangeté de la situation, sa nature, à elle, sembla à Stransom plus élevée que la sienne propre, d'autant plus élevée qu'elle avait dû être, qu'elle avait sûrement été plus blessée et avait plus souffert.

Une femme, si elle avait à supporter quelque injustice, subissait toujours une injustice plus cruelle qu'un homme. La croix la plus légère qui pourrait lui échoir, serait plus lourde à ses frêles épaules, que la croix la plus lourde aux épaules d'un homme. Il était certain que cette créature d'élite ne se serait point contentée d'une moindre épreuve.

Stransom était frappé d'horreur à l'idée d'un semblable abandon, d'un tel désarroi. Il fallait en effet qu'elle eût été moulée par des mains puissantes pour avoir été capable de convertir sa souffrance en cette sublime exaltation.

Cet individu n'avait eu qu'à mourir pour que tout ce qu'il y avait de laid en lui eût été effacé, il était vain d'essayer de deviner ce qui s'était passé au juste, mais il était clair qu'elle avait fini par s'accuser elle-même. Elle l'absolvait en tout et adorait jusqu'à ses propres plaies qui lui venaient de cet homme.

Comme une marée puissante, sa passion pour le mort, cette passion que Hague avait exploitée, après l'heure du reflux, était remontée et demeurerait désormais à jamais étale, la profondeur de sa tendresse à jamais insondable.

Stransom pensait en toute sincérité avoir pardonné à Hague. Mais comme il était loin d'avoir accompli le miracle qu'elle avait su accomplir! Son pardon à lui consistait en silence, son pardon à elle était fait de mots qu'elle ne prononçait pas tout haut.

La lumière qu'elle avait réclamée sur son autel eût brisé de son éclair le silence de Stransom, tandis que toutes les lumières dans l'église l'éblouissaient, elle, et mettaient une sourdine aux paroles de son cœur.

Elle avait eu raison en ce qui concerne la différence, — elle avait dit vrai à propos du changement : Stransom reconnut bientôt qu'il était jaloux, d'une jalousie perverse, d'une jalousie aiguë. La marée de son amitié pour Hague avait baissé, mais n'avait jamais remonté; s'il avait « pardonné » au mort, ce pardon était une pauvre chose, un rouage dont le ressort était cassé. Le fait même qu'elle désirait un signe matériel qui rendrait son amant défunt, l'égal des « Autres » de la chapelle, faisait paraître aux yeux de Stransom, cette concession trop grandiose, trop solennelle. Il ne s'était jamais considéré comme un homme dur, obstiné, mais cette épreuve exorbitante que l'on exigeait de lui l'eût aisément rendu tel. Il tournait et retournait cette condition en son esprit et la considérait de points de vue qui semblaient chaque fois plus distants. Plus il l'envisageait, moins elle lui semblait acceptable. En même temps, il ne se faisait point illusion sur l'effet d'un refus de sa part, il voyait parfaitement comment cela équivaudrait à une rupture.

Il la laissa dans sa solitude durant une semaine, mais quand enfin il retourna la voir, sa conviction se trouva cruellement confirmée.

Pendant ces quelques jours d'intervalle, il s'était tenu loin de l'église, et elle n'eut point besoin de lui assurer qu'elle non plus n'y était pas entrée. Le changement était suffisamment radical : il avait brisé sa vie à elle! Bien plus, il avait brisé sa vie à lui aussi. Tous les feux de son autel lui sem-

blaient soudain s'être éteints. Une grande indifférence s'empara de lui et le poids même de cette indifférence constituait pour Stransom une peine nouvelle. Il ne sut ce qu'était pour lui sa dévotion que du jour où elle eut cessé, le jour où, gardien de son culte, il cessa de veiller.

Jamais il n'avait su avec quelle confiance sereine il avait compté sur le service suprême auquel il devait renoncer. En raison de cet abandon, le futur entier s'écroulait, de là venait la mortelle déception de Stransom.

Les jours passés loin d'elle lui donnèrent la preuve de la fermeté de sa résolution; il ne pouvait imaginer qu'elle fût vindicative ou même rancunière. Elle ne l'avait pas abandonné dans un mouvement de colère, elle s'était simplement soumise à l'implacable réalité, à l'âpre logique de la vie... Cela lui apparut tandis qu'il lui parlait, assis dans ce salon où subsistait l'atmosphère imprégnée des conversations de sa défunte tante, telles les vibrations attardées d'un clavecin fêlé. Elle essayait de lui faire oublier combien ils étaient loin l'un de l'autre, désormais; mais, dominés par le sentiment de ce à quoi il leur fallait renoncer, il était impossible à Stransom de ne pas avoir de regrets et de compassion pour elle. Il lui avait pris tellement plus qu'elle ne lui avait pris à lui! Il discuta encore avec elle, il lui dit qu'elle pourrait maintenant avoir l'autel pour elle toute seule, mais elle se contenta de secouer tristement la tête, le suppliant de ne point s'épuiser en faveur de l'impossible, en faveur d'un passé éteint. Ne se rendait-il point compte que ces rites qu'il avait institués impliquaient en eux-mêmes l'exclusion d'elle, de son désir, de son aspiration? Elle ne regrettait rien de ce qui était advenu. Tant qu'elle n'avait pas su, tout avait été parfait, maintenant elle en savait trop, et une fois leurs yeux ouverts, il ne leur restait plus qu'à se soumettre.

Sans doute avaient-ils joui assez longtemps du bonheur de faire route ensemble. Elle était douce, reconnaissante et résignée, mais cet aspect voilait une inébranlable résolution. Stransom comprit que jamais plus il ne franchirait le seuil de cette pièce intime où elle l'avait admis lors de sa première visite. Cette pensée lui fit sentir combien il redevenait étranger, et communiqua une certaine gêne consciente à son atti-

tude quand il la revit. Il aurait eu horreur de plonger à nouveau dans l'abîme des souvenirs, mais la perspective contraire lui était aussi pénible.

Après l'avoir revue trois ou quatre fois, il remarqua que ces visites n'avaient d'autre effet que de diminuer cruellement leur intimité. Il l'avait mieux connue, l'avait mieux appréciée, plus librement, quand ils ne faisaient que se promener ou s'agenouiller ensemble. Actuellement ils ne faisaient qu'un simulacre, avant ils étaient sincères. Ils tentèrent de reprendre leurs promenades, mais ce ne fut qu'une lamentable tentative. Tout cela était né et intimement dépendant de leurs visites à l'église. Ils n'avaient jamais fait que flâner ensemble en quittant la chapelle, ou étaient entrés s'y reposer tous deux après une promenade. En outre Stransom déclinait, il ne pouvait plus marcher comme autrefois. Ce vide rompait l'équilibre de toute son existence — leur vie n'était plus qu'un lambeau inutile. Notre ami était franc et n'avait aucune fantaisie, il ne cachait point son regret nuancé de reproche, il ne cachait plus l'effort qu'il faisait pour la convaincre. La réponse qu'elle lui donnait, quelle qu'elle fût, revenait toujours au même; elle lui conseillait, quand il parlait d'arriver à la persuader, de calculer quel réconfort elle trouvait, elle, dans sa propre conviction.

Lui ne trouvait nul apaisement même à se plaindre, puisque toute allusion à ce qui leur était arrivé ne faisait que rendre plus présent encore l'auteur de leur peine. Acton Hague était entre eux. C'était là l'essence même de la chose, et jamais sa présence n'était plus sensible entre eux, que lorsqu'ils se trouvaient face à face. Alors, bien qu'il désirât toujours bannir cet intrus, Stransom avait l'étrange impression de se débattre pour pouvoir se libérer et respirer, libération qui eût cependant impliqué l'acceptation de cette présence. Profondément déconcerté par ce qu'il savait, il était encore plus troublé par ce qu'il ne savait pas. Il avait parfaitement conscience que dire du mal de son ancien ami, ou raconter l'histoire de leur dispute, eût été un procédé affreusement vulgaire, et cependant cela le vexait que la réserve observée par elle à ce sujet ne lui fournît point prétexte à parler et eût l'aspect d'une magnanimité supérieure à la sienne.

Il fit son examen de conscience, s'accusa, s'interrogea : l'aimait-il donc, pour accorder une telle attention aux aventures qu'elle avait eues jadis? — Pas un seul instant il n'avait admis qu'il l'aimait; c'est pourquoi rien ne pouvait plus le surprendre que de se découvrir jaloux. Si ce n'était pas la jalousie, qui pouvait provoquer chez un homme cette torturante soif de détails propres à le faire souffrir? Il savait assez qu'il ne les obtiendrait jamais de la seule personne qui à ce jour eût pu les lui révéler. Elle laissait les yeux sombres de Stransom la harceler de questions et ne répondait que d'un sourire empreint d'une exquise pitié, ne prononçant pas plus le mot qui révélerait son secret, que le mot qui semblerait effacer en Stransom la raison d'être de son amertume. Elle ne disait rien, ne jugeait rien; elle acceptait tout, sauf la possibilité d'un retour aux symboles et au culte d'autrefois. Stransom devinait que, pour elle aussi, ils avaient vécu d'une vie individuelle, ces symboles, ils avaient évoqué certaines heures, certaines particularités, chacun représentait un anneau de sa chaîne. Il lui parut clair que la difficulté pour lui provenait de ce fait que la nature même de l'excuse qu'il pouvait invoquer en faveur de son déloyal ami constituait un obstacle en elle-même; que cette excuse vînt d'Elle, était précisément le vice qui en ruinait la valeur. Il sentait qu'il eût accédé à la voix de la générosité pure et impersonnelle, il en eût déféré à un avocat, qui, parlant au nom d'une Justice abstraite et supérieure, eût imaginé de dire : « Ah! souvenez-vous seulement de ce qu'il y avait en lui de meilleur. Ayez pitié de lui, prenez soin de lui! » Mais prendre soin d'Hague, de la façon même qui avait amené Stransom à découvrir une nouvelle infamie de sa part, ce n'était plus avoir pitié de lui, c'était lui rendre hommage, le glorifier. — Plus Stransom réfléchissait, plus il se rendait compte que, quelle qu'eût été la nature des relations d'Hague et de son amie, elles n'avaient pu être en elles-mêmes qu'une déception plus ou moins bien combinée — quelle part cet épisode avait-il joué dans la vie d'Acton Hague, dans cette vie que le monde connaissait?... Pourquoi n'en avait-on jamais entendu parler, si cela avait eu le caractère de franchise propre aux choses honorables?... Stransom était assez au courant des autres liaisons d'Acton

Hague, de ses devoirs et de ses rôles, sans parler de sa nature même, pour être sûr qu'il y avait eu là quelque infamie. D'une façon ou d'une autre, cette créature avait été froidement sacrifiée. — C'est pourquoi, après avoir réfléchi, Stransom s'en tint à sa résolution première, décida qu'il ne pouvait accepter Hague, qu'il devait l'abandonner.

IX

Cependant ce n'était pas là une solution, surtout après que Stransom eut reparlé à son amie du plan qu'elle aurait à exécuter après sa mort à lui.

Aux jours d'autrefois il en avait parlé et elle avait répondu avec franchise, marquant seulement une répugnance polie et touchante pour Stransom, à s'attarder sur le sujet de sa mort.

Elle avait alors nettement accepté cette mission et autorisé Stramson à comprendre qu'il pouvait compter sur elle pour être éventuellement la gardienne de son tabernacle; ce fut au nom de ce qui s'était passé entre eux qu'il fit appel à son amie pour qu'elle ne l'abandonnât point en sa vieillesse.

A présent elle écoutait avec une froideur glaciale, et marquait de la répulsion à revenir sur ses paroles pour les discuter; mais sa répulsion semblait nuancée d'une certaine douceur, car elle exprimait le sentiment qu'elle avait de l'abandon où il était.

Cependant ses conditions restaient les mêmes, à peine plus difficiles à entendre pour n'être pas énoncées à voix haute; pourtant il était sûr qu'au fond elle se sentait cruellement frustrée de la satisfaction que lui eût apportée ce legs sacré confié par Stransom. Cet avenir si plein, si riche, leur manquait à tous les deux, mais il lui manquait plus à elle, parce qu'en somme il avait dû lui appartenir exclusivement; le fait même de la voir renoncer, de la voir accepter cette perte, donnait à Stransom la mesure de la préférence qu'elle avait pour le souvenir d'Acton Hague.

Il avait assez le sens de l'humour pour rire d'un rire amer, tout en se disant : « Pourquoi diable l'aime-t-elle tellement plus qu'elle ne m'aime? » Il était, certes, aisé d'en concevoir

les raisons! — Mais cette faculté qu'il avait de s'analyser, n'apaisait point l'irritation qui sourdait en lui. Rien jusqu'ici ne lui avait autant donné envie de renoncer à tout. Certes, il avait actuellement atteint l'âge du renoncement, mais jusqu'à ce jour, il n'avait jamais perçu si nettement qu'il était temps pour lui d'abandonner la partie.

De fait, après une période de six mois, il avait renoncé à cette amitié jadis si exquise et si réconfortante. Cette privation lui apparaissait sous deux aspects. — L'aspect qu'elle avait revêtu lors du dernier effort de Stransom pour cultiver cette amitié était le plus pénible à considérer. Elle apparaissait alors comme la privation qu'il infligeait. Sous l'autre aspect, elle n'était que la privation qu'il supportait. Il se les murmurait à lui-même, dans la solitude, ces conditions qu'elle n'énonçait jamais : « Une de plus, une de plus, rien qu'une de plus. »

Sûrement, il déclinait, il en avait la sensation, quand, en plein travail, il se surprenait à rêver, le regard fixe dans le vide, et à répéter cette phrase absurde. En outre, il en avait la preuve, se sentant si faible et si souffrant. Son irritation revêtit une forme de mélancolie et cette mélancolie le convainquit que sa santé l'abandonnait. Puis son autel n'existait plus; quand il évoquait en songe sa chapelle, il ne voyait plus qu'une vaste caverne sombre. Toutes les lumières s'étaient éteintes. Tous ses morts étaient morts pour la seconde fois.

Au début, il se rendait difficilement compte comment son ancienne amie avait eu le pouvoir d'éteindre leur flamme puisque ce n'était ni par elle, ni pour elle qu'ils avaient été jadis rappelés à la vie.

Il comprit alors que leur survie n'avait existé que dans son âme à lui, Stransom; maintenant, ils ne pouvaient plus respirer dans l'atmosphère qui régnait dans cette âme.

Les cierges pourraient continuer à brûler, mais chacun d'eux aurait perdu l'éclat particulier qui lui était propre. L'église était vide désormais, c'était la présence de Stransom, celle de son amie en deuil, leur présence à tous deux qui l'avait remplie de tout un monde évoqué. Un rouage faussé et c'était la fin de tout.

Le silence de la femme avait fait disparaître l'harmonie du cantique.

Après trois mois écoulés, Stransom se sentit si solitaire qu'il retourna à son autel : puisque durant des années ses morts avaient été sa société préférée, peut-être ne se résigneraient-ils point ce à qu'il les abandonnât sans tenter à leur tour quelque chose pour lui. Il les trouva là, faisceau élancé, scintillant et radieux, tels qu'il les avait laissés, tels que, parfois, il les avait comparés aux lueurs d'un phare éclairant du haut d'une falaise l'océan de la vie.

Ce lui fut un soulagement de sentir, au bout d'un moment qu'il était assis là, que ses morts gardaient leur pouvoir sur lui.

De plus en plus il se fatiguait facilement, il ne sortait plus qu'en voiture. Les battements de son cœur s'affaiblissaient et détruisaient le réconfort que lui apportaient son culte et ses imaginations. Néanmoins, il retourna encore à son autel, y retourna maintes fois, et, finalement, pendant les six mois qui suivirent, il vécut en ce lieu avec un renouveau d'ardeur, une nouvelle fièvre d'exaltation.

L'église n'était pas chauffée en hiver et il était interdit à Stransom de s'exposer au froid, mais il lui semblait que, de son autel ardent, rayonnait une atmosphère qui le réchauffait, l'embrasait presque. Assis, il se prenait à réfléchir sur l'état où il avait réduit sa compagne, l'amie exilée : que pouvait-elle faire des longues heures vides, de ces heures qu'elle aurait dû passer en cette chapelle? Il y avait d'autres églises, d'autres autels, d'autres cierges; d'une façon ou d'une autre, sa piété certes, trouverait moyen de s'exprimer. Il n'avait matériellement pas pu la priver du culte qui lui était personnel. Il raisonnait ainsi, mais sans en tirer de satisfaction; il savait bien qu'il ne saurait y avoir d'équivalent à cette colline de feu, dont elle lui avait dit, une fois, qu'elle répondait à son aspiration, comblait sa soif et son désir.

Comme ce symbole prenait de plus en plus d'importance à ses yeux à mesure que la pratique de sa dévotion devenait plus régulière, la pensée de son amie se débattant dans la solitude et dans l'obscurité, lui causait chaque fois une

angoisse plus pénible, plus douloureuse; jamais ses rites n'avaient eu une existence plus matérielle, une valeur plus réelle qu'en ces dernières semaines, jamais la nombreuse réunion d'Eux, les « Autres », n'avait si bien répondu à l'appel de Stransom, et ne l'avait tant attiré à eux.

Il se perdait dans le rayonnement de ces flammes, s'abîmait en leur éclat, et ainsi de plus en plus atteignait le but qu'il avait désiré réaliser : leur créer un autel aussi éblouissant que peut être la vision du Ciel d'après l'imagination d'un enfant.

Il errait dans ce champ de lumière, parmi les longs cierges élancés, allant de candélabre en candélabre, de flamme en flamme, de nom en nom, de la rayonnante clarté de l'un de ces lumineux emblèmes à un autre, d'une âme évoquée, arrachée aux ténèbres de l'oubli, à une autre âme ressuscitée. Dans le sentiment intime d'avoir préservé, d'avoir sauvé les âmes de ses morts, l'instinct secret de Stransom trouvait une étrange et profonde jouissance. Il ne s'agissait point là de quelque conception théologique du Salut, ni d'une garantie d'une survie en un monde « au-delà »; ils étaient sauvés, mieux sauvés, que la foi ou les œuvres de foi ne l'eussent pu faire, sauvés, préservés en ce monde si chaudement vivant qu'ils avaient frissonné de le quitter, ils étaient ressuscités pour le présent et pour l'avenir, par l'assurance et la preuve du souvenir humain.

A cette heure, Stransom survivait à tous ses amis, la dernière flamme qui s'était élevée remontait à trois ans, il n'y en aurait plus à ajouter. Il faisait et refaisait l'appel, la liste lui semblait longue et close. Où pourrait-il en mettre un autre, à supposer qu'il n'y eût pas d'autre objection? à quelle place dans le rang pourrait-il prétendre?

Stransom songeait, avec un manque de sincérité dont il avait pleinement conscience, qu'il eût été bien difficile d'assigner une place à ce nouveau venu. D'ailleurs, plus il passait en revue la courte légion de ses Morts, lisant et relisant des histoires sans fin, jouant avec le silence, plus il constatait qu'il n'avait jamais introduit d'étranger parmi eux. Il avait eu ses heures de compassion, ses indulgences, grandes,

immenses même en certains cas, mais quelle était donc au fond l'essence de son culte, si ce n'était le respect?

Il s'étonnait lui-même de se sentir si raidi, si rigide. A la fin de l'hiver, c'était la préoccupation dominante de son esprit; l'éternel refrain, l'excuse pour l'admission d'un autre, se faisait vieux et agaçant. Un jour vint où, par simple lassitude, Stransom eût consenti à admettre cet Autre, si la seule symétrie de sa légion eût exigé cette présence.

La symétrie était une harmonie, et l'idée d'harmonie le hantait à présent. Il se répétait que l'harmonie résumait toute chose. Il se prit, en imagination, à démolir tout ce qu'il avait édifié, à le reconstruire suivant d'autres lignes, d'autres plans, combinant des juxtapositions et des contrastes différents. Il changeait de place tel ou tel cierge, distribuant autrement les espaces, effaçant toute possibilité d'un vide trop frappant. Il y avait entre ces cierges des relations subtiles et complexes, une combinaison qui eût permis de les reconnaître, et par moment Stransom croyait entrevoir le vide qui avait tant frappé la femme aujourd'hui exilée, assise sans doute, telle qu'il l'avait vue, en face du portrait d'Acton Hague.

De cette façon, il parvint enfin à une conception de l'ensemble idéal, qui laissait place pour une nouvelle flamme. « Juste une de plus — pour compléter le tout; juste une de plus, une seule! »

Il régnait, dans le cerveau de Stransom, une étrange confusion, car il sentait proche le jour où lui aussi serait au nombre d'Eux, « les Autres »; que lui importerait alors ces Autres, puisqu'ils ne comptaient que pour les vivants? Même en tant que l'un de ces morts, que lui importerait alors son autel, puisque le rêve qu'il avait de l'entretenir, de l'orner, serait évanoui?

Et l'harmonie, qu'aurait-elle à voir en la matière si toutes ses flammes devaient être éteintes? Ce qu'il avait désiré, c'était une chose établie à jamais. Il pourrait en assurer la continuité sous un prétexte ou un autre, mais la raison d'être qu'elle avait pour lui, aurait cessé d'exister. Pourtant cette raison d'être, cette signification n'aurait dû prendre fin qu'avec la vie de cette femme qui seule en comprenait le sens.

En mars, une maladie contraignit Stransom à rester une

quinzaine de jours au lit; quand il fut un peu mieux on lui apprit deux choses qui s'étaient passées durant sa maladie : une dame, dont les domestiques ignoraient le nom (elle ne leur avait pas laissé), était venue trois fois demander de ses nouvelles. Puis, durant son sommeil, alors que son esprit divaguait manifestement, on l'avait entendu murmurer à plusieurs reprises :

« Rien qu'une de plus... rien qu'une. »

Dès qu'il se sentit capable de sortir, avant même que son médecin ne l'y eût autorisé, il partit en voiture, pour aller voir la dame qui était venue demander de ses nouvelles. Elle n'était pas chez elle. Cela fournit à Stransom prétexte à retourner à son autel, avant que les forces ne vinssent à lui manquer à nouveau.

Il pénétra seul dans l'église; il avait refusé, de cette manière aimable et catégorique qu'il savait prendre, la compagnie de son domestique ou d'une infirmière. Il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ce que ces braves gens pensaient de lui; ils avaient découvert la liaison clandestine, l'aimant qui avait tenu Stransom durant tant d'années, — et, sans aucun doute, donnaient une interprétation toute de leur crû, aux paroles étranges qu'ils lui avaient rapportées. La dame inconnue, c'était là la liaison clandestine; rien ne pouvait rendre plus clair ce fait que la hâte indécente avec laquelle leur maître avait voulu la rejoindre.

Stransom s'effondra à genoux devant son autel, laissant tomber sa tête dans ses mains. Sa faiblesse, sa lassitude de vivre le terrassaient. Il lui sembla qu'il était venu là pour la reddition suprême.

Il se demanda d'abord comment il pourrait s'en aller, puis, ne croyant plus qu'il en aurait le pouvoir, ce désir même l'abandonna. Il était venu comme chaque fois, pour se perdre en une méditation sans notion du temps et du lieu; le champ de lumières était toujours là, certes, on pouvait errer dans ses méandres étincelants; seulement, cette fois, il sentait qu'il errait pour ne jamais revenir. Il s'était donné à ses Morts et c'était très bon. Cette fois-ci ses Morts le garderaient.

Il ne pouvait se relever, tout ce qu'il put faire, fut de lever

la tête et de fixer les yeux sur ses lumières. Elles semblaient d'une splendeur étrange, inaccoutumée, mais celle qui toujours attirait particulièrement Stransom brillait d'un éclat sans précédent. Elle était la voix centrale du Chœur, le cœur ardent de ce foyer de clarté, en ce jour, elle semblait étendre, déployer de grandes ailes de flamme; l'autel tout entier était embrasé, éblouissant, aveuglant; la source de cet immense rayonnement brûlait d'une flamme plus claire que l'ensemble des autres, elle se fondait peu à peu en une forme vague, cette forme c'était la beauté humaine, la charité, c'était la lointaine figure de Mary Antrim... Elle souriait à Stransom dans la gloire des cieux, elle lui tendait cette gloire pour le soulever, le transporter et l'élever jusqu'à elle. Il inclina la tête, s'abîmant dans la soumission, et une autre vague déferla sur lui et le submergea... Était-ce là la transition de la joie aiguë à la douleur? Au milieu de cette extase de joie, il sentit son visage devenir brûlant, comme si cette révélation avait eu le caractère d'un reproche. Soudain, il opposa sa propre extase à la félicité qu'il avait refusée à un autre. Un souffle d'Amour, un souffle d'immortalité, c'était tout ce qu'il implorait, cet Autre, la vision de Mary Antrim ouvrit l'âme de Stransom et fit battre son cœur d'une fièvre de charité : il accueillerait la venue d'Acton Hague...

Après un moment, désespéré, il jeta un regard autour de lui, il lui semblait que la source de sa vie s'écoulait à grand flot. L'église était déserte, il était seul; mais il voulait faire quelque chose, il avait un dernier ordre à donner, un dernier effort à faire. Il se leva, se tournant à demi pour s'appuyer au dossier d'un banc. Derrière lui, il y avait une forme prosternée, une forme déjà connue : une femme en grand deuil, abîmée dans la douleur ou dans la prière. Aux jours anciens il l'avait vue, la première fois qu'il était entré dans cette église; il la regarda jusqu'à ce qu'elle sentît ce regard et il tressaillit. Elle leva la tête et son regard rencontra les yeux de Stransom; le compagnon des heures de dévotion était revenu.

Elle le regarda un moment, le visage perplexe et inquiet; il vit qu'il lui avait fait peur; puis, se levant très vite, elle vint droit à lui les deux mains tendues.

— Alors, vous avez pu venir? Dieu vous a envoyé! — murmura-t-il souriant de bonheur.

— Vous êtes souffrant, très souffrant, vous ne devriez pas être ici, — répondit-elle avec une sollicitude inquiète.

— Je crois que Dieu m'a envoyé moi aussi. J'étais malade quand je suis arrivé ici, mais votre vue fait des miracles. — Il tenait les mains de son amie qui le soutenait, le ranimait : — J'ai quelque chose à vous dire.

— Ne me le dites pas! — supplia-t-elle tendrement. — Laissez-moi plutôt vous le dire. Cet après-midi, par un miracle, le plus exquis des miracles, le sentiment de distance qui nous séparait a disparu en moi. J'étais sortie, j'errais aux alentours d'ici, réfléchissant, solitaire, quand tout à coup quelque chose en mon cœur changea. Voilà ce que je voulais vous dire. C'est là ma confession. Revenir ici, revenir immédiatement, cette idée me donnait des ailes. Il me semblait apercevoir soudain quelque chose. Il me semblait que tout devenait possible. Je pouvais venir et pour cette intention même qui vous faisait y venir, vous, cela suffisait. Aussi, me voici. Je ne viens pas pour moi, pour le seul Mort que j'avais. C'est fini, cela. Je suis ici pour Eux, Eux tous...

Haletante, mais infiniment soulagée par cette confession à voix basse, elle contemplait la magnificence de leur Autel et ses yeux en reflétaient la splendeur.

— Ils sont là pour vous, — dit Stransom. — Ne les sentez-vous pas plus présents ce soir qu'ils n'ont jamais été? Ils parlent pour vous — ne les voyez-vous pas? dans ce cantique de lumière? ils chantent, comme un chœur céleste. N'entendez-vous point ce qu'ils disent? Ils offrent cela même que vous imploriez de moi.

— Ne parlez pas de cela... ne pensez plus à cela, oubliez-le!

Sa voix suppliait tout bas, tandis que l'inquiétude de ses yeux augmentait, elle dégagea l'une de ses mains et passa son bras autour de Stransom, pour le soutenir, l'aider à s'affaisser sur un siège.

Il se laissa aller, s'appuyant sur elle, il tomba sur le banc, elle se tint à genoux, à côté de lui, un bras de Stransom passé sur ses épaules. Il demeura ainsi un instant en contemplation devant son Autel :

— Ils disent qu'il y a un vide, un vide béant qui détruit l'ensemble de la figure. Ils disent qu'elle n'est pas finie, pas complète. Rien qu'une en plus... — ajoute-t-il doucement. — N'est-ce pas là, ce que vous désiriez? Oui, une de plus, une seule...

— Ah! non! plus rien, plus rien! — gémit-elle sans voix, l'idée paraissait lui faire horreur.

— Oui, une de plus, — répéta-t-il simplement, — rien qu'une... — et sa tête s'inclina sur l'épaule de son amie.

Elle sentit que, trop faible, il avait perdu connaissance. Seule avec lui dans la pénombre de l'église, elle se sentit glacée par l'immense terreur de ce qui pouvait encore arriver, car le visage de Stransom avait la pâleur de la mort...

HENRY JAMES

(Traduction DENYSE CLAIROUIN.)

RABOLIOT[1]

III

Raboliot n'était pas allé loin : à quelques maisons de la sienne, à l'Aubette, chez Touraille.

C'était moins isolé que chez lui, et en même temps d'approches mieux défendues, plus secrètes : contre le jardin de Touraille, d'autres jardins, de petits prés se touchaient frange à frange, se pénétraient d'enclaves, entrecroisaient leurs clôtures et leurs plaisses. Des boqueteaux en taillis s'égaillaient au travers, jusqu'à presque toucher les maisons; s'il le fallait, ils guideraient Raboliot vers les fourrés et les pineraies de la campagne, comme des pierres semées dans un gué.

Le jardin même de Touraille cachait de toutes parts la maison. Une allée en faisait le tour, pressée de noisetiers, d'aveliniers, de coudriers; des pieds de bambou noir jaillissaient çà et là entre les châssis à légumes, les carrés de salades et les rangées de choux. Chaque planche était bordée d'arbustes et de fleurs rustiques : des saponaires, des gaillardes et des mauves défleuries, des amarantes aux quenouilles pourprées qu'on appelle des « lippes de coqs d'Inde ». En ces jours d'extrême automne, les quenouilles pendaient, assombries, semant leurs fines graines rondes et noires; les feuilles tombées collaient au sol gras des allées; et les mouches à miel,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre.

ayant rallié les paillotes du rucher, laissaient le jardin silencieux dans la grisaille des journées froides.

Il faisait tiède, dans la maison du vieux Touraille, tiède et paisible. Les heures qu'y passait Raboliot l'engourdissaient d'une douceur un peu triste.

Aussi longtemps qu'il restait chez Touraille, sa vie de braconnier traqué se réduisait à deux ou trois notions élémentaires, et qu'il se gardait bien d'approfondir. Dehors, entre l'Aubette et le canal, il y avait sa maison à lui, où vivaient Sandrine et les mioches, et que surveillaient les gendarmes. Il songeait à l'angoisse de Sandrine, à l'émoi nerveux qui ne devait guère la quitter, mais il se rassurait aussitôt, en hâte, avec la certitude que les gendarmes ne pouvaient rien contre elle. Ici, tout à côté, c'était le jardin de Touraille, l'épaisseur buissonneuse de l'allée qui le ceignait, et les deux portes presque invisibles que Raboliot ouvrait ou fermait à son gré : l'une joignait la route de l'Aubette, par un ponceau de planches enjambant le fossé; et l'autre, à l'opposé, donnait sur un pré clos de haies, contre un trognard de chêne énorme que l'eau des pluies, à force de stagner sur sa cime, avait creusé comme une grotte.

Touraille, très vite, s'était rassuré lui aussi. Il avait d'abord gesticulé avec excès, roulé des yeux blancs, attesté ses mœurs pacifiques : « Il ne mettait pas Raboliot à la porte, non; il n'était pas un beau-père dénaturé. Mais s'il arrivait quelque chose, il s'en lavait les mains d'avance. C'était bien entendu qu'il s'en lavait les mains : il n'y aurait ni surprise, ni reproches. »

Touraille était un homme réfléchi. La première inquiétude passée, il avait pris des événements une conscience plus exacte et plus froide : une amende non payée? Un extrait de jugement? La belle affaire! Le pis qui pouvait arriver, c'était que Raboliot se fît cueillir par les gendarmes. Alors il tirerait un mois à Sancerre, chauffé, nourri pour rien, fabriquerait des chaussons de lisière, et reviendrait, la mine florissante, avec un pécule dans sa poche. Sandrine et les enfants se débrouilleraient en l'attendant : un mois à la maison centrale, ça n'a jamais été la mort d'un homme, ni d'une famille. S'il le fallait, à la rigueur, il y aurait les choux du jardin, et

peut-être, peut-être... allons, un bon mouvement, Touraille! un billet de dix francs, ou deux, prêtés pour faire prendre patience : Sandrine était sa fille, le seul enfant qu'ils avaient eu, Norine et lui.

Touraille, au bout de quelques jours, se réjouissait sans arrière-pensée d'avoir Raboliot près de lui. Le talent singulier qu'il avait d'empailler les bêtes des champs lui valait une considération à quoi il était fort sensible : quelque chose comme le prestige dont jouissaient les sorciers, naguère, mais un prestige de bon aloi, que ne viciaient ni la crainte, ni la haine. Touraille, s'il aimait son métier, trouvait juste qu'on l'admirât. A la longue, c'était devenu chez lui un besoin; il lui plaisait, tandis qu'il travaillait, qu'on le regardât travailler, l'interrogeant, l'écoutant tour à tour. Il avait la langue bien pendue, la réponse facile, et il était enclin aux longs récits.

On ne peut pas toujours conter les mêmes histoires au même auditeur bénévole. Depuis tant d'années qu'elle est là, Norine les connaît par cœur : ça n'empêche pas Touraille de parler; mais quand il parle devant sa femme, c'est un peu comme s'il parlait tout seul, ou devant ses bêtes empaillées. Petit à petit, l'admiration fidèle de Norine a perdu, pour Touraille, toute saveur et toute vertu.

— Siése-toi là, mon Raboliot.

Il était plein de sollicitude pour ce compagnon tout neuf, pour ce chasseur qui comprenait les choses, et qui l'écoutait volontiers du matin jusqu'au soir tombant. Raboliot se plaisait dans la maison de son beau-père; il aimait, autour de lui, ce peuple d'oiseaux immobiles, arrêtés en plein vol par la baguette d'un enchanteur. Il y en avait partout : dès qu'on pénétrait dans la salle, des yeux de verre brillants et fixes vous regardaient de toutes parts, des ailes vous frôlaient le front, en même temps qu'une odeur puissante, de poussière et de musc, de colle forte, de tabac et de chairs faisandées vous entrait au fond des narines.

A gauche de la salle, l'atelier de Touraille était plus encombré encore, comble de l'établi au tour et du plancher au plafond. Des pattes de chevreuils pliées à angle droit, des débris de cuir, des queues d'écureuils, de tout petits oiseaux en loques

traînaient pêle-mêle sur l'établi, avec des fioles poudreuses, des pots de colle, des tapons de blanc d'Espagne, des fils de fer tordus, et des boîtes de carton où brillaient les boules de verre dont Touraille ferait des yeux. Sur l'appui des croisées, des écureuils trottinaient, la queue souple. Au pied du tour, dans l'amoncellement des copeaux, bruissants comme feuilles mortes au soleil, on soulevait du soulier des peaux raides et velues, de taupes, de fouines ou de putois. Et quand on franchissait la porte, en se courbant pour n'en point heurter le sommier, on faisait osciller au passage une peau de renard efflanquée, qui vous lançait en plein visage sa puanteur violente et fauve.

A droite de la salle, dans la « belle chambre » plus secrète et plus froide, les pièces terminées attendaient que les clients vinssent les chercher : des étiquettes portaient leurs noms calligraphiés. En cette saison des chasses, les commandes affluaient nombreuses. La belle chambre, où régnait une pénombre recueillie derrière les persiennes entre-closes, vous pénétrait sitôt le seuil d'une déférence quasi inquiète. C'était comme si l'on fût entré dans un musée, dans une église. Instinctivement, on baissait la voix.

Touraille, lui, parlait tout haut. Il était le génie de ce capharnaüm. Petit, menu, un peu voûté, il avait une bonne face circulaire, aux joues roses, et des yeux bleus, d'un bleu de fleur de lin, qui brillaient d'une fraîcheur enfantine; mais parfois, ils clignaient à l'abri des lunettes, et leurs prunelles dardaient un scintillement soudain, pétillaient de narquoise roublardise. Il était fier de ses moustaches, et il y avait bien de quoi : candides, très longues et très souples, elles contournaient les commissures des lèvres, s'infléchissaient en deux volutes harmonieuses, pour enfin prendre leur essor, flotter dans l'air ainsi que des fils de la Vierge.

Touraille trottinait à travers la belle chambre, effleurant de la main ses créatures, qui semblaient s'animer au toucher de ses doigts. Il les nommait, chacune par un nom bien à elle, et qui était rarement le nom qu'aurait prononcé Raboliot : c'était comme un appel ou une incantation.

— Celle-là, — disait-il, — c'est l'effraie. D'aucuns disent la chouette religieuse. Mais c'est l'effraie, pour dire la vérité.

Il soulevait, du bout de l'ongle, le duvet neigeux et doux qui se gonflait à la gorge de l'oiseau, qui lui ouatait le ventre et les cuisses.

— Elle est bougrement jolie, — disait-il.

Et puis il demandait, en clignant un coin de paupière :

— Et celle-là, hein, qu'est-ce que c'est?

— Une chavoche, donc! — répondait Raboliot.

Le vieux corrigeait, épanoui :

— C'est une chevêche. Et c'est la grande. Tu ne vas pas l'appeler chevêche tout court, puisque c'est la grande. Et la petite chevêche, la voilà.

Ce Touraille, il n'était pas ordinaire. Raboliot connaissait les chavoches, qui volent doux dans le soir alentour des maisons, et dont le cri, la nuit, au bord du toit, annonce mort ou naissance au logis. Elles sont des ailes muettes qui vous frôlent, qui vous soufflent froid au visage; elles sont des yeux qui s'allument étrangement, qui brûlent dans les ténèbres comme deux petites lampes glauques, et que l'on n'aime point regarder.

Et maintenant, chez Touraille, les chevêches immobiles se rangeaient sur la commode, les serres cramponnées à des branches qu'embellissaient des brins de mousse mordorés. Elles vous fixaient encore de leurs pupilles énormes, cerclées d'or; mais on voyait en s'approchant que leurs yeux étaient en verre, bien imités, possible, mais en verre.

Raboliot suivait Touraille parmi le peuple des oiseaux. Chaque fois qu'il pénétrait dans la belle chambre, il en découvrait de nouveaux. De chaque solive s'envolait un oiseau, des buses pêcheuses, des buses des bois, des bondrées, des corbeaux, des freux, des pies, des geais. Des passereaux s'égaillaient au travers, s'accrochaient aux courtines du lit clos : des sansonnets, des merles, tous ceux qui sifflent; et tous ceux qui roucoulent, des ramiers bleu d'ardoise, des tourterelles au bec écarlate, grasses du jabot comme de petits pâtons, bombant leur gorge grise et rose sous leur collerette précieuse, noire et blanche. Et il y avait encore les oiseaux du marais, toutes les pattes fines qui font des étoiles sur la vase : des vanneaux huppés de noir, dont les ailes noires, sous la coulée de la lumière, brillaient de reflets chatoyants, tantôt

violets et tantôt verts; tous les palmés qui se dandinent en marchant : les judelles tristes, les sarcelles délicates, les colverts gemmés d'émeraude. Au milieu de la chambre, debout sur une table ronde, huit grands hérons tenaient conseil, gourmés dans leurs jaquettes gris clair.

Il était d'humeur plaisante, Touraille. Fantaisiste, il jouait avec sa ménagerie. Au coin d'un museau de lièvre, il fichait un brûle-gueule de terre. Il inclinait, à la maîtresse poutre, une tête de chevrette vers une tête de biquin : et la mère léchait son faon. Encore n'était-ce rien, tant qu'on n'avait pas vu ce qu'il appelait ses « scènes de genre ». Des écureuils en étaient les acteurs. Sous une branchette d'orme feuillue, inclinée en manière de charmille, deux amoureux sont assis sur un banc. Le galant se penche vers sa galante, lui ceint le cou de son petit bras, attire sa tête avec douceur, et tendrement la baise, sur la joue. La belle, à son côté, a posé son ombrelle; et c'est une élégante, comme on voit à son aumônière. Et il y a surtout, célèbre à des lieues à la ronde, le grand bal chez Coubaillon : quel entrain, mes amis, quelle liesse! Les valseurs tournent, enlacés. Juchés sur une tonne, les deux ménétriers moulent la vielle et raclent le crin-crin. Et en avant, messieurs! Et balancez vos dames! Les panaches roux ondulent et valsent, on a envie de valser à son tour, ou bien, comme celui-ci qui se cache dans un coin d'ombre, d'entraîner sa galante à l'écart, de l'amignouter gentiment.

Sacré Touraille! C'était un homme bien capable. Ménétrier, lui aussi, il violonait aux noces, et volontiers pour son plaisir. On n'imaginait pas tout ce qu'il pouvait faire de ses doigts : il avait fabriqué un baromètre, une maisonnette de bois qu'on aurait crue en briques et en pierres, avec un toit d'ardoises auquel rien ne manquait, ni les cheminées rouges, ni la girouette de tôle. Dans l'axe des deux portes jouait une planchette à deux personnages, que faisait pivoter une corde à boyau dissimulée dans le montant. Et tantôt le monsieur, — pardessus jaune et chapeau haut de forme, — mettait le nez dehors : et c'était signe de pluie; tantôt la dame risquait sa jolie robe vert de salade : et c'était signe de beau temps.

Il dessinait aussi, ce diable d'homme. Contre le mur, dans un cadre d'ébène, il montrait son portrait en zouave qu'il

avait crayonné lui-même, comme ça, sans avoir jamais été montré. Et il disait :

— Je l'ai fait au crayon Conté. Il ne faut pas s'approcher trop près, parce qu'alors ça ne fait plus si bien.

On se serait attardé des heures à la suite du père Touraille, dans la belle chambre. Lui-même, quand il en faisait les honneurs, n'était jamais pressé de la quitter : et ça se comprenait, car c'était bien lui, après tout, qui avait droit d'en être glorieux. Il se décidait pourtant, entraînait Raboliot derrière lui :

— Au travail, feignants que nous sommes!

Ils s'en allaient dans l'atelier, s'asseyaient sur des escabeaux. Le vieux, tout en besognant, n'oubliait point de faire aller son battant. Il fignolait, au pinceau, la langue d'une buse presque achevée, qui dans ses griffes enlevait un geai à pleines ailes. Le geai laissait pendre ses pattes, sa tête pendait aussi qui venait de clore les yeux, et ses ailes abandonnaient, glissantes, leurs rémiges teintées de bleu céruléen.

— C'est bougrement joli, ce bleu, — disait Touraille. — C'est un bleu surnaturel, un bleu magique.

Et il contait :

— Tous les ans, au 13 de mai, les *co*leuvres, les anvots [1], les aspics, tous les serpents de la Sologne s'en vont rampant vers *une* étang des bois : une étang noire, sauvage, quasi celle de Bouchebrand; mais l'étang aux serpents, elle est entre Jouy et Ardon. Au bord de l'eau, ils se rencontrent, s'entortillent les uns autour des autres, et font un nœud bien plus gros qu'un poinçon. Alors ils bavent tertous, une bave brillante comme la rosée, qui se forme en dessous de leur langue. Et il y en a deux, les plus malins, les plus subtils, qui prennent toute cette bave à mesure, et la pétrissent, la roulent et la façonnent, tant qu'elle durcit, durcit, de plus en plus serrée et brillante. Et elle devient à la fin un diamant, un diamant bleu.

— Oui da? — s'étonnait Raboliot.

— Oui da, garçon, un diamant bleu. Et les serpents, l'un après l'autre, coulent leur ventre dessus, tout au long, pour le faire briller davantage. Et ils plongent au fond de l'étang... Mais le dernier serpent, avant de plonger comme les autres,

1. Orvets.

jette le diamant dans l'eau, de crainte qu'un geai ne le trouve et l'emporte.

— Un geai?

— Un geai, oui bien garçon. Car sans ce diamant des serpents, le geai ne pourrait point teinter ses ailes. Tu chercheras dans les vieux nids, dans le nid du premier geai : tu y trouveras sûrement le premier diamant des serpents.

Il souriait finement, le vieux. On avait beau ne pas le croire, on en venait à se demander si on ne le croyait pas quand même : ah! il en avait dans la tête!

— Aux temps anciens, — disait-il encore, — le rossignol n'avait qu'un œil. L'anvot itou n'avait qu'un œil. Et ils étaient copains comme cochons. Mais voilà que le rossignol est prié un jour à la noce. Et il dit comme ça à l'anvot : « Prête-moi ton œil, mon camarade, je te le rendrai sans faute. » Et il va à la noce, fier comme un paon d'avoir deux yeux (mais le paon, sur sa queue, en a bien davantage). Et il revient, et l'anvot lui réclame son œil. « Ton œil? Quel œil? Par mon père et ma mère, je ne sais pas ce que tu veux dire. » Il était rudement chenille, ce rossignol! En attendant, l'anvot restait aveugle, et malcontent, comme tu peux croire. Et il siffle au bec du rossignol : « Je mangerai tes petits dans l'œuf! — Voire, dit l'autre. Je bâtirai mon nid si haut, si bas, que tu ne le trouveras pas ». C'est depuis ce temps-là qu'au pied de chaque buisson où un rossignol a fait son nid, on ne peut pas manquer, en cherchant bien, de découvrir dans l'herbe un anvot.

Touraille ainsi devisant, Raboliot l'écoutant, les heures passaient sans qu'on s'en aperçût. Par la porte de la salle toujours ouverte, ils pouvaient voir la vieille Norine qui tricotait. Assise près du petit fourneau, elle surveillait pardessus ses lunettes le manger qui cuisait sur le feu, et ses aiguilles d'acier cliquetaient à petit bruit. Elle se levait, massive, la tête auréolée par sa coiffe paysanne plaquée derrière sur l'occiput, ronde et blanche comme fromage frais.

— Allons, les hommes! C'est temps de venir à la soupe.

L'omelette grésillait dans la poêle, le lapin mijotait dans le fait-tout de terre vernissée. Ils s'attablaient, tous les trois, et Touraille continuait de parler. C'était un bon moment encore : sur l'omelette onctueuse, ils secouaient la bouteille

de vinaigre au bouchon percé d'un trou. Le vieux, allongeant le bras, coupait au plat de petites bouchées successives. Il se plaignait :

— L'estomac ne va plus. J'ai la fressure ben délicate.

Mais sa fourchette d'étain piquait toujours, et il avait bonne mine, en somme. Norine mangeait silencieusement, abondamment, les yeux fixés sur son mari, sur ses lèvres moustachues et bavardes. De temps en temps elle l'approuvait, ainsi qu'elle en avait l'habitude : « C'est ben vrai. Il a ben raison. »

— Vent solaire, — disait Touraille en piquant des bouchées d'omelette, — vent solaire rend tous les œufs clairs, vent haut produit des côs, vent bas produit des poules.

— C'est ben vrai, — disait Norine.

Le lapin était sur la table, dans une sauce blonde épaissie de farine où les petits oignons embaumaient.

— Allons, mange, mon Raboliot! Je suis content de t'avoir là. Comme on dit, pas vrai? N'a pas bonne fête qui met quelqu'un dehors.

Raboliot souriait, un peu triste. Il y avait des moments, tout à coup, où le bavardage de Touraille avait fini de le distraire, n'était plus qu'un murmure importun. Il songeait à Sandrine. Il se disait : « Ça n'est pas étonnant qu'à vivre auprès de celui-là, elle ait fini par avoir la cervelle trop bourrée. Ça lui a molli la cervelle, à force. » Le vieux, lui, avait bonne tête : il ne risquait rien à tant apprendre. Et tous ces dit-on de naguère, toutes ces croyances qui troublaient nos anciens le laissaient au fond bien tranquille, car il avait la peau du cœur épaisse. Mais Sandrine... Elle s'émouvait d'un rien, et elle croyait à tout, aux fables, aux propos des commères, aux mots imprimés dans les livres, bien plus crédule encore quand ce qu'on lui donnait à croire la remuait toute, lui faisait peur. Qu'est-ce qu'elle fourbançait dans sa tête, toute seule, pendant que Raboliot se nourrissait à la table de Touraille, se faisait du lard de feignant?

Une grande claque sur l'épaule l'éveillait :

— Hé là! garçon! En voilà une figure! C'est à ta prison que tu penses? Fais donc comme moi, bon d'la! Est-ce que j'y pense, à ta prison?

Et il criait, de belle humeur pour trois :

— Allons, Norine, fais-nous frire des beignets! et va qu'ri une bouteille de vin!

Raboliot finissait par céder. Le vin coulait frais dans la gorge, vous laissait au palais une rustique et bonne âpreté. Sous leur croûte dorée, les beignets vous brûlaient la langue, s'amollissaient de farine onctueuse, de pomme fondante, pesaient à l'estomac comme du pain sans levain.

— Encore un! C'est toujours autant de pris... Et fais-nous du café, Norine!

Une vraie noce en famille, entre quatre murs et la porte fermée, de celles qui ne doivent rien aux voisins. Touraille décrochait son violon, et, raclant de l'archet, fredonnait des ariettes anciennes :

Las! qu'avez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?
Ah! si je pleur', si je soupire,
C'est pour vous avoir trop aimé.

Une chanson que chantait Sandrine, une chanson langoureuse qui vous tirait les larmes des yeux. Raboliot l'avait trop entendue, celle-là; et de nouveau, il était triste. Alors Touraille, debout, battant la mesure du sabot, tout le buste balancé en cadence, attaquait *La fille aux dragons* :

La pauvrette est partie,
Son paquet sous le bras.
Sa mère tant pleura,
    Trépassa,
Sa mère en trépassa.

Les dragons ils l'ont prise.
Du soir jusqu'au matin
L'ont fait gagner son pain
    Sans chagrin,
L'ont fait gagner son pain.

Est-ce que la vie est déjà si joyeuse qu'il faille encore, en son par-dedans, se forger des soucis, en fabriquer d'imaginaires? Comme si les embêtements n'étaient pas assez vite arrivés! On se combat, arriéze! On joue du violon, un moment, avant de retourner au travail : voilà comment agit

un homme sage, et le contentement de soi lui rayonne par toute la poitrine, le récompense légitimement.

Ils retournaient s'asseoir dans l'atelier, devant l'établi. Raboliot, sur ses genoux, regardait ses mains inutiles, et qui pourtant savaient faire tant de choses : nouer les collets, par exemple, ou promener dans la nuit le long rayon de la lanterne, ou encore abattre les pins. Il demandait avec humilité :

— Qu'est-ce que je peux pour votre service?

— Essaye voir de me trier les yeux.

Il essayait, fourrant ses doigts dans les boîtes de carton parmi les petites boules brillantes. Il apprenait à les connaître, depuis les grains de jais minuscules qu'on pique dans la tête des passereaux, jusqu'aux pièces travaillées et très chères, les gros yeux à pupille allongée, dont l'iris est semé de paillettes d'or bruni (et ce sont des yeux de chevreuils) ou mélangé de rendures violettes (et ces yeux-là sont ceux des sangliers).

Certains jours, les meilleurs, Touraille parlait du braconnage d'autrefois :

— Moi aussi, je l'ai fait, puisque je suis Solognot de Sologne. Je n'avais pas huit ans qu'on disait déjà de moi : « Il est plus roué, ce drôle, que les fesses d'un postillon. » Une fois plus vieux, quand j'ai été bouère[1], j'en ai tendu des sauterelles dans les blés! On enfonçait une tige flexible en terre, par le gros bout, et on pliait le petit bout vers le sillon, avec un collet en crin. La perdrix se prenait par les pattes, la tige faisait regippe[2] et te l'enlevait en l'air, cré bon sang! Et les trabuchets qu'on tendait en haut des buissons de houx! Et les tire-pieds! Et les gluaux!

Touraille secouait sa tête, et l'on voyait qu'elle était lourde de souvenirs :

— Un bon temps, — disait-il. — Possible qu'on avait plus de mal, qu'on vivait moins gras qu'aujourd'hui, le ventre plat et les joues creuses, mais quoi, on vivait tout de même. Quand les fièvres vous faisaient guerlotter, on se couchait par terre en attendant que ça vous quitte. Et puis après? On était jeunes, ou je l'étais, ça revient au même. Et tellement plus libres, allons! sans tous ces gardes, sans tous ces hommes

1. Pâtre.
2. Ressort.

du Saint-Hubert que font venir les proprios, et qui traînent déguisés à travers le pays. Les étangs? Elles étaient quasi à tout le monde. Les landes itou, et les taillis, où un chacun pouvait faire passer ses vaches à sa guise...

Le vieux, jusqu'à la noirté de la nuit, laissait couler ses souvenirs. Et c'était, avec eux, toute la Sologne d'autrefois, celle d'avant les pineraies, d'avant les routes et les chemins de fer, qui se reprenait à vivre. Et il semblait à Raboliot qu'il avait connu, comme Touraille, les longues friches où daillait[1] le bétail, les pentes couvertes de broussailles et d'ajoncs avec des marais dans les creux, où de maigres brebis pressaient leurs dos laineux autour du berger immobile, un taciturne qui connaissait toutes les étoiles et savait la prière aux loups.

Norine allumait deux bougies, fichées dans des litres vides. La tombée cendreuse du soir floconnait en silence aux rives de la clarté tremblante, pénétrait lentement le bonhomme, l'inclinait à la mélancolie : « Maintenant, on ne savait plus vivre; on avait des bougies, des lampes à pétrole, une Société parlait d'installer l'électricité au bourg. Et puis après? Autrefois, on avait les *oribus*, les longues chandelles de résine que l'épicier vendait en paquets, et qu'on appelait aussi des pétrelles à cause du bruit qu'elles faisaient en brûlant. »

— C'est ben vrai, — approuvait Norine.

— On était jeunes, — reprenait Touraille, — et on était plus libres qu'aujourd'hui...

Il finissait, Touraille, par agacer Raboliot. Tant mieux donc, si l'on risquait! Tous ces regrets, ces jérémiades, est-ce que ça pouvait changer quelque chose à ce qui existait maintenant? Hier est mort, puisque c'était hier. Et c'est aujourd'hui que je vis. Au lieu des lanternes de jadis, — voici que Touraille les regrette, — des caisses en bois vitrées sur un côté où vacillaient deux flammes de chandelles, j'ai les phares à acétylène, leur rayon cru et violent que darde au loin le projecteur; j'ai mon fusil à percussion centrale, et des cartouches à pleine charge dont la poudre blanche claque raide, autrement sec et gai que la poudre noire des anciens et son gros tonnerre enfumé!

1. Errait.

Il regardait le cadran du réveil, sur la tablette de la cheminée.

— Sept heures cinq, je peux m'en aller.

Il était libre, jusqu'au lendemain matin six heures. Il ne redoutait plus Bourrel ni personne, nulle part. Il s'en allait par le fond du jardin, pour ne pas révéler sa retraite, observait un instant, caché dans le trognard de chêne, et regagnait la route par les prés et les boqueteaux, bien au-dessus de sa maison, en faisant un grand détour.

IV

Il n'avait pas tardé à recouvrer toute sa confiance. La hardiesse en même temps lui était revenue. Quand il y songeait à présent, il avait même peine à comprendre sa défaillance du commencement : c'était la première fois qu'il s'était laissé pincer, voilà sans doute pourquoi l'aventure l'avait retourné. Et il y avait eu, aussi, les louches manigances de Volat, la couardise de Trochut, l'acharnement brutal de Bourrel, tout cela, sans compter d'autres choses qu'il avait seulement soupçonnées, dont le mystère l'avait découragé d'avance.

Ce qu'on peut être bête, des fois! Heureusement que c'était fini. Peu à peu, il avait pris ses habitudes, des habitudes nouvelles, embellies d'imprévu, et qui étaient pourtant des habitudes. Il avait rencontré Berlaisier, Sarcelotte. Ils avaient causé, tous les trois; et maintenant Raboliot savait, sans une faute, ce qu'il pouvait oser et ce qu'il ne pouvait pas.

A condition qu'il observât une maîtrise de soi vigilante, il était libre de vivre sans tristesse, et même, s'il le méritait, avec joie. Car c'est une joie, se possédant pleinement, d'aventurer sa vie aux frontières du péril, de le frôler à son vouloir, ou bien, d'un vif élan calculé juste, de bondir soudain au travers, comme on franchit d'un saut, à la Saint Jean d'été, les braises rouges des feux de joie.

Il savait aujourd'hui que Bourrel n'avait pas le droit de l'arrêter dans sa maison, que sa maison était inviolable. Une fois le soir, la nuit venue et sept heures sonnées, les routes mêmes lui étaient permises. Il pouvait, si ça lui chantait, entendre la messe à l'église; et il ne s'en faisait pas faute,

glorieux qu'on le vît et qu'on admirât sa crânerie. Sa bicyclette l'attendait à la porte, et il croyait en ses jarrets.

Il savait bien, surtout, que les gens étaient avec lui dans cette joute qu'il menait contre la loi et les gendarmes. Presque toutes les maisons du village s'ouvriraient devant ses pas, au bon moment; et la porte des fermes s'ouvrirait, ici ou là, dans les cantons de chasse où il recommencerait de travailler.

Il y avait eu des alertes : elles n'avaient fait que l'exciter, que l'affermir dans sa confiance et dans sa force. Un matin qu'il était dans sa maison, on avait frappé à l'huis. Et il avait dit à Sandrine : « Va voir qui c'est ». Elle n'osait pas, peu brave comme elle était. C'est justement pourquoi il lui avait répété : « Va voir ».

Elle avait tiré le vantail, doucement, et aussitôt pâli de crainte, avec un ou deux pas en arrière. Seigneur Dieu, c'était Bourrel! Raboliot s'en était bien douté.

Il s'était approché sans bruit, pendant que Sandrine allait ouvrir. Il se tenait derrière la porte. Et la tête du gendarme apparut, joviale; et il disait avec une feinte bonhomie :

— Je passais comme ça, la patronne... Ayez pas peur... Je suis venu pour causer un brin, en bon accord.

Mais ses regards fouinaient partout, et il avançait déjà la jambe.

— Qu'est-ce que tu veux?

Ma foi oui, c'était Raboliot, tout à coup surgi devant lui, les bras croisés, ses yeux noirs plantés droit dans les yeux pâles du roussiau.

— Je suis chez moi, peut-être!

— J'y suis aussi, — défia Bourrel, avec un geste de l'épaule, en biais, pour se couler entre Raboliot et Sandrine.

Mais Raboliot, d'une voix très calme :

— N'approche pas : je te refuse l'entrée.

Il avait bien dit ça, avec une dignité si merveilleusement jouée qu'elle ne prêtait pas à rire. Il ne claquait plus la porte, à présent. Il était trop maître de lui, et même, à dire le vrai, il s'amusait bien trop pour se laisser aller à la colère.

— A la prochaine fois, Bourrel; sans rancune!

Dans le fond, il était resté gamin : quand on n'a guère plus de trente ans, malgré les cahots de la vie, malgré la guerre

que l'on a faite, on sent monter en soi, certains jours, des poussées de jeunesse, des élans de gaîté plus vifs que des cabrioles.

— Tu as vu? Tu as vu, Sandrine?

Il faut qu'elle ne soit plus dolente, qu'elle prenne sa part de cette gaieté.

— Ils ne peuvent rien, je te dis, aussi longtemps que je me garde!

Mais Sandrine continue de voir les yeux pâles et méchants de Bourrel, son uniforme, son dos brutal.

— Ah! — gémit-elle, — combien ça pourra-t-il durer? Un jour ou l'autre, ils te prendront, il faudra bien que tu y passes... Et moi, et les petits, qu'est-ce qu'on deviendra, je te demande?

— Laisse donc, laisse donc, — répond Raboliot. — Ça durera longtemps, sois tranquille, aussi longtemps que je voudrai. Je ne suis pas tout seul, Sandrine. J'ai des amis partout entre Sauldre et Beuvron : la place est grande pour travailler!

— Mais ceux-là qui t'en veulent, Raboliot? Il y en a aussi, je pense.

Voilà comme est Sandrine, toujours tourmentée d'inquiétude, l'esprit toujours porté au noir. Même quand elle se tait, ses silences vous serrent la poitrine. Raboliot parle, pour tâcher d'échapper à cette étreinte obscure, et qui fait mal. Jamais Sandrine ne parle la première. Elle se contente de lui répondre, et toujours avec douceur, et toujours des choses qui découragent : alors pourquoi a-t-il parlé? Il regrette à présent le silence de Sandrine. Et voici qu'elle se tait, et il voudrait l'entendre encore.

L'Edmond, le Léonard étaient à la « petite école ». Sylvie, la dernière née, presque toujours dormait dans sa berce. C'était trop *ch'ti*, ce monde, pour vous venir en aide. Et même le sommeil de Sylvie, ou ses sourires jaseurs sur les genoux de sa mère, ou son geste goulu vers le sein veiné de bleu, — car elle tétait encore, la mâtine, à son âge! — c'étaient des choses qui faisaient mal, qui serraient la poitrine tout comme les silences de Sandrine, sans qu'on pût expliquer pourquoi.

Il n'y a qu'un recours, qui est de s'en aller ailleurs, d'aller chercher ailleurs des raisons d'être joyeux, de réchauffer en soi cette ardeur qu'y éveille la lutte, cette fierté de beau joueur en quête d'applaudissements.

— A la tienne, Berlaisier! A la tienne, Sarcelotte!

On peut s'attabler chez Trochut, crânement, et choisir le jour du marché : ainsi toute la campagne vous voit et s'ébahit de votre audace.

— Une manille? Un truc?

— Une manille!

La salle de l'auberge était pleine. Les gros souliers, les sabots-bottes traînaient sur le parquet de sapin. Il pleuvinait, derrière les vitres voilées de rideaux blancs.

— Héha! Boissinot! Malaterre!

Ils étaient venus aussi, ceux-là, depuis Malvaux et Buzidan. Ils s'approchèrent de la table; la pluie dégoulinait aux bords de leurs grands feutres noirs.

— C'est toi? C'est toi? — s'étonnèrent-ils.

— Comme tu vois, — triompha Raboliot. — On fait une manille, comme tu vois.

Il abattait ses cartes sur le tapis, cognant du poing, à chaque coup, entre les verres pleins de vin rouge. Un frémissement léger lui courait à fleur de peau. Il s'écria, avec un rire :

— Tu diras à Volat que tu m'as vu, hein? Que ça ne va pas trop mal comme ça...

Il ajouta au bout d'un moment :

— Comment qu'i'va, lui, Malcourtois?

Boissinot, Malaterre se penchèrent : il y avait bien du monde dans l'auberge.

— Il est arrivé des choses... — commença Boissinot.

— Les faisans d'élevage... — continua Malaterre.

— Ben quoi? Ben quoi? Vous pouvez y aller, bon Dieu! On n'est que des amis, dans la cambuse!

Et il appela, en cognant plus fort sur la table :

— Ho! Bec-Salé! Un litre encore, avec deux verres! Et siésez-vous là, vous deux!

Boissinot, Malaterre s'assirent. Ils racontèrent :

— On a volé des faisans en volière, au Bois-Sabot, une bonne douzaine de poules, moitié autant de côs... Les poules n'étaient point trop vaillantes, des jeunes, et malades du bâille-bec. Mais les côs, vingt dieux les belles bêtes! Demande donc à Trochut, pour voir.

Le gros homme écarta les bras, pressa son cœur de ses deux mains :

— Moué? Moué? — bredouilla-t-il.

— Ah! vieille ficelle!

Raboliot lui tapa sur le ventre : il ne lui en voulait plus, à Trochut. C'était un homme qui faisait son métier.

— Mais voilà, — reprit Malaterre. — Ça a fait vilain, au Bois-Sabot! Quand le comte a su la nouvelle, il en a raconté long! Et il a demandé, au télégraphe, qu'on lui envoye des gars du Saint-Hubert.

— Ça s'pourrait même, — dit Boissinot, — qu'ils soyent déjà dans le pays.

— S'ils n'y sont pas, ils sont toujours pas loin.

— On en a vu deux, hier soir, à la gare. Ils sont descendus du traindevay, habillés en électriciens.

Raboliot eut conscience que toute son ardeur s'éteignait, que ses yeux s'éteignaient, qu'il avait froid. Il avala son verre de vin rouge, et se mit à crier à tue-tête :

— Je m'en fous! Je m'en fous! Et encore je m'en fous! C'est à moi qu'ils en ont, hein? C'est bien moi qu'ils veulent chauffer, pas vrai?

— Dame, — reconnut Boissinot. — Ils ont dit que le gars qui avait volé les faisans, tu devais le connaître de près.

— Qui a dit ça?

— Volat, donc.

— Et on l'a cru, dis, on l'a cru?

Raboliot s'était dressé, soudain blême et les yeux agrandis.

— Moi? Moi? — balbutia-t-il.

Et sourdement, secouant la tête :

— J'ai point fait ça! Ma grand'foi devant tous, j'ai point fait ça.

Et il cracha, le bras étendu.

— Allons, garçon... — intervint Malaterre.

— On l'a cru? — répétait Raboliot.

Ils le regardaient, sans sourire. Mais on voyait bien à leur air que tout au fond d'eux-mêmes ils avaient prêté foi à ce qu'on leur avait dit.

— Tancogne l'a cru, toujours, — fit Boissinot, — Et le comte aussi, je pense. Et ils t'ont donné aux Saint-Hubert... Et on a vu Bourrel au Bois-Sabot, c'est sûr. Il est déchaîné après toi : tu feras bien de te garder, petit.

Raboliot, de ses deux mains, serrait le bord de la table. Toujours très pâle, il ne faisait pas un mouvement; mais deux des verres, qui se touchaient bord à bord, tintaient sans trêve à grelottement léger.

— Ma grand'foi... — recommença-t-il.

Il comprit soudainement que toutes ses protestations seraient vaines, encore heureux si elles ne lui faisaient point de tort. Une grande lassitude l'accabla, la sensation d'être écrasé sous le poids d'un sort méchant. On le vit allonger le cou, à droite, à gauche, pousser du front ainsi qu'une bête qui va foncer. Et sa colère creva, roula son flot comme à la brèche d'une digue rompue.

— Ah! le menteur! Ah! le puant! Il a dit ça! Il m'a sali! J'en aurai ma vengeance, les hommes! Il regrettera de m'avoir barré, je vous le dis, il s'en mordra les poings, le mauvais! Et l'autre, l'autre, le Bourrel, qu'il y vienne aussi, celui-là! La prison, les tribunaux, il en est tout glorieux, tout raidi! Qu'il y vienne, avec sa prison! Je ne les crains ni l'un ni l'autre, je me fous d'eux, je les rejette!... Et je m'en vas, tiens! Je m'en vas dret au-devant d'eux, n'importe lequel, le premier qui voudra s'y frotter! Ah! j'ai volé des faisans en volière? Ah! je suis un voleur? Est-ce qu'il est au pays, Malcourtois, aujourd'hui? Est-ce qu'il viendrait répéter ça ici?... Laissez moi passer, vous autres, je vas le qu'ri! Laissez-moi, je vous dis! Je veux passer!

Ils le maintenaient, inquiets de sa colère, des éclats violents de sa voix. Dans la salle comble, on se levait, des visages se tendaient par-dessus des épaules. Le gros Trochut se précipita, la bouche ruisselante d'adjurations :

— Tais-toué, mon gars! Par bonne amitié, Raboliot... Par respect pour ma maison... Mais t'es pas fou? Mais tais-toué donc!

Et Boissinot, et Malaterre le rasseyaient presque de force. Et ils disaient, comme le gros Trochut :

— T'es pas fou, Raboliot? C'est-i' que tu es fou perdu?

C'était la vérité; il venait d'être fou perdu. Il se connaissait bien pour avoir le sang chaud, la crête rouge, tout de suite enclin aux «promptitudes». Ça tombait vite, par exemple, et, quand c'était tombé, il en gardait un peu de honte. A quoi ça rimait-il, ces menaces dans le vide, ces coups de gueule contre des absents? A le trahir, à gâcher tout son jeu d'avance. Pareil train de paroles, c'est preuve de faiblesse bien souvent, et de crainte. Qu'est-ce que les autres allaient penser de lui?... Humilié, mécontent de soi, il se raidit intérieurement, s'efforça de ne plus entendre ces chocs sifflants qui lui battaient aux tempes.

— Faut la justice, — déclara-t-il enfin. — On est ce qu'on est, mais faut la justice.

— Ben sûr, — approuva Boissinot.

Ils prirent les cartes, et recommencèrent la partie. Raboliot n'était guère au jeu. Entre chaque manche il se reprenait à parler, d'une voix qu'il voulait paisible, mais qui tremblait encore un peu.

— Ça n'est pas que je les craigne, — disait-il. — Depuis quinze jours qu'ils sont après moi, je leur en ai fait voir, du pays! Avant-hier encore, le Bourrel a bien cassé son nez. Est-ce qu'il s'est vanté de l'affaire, au Bois-Sabot?

Il en revenait à sourire, réconcilié avec lui-même :

— Comment, vous n'savez pas? Tout le bourg en a rigolé. Il m'avait guetté des heures, dans la carrière en côté de chez nous. Il tombait de l'iau tel qu'à présent, il avait de la glaise enfondue jusqu'aux fesses. Je l'ai bien vu quand j'ai rentré de chez le beau-père, sept heures passées, en fumant ma cigarette; il a même pu en sentir l'odeur... Qu'est-ce qu'il a fait? Il a couru prévenir M. Bergeron, le maire, de s'amener le lendemain au jour. Et tantôt lui, tantôt Boussu ou Dagouret, ils ont surveillé ma maison la nuit durant; il y serait resté tout seul, acharné comme je le connais. Et toujours de l'iau, les gars, vous vous rappelez si ça tombait! Ils avaient dressé un baquet en travers, et ils prenaient faction dans c'te guérite, boulés comme un chien dans sa niche... Seulement moi, je ne

me doutais pas qu'ils avaient prévenu le maire. Et quand M. Bergeron s'est amené, j'étais encore au lit, en bourgeois... Bon. Voilà qu'à l'habitude on cogne un coup dans la porte; c'était alentour de sept heures. Sandrine se lève, en chemise, et elle demande derrière le vantail : « Qui c'est qu'est là? » Vingt dieux! Voilà monsieur Bergeron qui répond : « C'est moi, Sandrine. Faut ouvrir. » Et qu'il ajoute : « Je suis revêtu de mes fonctions de maire. J'ai droit d'entrée. » Et c'était vrai. Et le Bourrel qui allonge ses histoires : « Au nom de la Loi... Réquisition... Force publique... » Le sang ne m'avait fait qu'un tour, j'étais debout. Sandrine, elle, elle s'était ensauvée près du lit, tremblante comme feuille. Je lui souffle : « Faut gagner ren qu'une minute. Réponds que tu vas leur ouvrir, le temps de passer un jupon... » Et elle leur dit ce que je lui disais de leur dire. Et pendant ce temps-là, j'empoigne mes drôles, tous les trois, et je les couche dans le grand lit. « Écoute, Sandrine, quand tu leur auras ouvri, tu retourneras près du lit des garçons, comme si tu y avais couché ». Et je me glisse sous la couette et la paillasse du grand lit, avec les trois drôles par-dessus. Ils sont entrés, M. Bergeron, les gendarmes. Ils ont fouiné partout, perquisitionné comme ils disent, ouvert la maie, le bureau, regardé sous les lits, même retourné celui qui était vide. Quand ils sont arrivés au mien, ils n'ont même pas eu une doutance, devant les trois gamins mussés nez contre dos, ou peut-être qu'ils n'ont pas osé... Combien de temps ç'a-t-i' duré? Une bonne demi-heure pour le moins. Bon Dieu que j'avais chaud, les amis! A moitié étouffé, mais content. Et quand ils sont partis, le Bourrel ben camaud, tu parles d'une séance de rire! Sandrine elle-même ne pouvait pas s'en empêcher... A ta santé, mon vieux Bourrel! Une fois qu'il a été sortu, je lui ai filé sous le nez pour le plaisir, aussitôt sauté sur mon vélo, à toutes pédales du côté du Beuvron. Et je me retournais de loin, en lui faisant au revoir avec la main. Ah! mes gars, la gueule qu'il faisait!

Il se rengorgeait, Raboliot, sous les bourrades qui lui secouaient l'épaule, dans le tonnerre des rires qui roulaient autour de la table. Un orgueil lui était venu, une admiration de soi-même, du personnage qu'il jouait et que les autres admiraient. Mais il ne s'apercevait pas qu'il en était déjà le

prisonnier, qu'il se guindait un peu plus chaque jour à la semblance de ce héros factice, et qu'il ne pouvait plus maintenant fléchir, ainsi gâté de gloriole enfantine.

Il se montrait dans le village. La nuit tombée, on le voyait traîner par les rues. Et il disait à qui le rencontrait : « Je m'en vas rendre sa politesse à Bourrel. » Il faisait les cent pas devant la gendarmerie, fumait sa cigarette en attendant le retour des gendarmes. Et quand ils revenaient, achevée leur tournée du jour, il leur tirait courtoisement sa casquette, en se plaçant exprès dans la lumière d'une boutique.

Où ça pouvait-il le mener, ces bêtises? Tous les jours à présent il retournait vers la Sauvagère. Il avait vu Tasie sur le bord de l'étang, et il s'était montré, de loin, en agitant le bras au-dessus de sa tête. Elle l'avait bien aperçu, Tasie, et reconnu avec Aïcha près de lui. Raboliot avait distingué ses dents blanches, découvertes dans un rire d'amitié : chacun sait bien, pardi, que les femmes sont sensibles à la hardiesse des beaux garçons... Et la Flora? Qu'est-ce qu'elle devenait, celle-là? Elle en avait des yeux, la coquine! autrement vifs que ceux de Tasie, et des dents bien plus blanches, et des cheveux plus noirs et luisants... Est-ce que Sandrine avait cette gaieté, ce feu au corps qui vous brûlait à l'approcher?

Et Raboliot revenait chaque jour, ne sachant trop ce qu'il cherchait, mais audacieux à se montrer, menant sa ronde autour d'un péril imprécis, de plus en plus serrant sa ronde comme un phalène autour de la lanterne, une nuit de chasse.

Tant à la fin qu'un soir, dans les bois de la Sauvagère, Tournefier le joignit au tournant d'un sentier d'agrainage. Il avait son fusil à l'épaule, et dans la main un sac de jute où soubresautait quelque chose, probablement une poule faisane trouvée captive en visitant ses mues. Raboliot s'était arrêté court avec Aïcha dans ses jambes, un pied suspendu, prêt à la fuite. Mais il n'éprouva point de surprise, au signe que Tournefier lui fit tout à coup d'approcher.

Le garde semblait mal à son aise. Des deux hommes, c'était lui qu'on aurait cru fugitif et traqué.

— Salut, Firmin! — dit Raboliot.

Mais Tournefier, très vite, avec des regards en tous sens :

— Fous le camp, Rabiolot! Et ne reviens pas de longtemps.

Je voulais te le dire une fois, en bon accord, avant qu'il ne soit trop tard : va-t'en traîner tes guêtres ailleurs, loin d'ici, le plus loin que tu pourras...

Il était rouge, Tournefier. Il parlait d'une voix essoufflée, pressante, avec toujours ses regards tourmentés.

— Je ne devrais pas te le dire, allons... C'est un coup à perdre ma place... Si des fois on nous avait vus... Et tu amènes ta chienne, encore!

Raboliot eut un rire fanfaron, un de ces rires qu'il avait souventes fois, à présent :

— Ici? Qui donc pourrait nous voir? Un écureuil dans un sapin? La caillasse qui craille là-haut? Méfie-toi, mon Firmin! Elle s'envole vers le Bois-Sabot. Elle va rapporter à Tancogne qu'elle nous a vus frayer ensemble.

Mais Tournefier devint plus grave, et sa voix baissa davantage :

— Garde-toi, Raboliot, je te le dis... Il y en a qui sont après ta peau, il y en a...

Et Raboliot, haussant les épaules :

— Je te les nommerai bien, ceux-là, toute la liste sans une faute : Malcourtois, Bourrel, Tancogne... C'est-i' ça? Les gars du Saint-Hubert, que tu dis? Je sais leurs noms itou, en attendant d'apprendre leurs figures : Lépinglard, Piveteau, qu'ils s'appellent... C'est-i' ça?

Tournefier regardait Raboliot avec des yeux tout drôles, où se devinaient sa stupeur à le voir ainsi changé, et sa réprobation, et peut-être sa pitié. Il allongea le bras vers lui, le poussa en arrière, sans violence :

— Fous le camp, je te dis! C'est bien trop causé déjà.

Et tandis qu'il poussait Raboliot, ses yeux se faisaient suppliants, et sa voix toujours basse prenait une troublante puissance :

— L'air est malsaine ici, dangereuse à respirer. Il y a ceux que tu as dit. Et peut-être qu'il y a autre chose. Je ne sais pas moi-même, c'est à croire que les arbres ont des yeux... Ah! va-t'en, Raboliot, va-t'en vite! Il y en a lourd sur ta tête! Si j'étais à ta place, cent bons dieux! je ne la lèverais pas si haut.

Tournefier fit demi-tour, et fila raide par le sentier. Au

bout de quelques pas, Raboliot le vit prendre sa course : pas possible? C'était lui qui se sauvait.

Il essaya de rire encore. Mais personne n'était là pour le voir et le cœur soudain lui manqua. Une gêne s'insinuait dans son être, une espèce de clarté glacée. Il lui semblait que s'en allaient de lui, une à une, les guenilles éclatantes qu'il exhibait aux yeux des gens, qu'il était nu, chétif et malheureux.

— Aïcha!

Il se pencha vers la petite chienne, d'un geste tendre et familier lui prit la tête dans ses deux mains. Et il plongeait ses yeux au fond des prunelles rousses, transparentes de tiède amitié, comme pour leur demander un conseil et un recours.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire, Firmin?

Ce n'était pas une femme, Tournefier, mais un gaillard de bon jugement, un homme solide et bien résous. De l'avoir vu ainsi troublé, Raboliot demeurait perclus. Sans même s'en être aperçu, il avait quitté le sentier, et par un taillis de bouleaux regagnait la route de l'Aubette; son vélo l'attendait par là, dissimulé dans un roncier.

— Ah! laisse donc! On verra toujours!

Mais il pressait le pas, d'instinct, comme si des regards l'eussent suivi en effet, dardés d'ici et puis de là, on ne savait de quel côté entre les petits arbres blancs. Les bouleaux étaient très serrés : ils se haussaient d'un jet vertical, jaillissaient comme des fusées grêles vers la lumière d'un ciel blafard.

Raboliot à présent courait presque, dans une hâte d'être ailleurs, hors de ce taillis grelottant. Une branche craqua. Il s'arrêta tout net, se retourna, se frotta les yeux : décidément il avait la berlue! Rien ni personne ne remuait plus à la place où il avait cru voir... Mais qu'est-ce qu'il avait cru voir? C'était de couleur sombre, cela flottait comme une fumée, ou se traînait à ras de terre, il n'avait pu bien distinguer. Un vertige léger balançait les bouleaux trop pâles, toutes ces écorces plus blanches que des linges; un écœurement presque physique en venait à Raboliot. Par hasard, il abaissa les yeux vers sa chienne, et il la vit qui hérissait le poil, qui troussait les babines en grondant à fond de gorge. Elle aussi, alors?

— Allons, Aïcha!

Tant qu'il fut dans le bois taillis, il continua de parler à la noire. Cela lui redonnait confiance d'entendre sans répit le son de sa propre voix.

— On s'en va, oui, pour le quart d'heure. Mais on verra plus tard, on reviendra, est-ce pas, ma belle?

Et peu à peu les petits arbres se clairsemèrent. De grandes loques de ciel mauve pâlirent sur l'horizon des champs, assombris davantage, sous le mauve monotone de la nuée, par une mince ligne de clarté soufreuse. Les étangs de Chanteloup, d'Hardillat, du Gué de la Guette la réflétaient de l'un à l'autre, la prolongeaient, horizontale, au miroir de leurs eaux immobiles.

C'était le soir. La route mouillée de pluie paraissait violette, trouée de flaques livides et pures. Un silence endolori s'alanguissait par l'étendue.

Hors du roncier où il l'avait cachée, Raboliot tira sa bicyclette. Et il gagna la route, à pas pesants et la tête basse, vers un maigre buisson qui bordait le fossé. Ce fut à ce moment que la chose arriva. Une voix cria :

— A nous deux, mon gaillard!

Cette voix, vibrante, l'avait frappé en plein visage. Surgi hors du buisson, Bourrel se tenait devant lui. Raboliot vit qu'il était seul. Il crocheta, son vélo à l'épaule, vira sèchement, avec assez d'adresse pour que la roue arrière heurtât Bourrel au ventre, le fît chanceler une seconde : et déjà il était en selle, poussait à fond sur les pédales, le visage fouetté d'air vif.

Il ne se rendit pas bien compte tout d'abord. Très vite pourtant il eut conscience qu'il était seul, sans le trot d'Aïcha près de lui. Et dans l'instant il se souvint d'un claquement qu'il venait d'entendre, pareil au choc d'un marteau sur une planche. Pédalant toujours, il regarda par-dessus son épaule, et vit Bourrel debout sur la route. Le gendarme, la tête un peu penchée, regardait à ses pieds une petite masse sombre et velue. Le revolver qu'il tenait au poing étirait encore dans le soir un fil de fumée bleuâtre, paresseux à se dissoudre.

V

Parce qu'on a dans sa maison une femme et trois petits, il faut bien se remettre au travail. Malgré un jugement de prison, malgré les ennemis qui vous guettent, il faut bien rapporter au nid de quoi nourrir toute la couvée.

On travaille seul, avec une méfiance farouche. On fuit les hommes dont on a le dégoût. A se sentir épié sans trêve, harcelé, où qu'on aille, d'une surveillance mystérieuse et tenace, on confond ceux qui vous haïssent dans la même rancœur révoltée, on ne connaît même plus ses ennemis. La seule compagne qu'on aurait eue, un gendarme l'a tuée d'une balle de revolver, dans votre dos, par traîtrise méchante. On ne garde plus d'elle que la vision d'une petite chose noire qui tache une route aux pieds de son assassin.

Boissinot? Malaterre? Ils avaient leur maison et leurs champs, et leur gibier aussi, dont ils devaient être jaloux. Mais Sarcelotte? Mais Berlaisier? Est-ce qu'on savait? Il y a dans chaque homme un être qui se cache, que personne ne peut découvrir, pas même l'homme qui le cache, en soi. Raboliot, à de certaines heures, avait l'angoisse et la crainte de lui-même : « De quoi est-ce que je suis capable, allons? »

Touraille, il s'en apercevait bien, ne l'accueillait plus qu'à contre-cœur. Le vieux ne lui faisait pas de reproches, pas encore, mais il multipliait les conseils : « Change de commune, si tu es trop guetté chez nous. Je connais des gars qui n'ont pas peur d'aller loin... N'as-tu pas ton vélo, de bonnes jambes? On fait du chemin dans une nuit! » De paroles, Touraille n'était jamais avare.

Raboliot n'avait plus qu'une maison, la sienne; et dans sa maison une Sandrine pâle et triste, pliant la nuque à tous les coups, et trois drôles qui tendaient le bec, qui ne demandaient qu'à pousser, qui n'avaient pas la gale aux dents. Sandrine, chez M. Bergeron, faisait deux heures de ménage chaque matin; et voilà que c'était fini. Le maire en avait pris une autre, en disant à Sandrine qu'il lui trouvait petite mine, qu'elle avait besoin de repos. Ces quarante sous de tous les jours étaient partis.

Il y avait bien une autre maison, au pays; deux petites

chambres très propres, mais où il ne faisait guère chaud. La vieille Montaine, pour sûr, n'aurait rien reproché à son fils. C'était son fils qui se tenait loin d'elle à cause d'un souvenir ancien, de ce père braconnier qui était mort à la prison, pour un coup de talon qu'un homme du Saint-Hubert lui avait donné dans le ventre; la pauvre vieille, elle en avait assez lourd à porter!

Les journées se suivaient, mauvaises. Le pire de tout, peut-être, c'était cette menace multiforme, imprécise, qui traquait Raboliot partout, qu'il traînait nuit et jour, collée à lui. Des rages le secouaient souvent à ne pouvoir la contempler en face, la camper devant lui, comme un être dont on mesure la force avant de l'étreindre à pleins muscles. Mais qui? Mais qui?... Ce Bourrel, ce Volat détestés, il leur savait presque gré à présent de les connaître pour les malfaisants qu'ils étaient, de connaître surtout la haine qu'il leur avait vouée. Car il y en avait bien d'autres, qui pouvaient être au loin cette fine silhouette de laboureur penché sur les mancherons de sa charrue, ou ce vieux qui tournait le dos, écorçant dans une taille des billes de maritimes, où l'homme qui avait laissé là cette bicyclette toute seule, avec une gibecière au guidon et le goulot d'un litre dépassant.

Quels autres? Est-ce que c'étaient des gens? Ou bien une force maligne, un esprit tourmenteur, surnaturel? A la longue, une crainte superstitieuse se faisait jour en Raboliot, le rejetait aux épouvantes ancestrales. Alors il se raillait lui-même. Il repuisait courage en la violence même de sa crainte : quand on voit une birette la nuit, son grand linceul où tremble une lumière, on peut la dominer si on lui saute bravement sur les épaules. Il le ferait, nom d'un diable! Il ne se laisserait pas noyer! Une prescience soutenait son courage, un avertissement continu de son corps, mille souvenirs de sensations.

Quand il rôdait la nuit par les landes de la Sauvagère, le fusil prêt ou des collets à la ceinture, il percevait obscurément, mais d'une intuition décisive, l'imminence de la menace. Avait-il aperçu, entendu quelque chose? Peut-être; à peine. Il n'aurait pas su dire si c'était un frémissement de feuilles, un pétillis de brindilles écrasées, un grattement d'étoffe accrochée par une ronce; la menace était là, il le sentait, et qu'il ne

pourrait pas cette nuit faire claquer les cartouches, ni lever les collets tendus, à la bougie, avant que l'aube ne parût.

Est-ce que cette vie allait durer longtemps? Est-ce que ça l'amusait de se sauver ainsi chaque fois, juste au bord de son travail? De rentrer chez lui les mains vides, de s'y bauger d'interminables heures en attendant une occasion qui bien sûr ne viendrait jamais, puisqu'il allait, dès la sortie prochaine, renifler le péril et se sauver encore? Est-ce que décidément il était incapable d'en finir?

Une nuit de lune brouillée, il saisit son fusil, mit dans sa poche une douzaine de cartouches, et monta vers la Sauvagère.

C'était une belle nuit de perché, baignée d'une pâle clarté diffuse, ruisselante d'une pluie fine et molle, presque tiède. Il allait arpenter la grande plaine de Buzidan, toute entière, et visiter l'un après l'autre ses quatre chênes solitaires; pas un, sûrement, qui ne portât dans sa ramure cinq ou six faisans endormis.

Il avait chaud à cause de cette pluie douce, chaud à la peau, et chaud dans le fond de sa chair. Son cerveau fermentait d'images, et son cœur lui poussait le sang dans tout le corps, à battements appuyés, réguliers, fiévreux à peine.

Il atteignit le faîte de Buzidan et découvrit la plaine laiteuse, trempée de lune mouillée, où les chênes courts de pied arrondissaient bas leur ramure. Ils émergeaient du lac lunaire, tous les quatre, pareils à des îlots robustes. Raboliot les regardait, content de les voir entourés de cette étendue dépouillée, de cette clarté largement étale. Et une pensée qu'il agitait obscurément s'illumina tout à coup en lui-même, à l'image loyale de la plaine : « On me verra tout clair, là-dedans... Mais peut-être que je verrai, aussi ». Et il descendit vers les chênes.

Il ne se cachait pas, il marchait d'un pas vif, sans courir; il offrait sa forme d'homme ainsi visible de toutes parts, se tendait en appât à l'ennemi. Quand il atteignit la breumaille, il continua d'aller tout droit, sans presser ni ralentir l'allure. Mais il perçut avec plus de force cette chaleur qui l'accompagnait, allégeait tout son corps et affinait ses sens. Ce fut comme si son être se creusait, en marge de ses pas, en marge du coup

d'épaule qu'il inclina pour faire glisser la bretelle de son arme, de tous les gestes qu'accomplissaient ses muscles.

Il fut bientôt au premier chêne, et s'arrêta. Les faisans dormaient sur les branches, perchés si bas qu'en avançant encore un peu, il les aurait touchés, semblait-il, de la main. L'égouttis monotone de la pluie enveloppait le sommeil des oiseaux, ils n'avaient pas entendu les espadrilles du braconnier. La tête dressée, il les compta; ils étaient cinq, bien détachés sur le ciel pâle. Il contourna le chêne avec d'infinies précautions, cherchant la place où il les verrait mieux encore, groupés plus serrés dans un clair, et souleva doucement son fusil vers son épaule. La crosse touchait déjà sa joue, quand éclata en lui la certitude de n'être plus seul : la menace approchait, quelque part, et déjà elle était sur lui. Il ne fit pas un mouvement, le canon du fusil toujours pointé vers les faisans comme s'il allait lâcher le coup. Mais il ne tira point. Il écouta intensément, de toute sa chair.

Cela s'approchait vers la gauche, un froissement long dans les bruyères à travers le grésillement des gouttes, et peut-être cette ombre fumeuse qu'il avait cru d'autres nuits entrevoir, qu'il entrevoyait à cette heure sans qu'il eût remué davantage, qu'il pressentait à son côté, tournant les yeux, au bord extrême de son champ visuel. Et cela s'arrêta, se confondit avec les bruyères sombres. Et il y eut un bond de Raboliot, son fusil jeté derrière lui, une chute violente de tout son corps rué en avant, et contre son visage un cri douloureux et aigu, une plainte folle qui le bouleversa.

— Pauver'piaule! Je t'ai fait mal.

Elle s'était effondrée sous son poids, pliant comme une herbe fauchée. Les mains de l'homme, déjà dénouées, sentaient encore la minceur frêle des épaules qu'elles avaient meurtries. Dans la clarté lunaire, il distinguait de grands yeux sombres, pleins d'une détresse animale et poignante.

Il la souleva, contractée de terreur, la maintint devant lui toute proche, les doigts fermés autour des poignets grêles :

— Qui c'est, celui qui te lance contre moi?

Elle se taisait, avec des soubresauts nerveux, si raides que Raboliot dut serrer les doigts davantage.

— Je ne te ferai plus de mal. Mais tu vois bien, allons, qu'il faut parler!

Il ajouta, la voix plus rude :

— Si tu appelles, je t'emmène avec moi.

— Appeler? — dit-elle. — Bouchebrand est loin.

— C'est donc Volat qui t'envoyait?

— Oui.

Au frémissement des doigts qui l'étreignaient, elle perçut la colère de l'homme, et devina d'instinct quelle haine le possédait. Elle dit alors, sans plus lutter :

— Pas la peine de me tenir : je vous raconterai ben sans ça.

— C'est toi la drôline de Bouchebrand? — fit Raboliot. — C'est toi Souris, la poque[1] à la Flora?

— Oui.

Il comprenait déjà presque tout. Une pitié lui venait au cœur devant ce dérisoire ennemi, ce bout de fillette maigrichonne, mouillée de pluie sous ses guenilles. Arriéze! Il s'était élancé à pleine force, les dents serrées, les poings tendus; et il avait rencontré ça! Le souvenir lui revenait de toutes ses angoisses passées, de toutes les chasses qu'il n'avait pas faites, de toutes les bêtes qu'il n'avait pas tuées. Quelles mauvaises heures à la maison, Sandrine toute pâle et silencieuse, les enfants mal nourris qui déjà craillaient la faim, et sa révolte à lui, ses renoncements, ses peurs, ses humiliations, ses colères! Et tant de peine à cause de ça, de ce grillon noiraud, de cette gale de rien du tout! Que ne l'avait-il calottée jusqu'au sang, la vicieuse!... Mais en même temps qu'il songeait ces choses, sa pitié grandissait devant la faiblesse de Souris, devant sa présence fragile.

— Pauver'piaule! — dit-il encore.

La sale bête, c'était l'autre, le Malcourtois, le grand Volat. Raboliot le pensait si fort qu'il l'exprima sans le vouloir, à voix très haute :

— Ah! le mauvais!

— Pour sûr, — dit la Souris.

Elle était rassurée tout à fait, si joyeuse de l'être qu'elle en était à peu près ivre. Et elle parla, et elle en dit rudement long : toutes ses courses furtives derrière le braconnier, depuis

1. Fille.

les jours de pêche aux étangs, depuis la nuit où il avait porté les lapins chez Trochut... Le soir où il avait colleté, c'était elle qui l'avait trahi[1], cherchant ses places au bois de la Sauvagère, elle qui l'avait dénoncé à Volat, à M. Tancogne. Et c'était à cause d'elle que Tournefier l'avait pris, qu'il lui avait flanqué un procès... Pourquoi elle avait fait ça? On lui avait ordonné de le faire, on lui avait promis que Volat ne la battrait plus. Et puis ça l'amusait, pour tout dire, ça lui était plaisir d'épier ainsi sans être vue, de se couler dans les broussailles, de se jeter à terre tout à coup, de se coller contre le tronc d'un arbre ou de grimper lestement dans ses branches. Bien des nuits, quand Raboliot traînait au bois, elle était perchée sur sa tête, « capie » au joint de deux grosses branches; elle le voyait sans qu'il la vît, et elle en était toute brûlante. Et quelle joie, encore, de se laisser glisser au sol, de reprendre le pied derrière lui, rampant, se faufilant, sans un bruit! Et ces battements brusques du cœur, quand Raboliot se retournait, en alerte!

Il regardait Delphine, tout remué. Il l'admirait pour la si bien comprendre; c'était un maître jeu qu'elle avait mené là! Si ch'tite, et si pleine de malice! A présent qu'il savait, qu'il l'avait trahie à son tour et qu'il ne la redoutait plus, il ne lui en voulait pas un brin, il n'avait pour elle qu'indulgence.

— Et si des fois, comme ça, je t'avais envoyé du plomb?

Elle eut un petit geste insouciant :

— Pas de danger! Je suis tellement peu grosse...

Et elle parla encore, contre ceux qui l'avaient envoyée, contre Volat surtout, avec une rancune forcenée :

— Ah! pour sûr que j'en sais! Il se cache ben serré, il est rudement subtil, mais moi j'ai tout appris quand même!

Elle ajouta, un peu obscurément :

— Pourquoi que je saurais voir clair seulement quand ils voulent que je voye? On n'est pas maître de ses yeux, pas vrai? Si on en a des bons, on les a bons pour tous et pour chacun.

Raboliot l'écouta longtemps, et il n'eut rien de mieux à faire. Par intervalles, une secousse de joie retenue le parcou-

1. Découvert, surpris.

rait, et il murmurait à bouche close : « Bien... Bien... Ça va bien, mon garçon. » Quand Delphine eut enfin achevé, il eut envie de la soulever vers lui, d'embrasser son étroit visage à travers ses cheveux mêlés. Il n'osa point le faire, paralysé par une inexplicable gêne, mais il lui dit avec douceur :

— Donne ta menitte.

L'enfant abandonna sa main. Ils marchèrent l'un près de l'autre vers la grande allée de Malvaux. Et dès qu'ils l'eurent atteinte, arrêtés sous un épicéa de bordure :

— On se reverra? — dit Raboliot.

Elle se pressa contre lui, sans répondre. Et il lui chuchotait, de tout près, ses volontés :

— Tu vas t'en aller à Bouchebrand, puisque c'est là-bas qu'ils t'attendent. Tu leur diras que tu m'as vu par icite, de l'autre côté de Malvaux, à toucher le pont du canal...

— Et vous irez par là? — dit Delphine, montrant au nord, à l'opposé, la grande plaine qu'ils venaient de quitter.

Elle riait, complice, toute à la griserie du jeu :

— On a fait ensauver les faisans dans un chêne. Mais il en reste encore, dans les trois autres.

— Ah! chenille! — dit Raboliot.

Il riait aussi, intimidé bien qu'il en eût par l'astuce de la gamine.

— Et où ça qu'on se reverra? — demanda-t-il.

— Eh! n'importe pas où! Je saurai ben vous retrouver encore...

Elle se coula dans le fossé. Rêveur un peu, Raboliot la regarda disparaître : une petite forme sombre, imprécise, une fumée silencieuse, et elle n'était plus là.

TROISIÈME PARTIE

I

Un homme qui fut bien étonné, le lendemain, ce fut le comte de Remilleret. Il était descendu de sa maison du Bois Sabot vers les étangs de la Patte d'Oie, pour une promenade matinale : une habitude à laquelle il tenait, féru d'hygiène, soucieux de se tenir en forme maintenant que la soixantaine

approchait, avec ses crises de goutte et ses menaces d'artério-sclérose.

L'aube froide avait laissé aux branches, aux aiguilles des sapins, aux mailles des clôtures grillagées, de fines arabesques de givre. C'était au haut des arbres, là où s'affinent et s'évasent les ramilles, que c'était le plus joli. Le ciel, tout à l'heure plombé, semblait monter de minute en minute, s'alléger, s'évaporer. Il y eut un instant où les cimes givrées des arbres se fondirent dans sa blancheur, et puis elles furent blanches de nouveau, et brillantes, à cause du bleu tout frais qui s'éployait là-haut.

A la Patte d'Oie, où trois allées s'écartent en éventail, M. de Remilleret laissa à droite l'allée de Bouchebrand, à gauche celle de Malvaux, et prit au centre celle qui monte vers Buzidan. Le soleil était derrière lui et son ombre allait devant, glissait doux sur les mottes de sable, filait sur les touffes de bruyère où la rosée scintillait à mille gouttes. Il s'attarda, une minute, à la queue de l'étang de Bouchebrand. La nappe d'eau fuyait d'une coulée pleine, merveilleusement lisse et pure. L'eau noire, ce matin-là, était radieuse d'un grand reflet de ciel qui débordait sur les images des arbres, les dissolvait dans sa fraîcheur.

Le comte allait poursuivre sa promenade, quand il aperçut devant lui, sorti du fourré broussailleux qui dévalait jusque dans l'eau, un homme de petite taille, noir de moustaches et de prunelles. Il ne le reconnut pas sur-le-champ, tant la rencontre était pour lui inconcevable. Il y avait aussi cette barbe de quinze jours qui charbonnait le menton et les joues, ces feuilles mortes collées aux épaules, et cet aspect sauvage qui vous sautait aux yeux.

Mais l'homme retira sa casquette, et M. de Remilleret eut un haut-le-corps.

— Par exemple! Voilà un fier toupet!

— Monsieur le comte, — dit Raboliot, — avec votre permittance, j'aurais deux mots à vous causer.

De stupéfaction grandissante, le châtelain demeurait pantois. Il se croisait les bras, très digne, toisait le gars du haut de sa tête; mais il restait à court de phrases et ne trouvait à répéter que deux ou trois maigres paroles :

— Celle-ci est raide!... Fier toupet!... Intolérable.

A cause de quoi Raboliot put nouer le fil de son discours et le dérouler tout du long :

— On m'a sali, — commença-t-il. — On a dit que j'étais un voleur, que j'avais pris vos faisans en parquet. C'est des menteries. Et les menteux, ce sont ceux-là qui m'ont jeté la honte pour écarter la méfiance de leur tête. L'homme qui a volé vos faisans, c'est le gars de Bouchebrand, c'est Volat. Et il les a vendus à Trochut, pas tellement gros d'argent vu que les poules étaient malades, qu'elles se languissaient du bâille-bec. Mais il est voleur par métier, voleur de tout et de n'importe quoi...

M. de Remilleret sourit, comme quelqu'un qui en sait long. Et Raboliot, devant ce sourire :

— Attendez voir, monsieur le comte... Je me doute ben, pardi, qu'ils ont su se garder. Ils sont malins, ils se soutiennent, et moi je suis tout seul contre eux. C'est pour ça justement que j'ai voulu vous causer : une fois que vous m'aurez écouté, vous pourrez voir, si vous voulez, de quel côté se tient la vérité.

Le braconnier parlait sans violence, avec une simplicité résolue. Il regardait le comte bien droit, mais il n'y avait dans ses yeux nulle bravade, rien qu'une clarté sincère et qui en imposait. M. de Remilleret avait le cœur honnête. Il domina sa méfiance première et laissa Raboliot parler, sans l'interrompre.

— Comment j'ai su tout ça, je ne m'en vas pas vous le dire : fallait que je le sache pour me défendre, pour les barrer comme je pourrais... Monsieur le comte, d'un bout à l'autre vous êtes trompé, volé, si tellement que c'est une dégoûtation. Voilà cinq ans que le Volat braconne sur vous, pas seulement au petit collet comme nous tous, au furet ou au grillage, mais au panneau, monsieur, au filet! Il en a deux chez lui, fameusement longs, un de cent mètres, et un autre qu'il vient de finir à travailler dans son guernier, et qui en a ben cent cinquante... C'est qu'il a pris hardiesse, allez! Il se sent soutenu, protégé. Et par qui? Je m'en vas vous l'apprendre aussi : par votre fermier général, pas moins, par monsieur Tancogne...

» Vous ne me créyez pas? Je m'en doutais. Mais renseignez-

vous tout doucement, et peut-être que vous me crérez. Si monsieur Tancogne n'avait point partie liée avec lui, est-ce qu'il garderait sur vos terres un destructeur d'une pareille volée? Ces deux-là sont d'accord, je vous le dis, et d'accord sur votre dos : il y a la poche de Volat où votre bel argent carillonne, et il y a aussi la poche de votre fermier général. C'est comme ça, pas autrement; monsieur Tancogne vous en a volé des mille; il est le chef, et Volat son vaque-à-tout.

» Et puisque le chef donne l'exemple, c'est la danse d'un bout à l'autre : vos métayers, ils vous volent; et vos gardes comme vos métayers. Si ces gens-là vous avaient volé tel que moi, pas davantage, vous seriez plus riche que vous êtes. Chacun connaît son intérêt, monsieur le comte, et chacun est honnête, excepté moi... Moi je suis un guerdin, une canaille, un mauvais gars! Parce que j'ai braconné sur eux, ils m'en veulent à ma perdition. Maintenant, au moins, ils m'en voudront pour quelque chose...

— Fort bien! Fort bien! — dit enfin M. de Remilleret. — Mais où voulez-vous en venir? Avez-vous colleté sur moi? Mon garde Tournefier vous a-t-il surpris dans un bois de ma propriété? Et le procès qu'il vous a dressé est-il valable, avec toutes ses conséquences?

— Monsieur le comte, — dit Raboliot, — je ne veux en venir à ren...

— Eh bien alors, qu'attendez-vous pour déguerpir? Filez! Filez! Je ne vous aurai pas vu.

— A ren en tout, monsieur le comte, à présent que je vous ai causé. J'en avais un rude poids sur le cœur, et voilà que j'en ai moins épais... Pour le reste, vous en ferez comme vous voudrez.

Il sembla hésiter à poursuivre. Mais il était visible qu'il souhaitait dire encore quelque chose. Une gêne traîna entre les deux hommes. Enfin Raboliot :

— Je braconne, c'est la vérité. Mais comme tous ceux-là, au pays, qui n'ont pour eux que la chasse des autres : comme les valets des fermes, les charretiers et les bauchetons, comme les bouères qui mènent le bestial, comme tout le monde... Pendant qu'on était à la guerre, il y a des femmes qui l'ont fait, monsieur, qui allaient au falot la nuit...

— Hé! je le sais! — fit le comte avec humeur. — Raison de plus pour nous défendre : mettez-vous un peu à ma place!

— Je voudrais bien, — dit Raboliot.

Il secoua lentement la tête, démolissant du bout du pied, à petits coups, une motte de sable au bord de l'ornière.

— Il y en a, des pareils à moi! Mais j'ai eu moins de chance que les autres... On m'a cherché de la misère, et je pense ben, arriéze! que ça n'est pas déjà fini. Tenez, monsieur, c'est le meilleur de tous, c'est Tournefier qu'ils ont amené pour me prendre. Et le gendarme qui a tué ma chienne, qu'est-ce que je peux sur lui, pour la venger?

Il dit encore, comme malgré lui :

— Je ne suis pas un mauvais gars : je ressemble les ceusses de chez nous, c'est mon mal.

Et encore, incapable de s'en aller, cherchant comme un appui ou une approbation :

— Braconner n'est pas voler... On est ce qu'on est, mais faut la justice.

C'étaient les mots qui lui étaient venus un jour, dans l'auberge du gros Trochut. Et de même que cette autre fois, une détresse accablante l'envahit, une sensation affreuse de solitude et d'impuissance. Il s'aperçut que M. de Remilleret avait cessé de l'écouter, comprit qu'il ne l'écouterait plus. Alors il s'en alla, sans se presser. Mais il en gardait sur le cœur bien plus lourd qu'il n'avait espéré.

II

Volat, quand il avait du temps à lui, — il devait en avoir beaucoup, s'il fallait croire l'aspect de ses cultures, — le dépensait volontiers à la pêche. Il s'asseyait sur le talus herbeux du canal, au bas du chemin de halage, jetait sa ligne dans l'eau et attendait que ça mordît. Cette attente végétative lui plaisait. Il ne cherchait pas dans la pêche, comme ceux qui l'aiment « par passion », les joies discrètes et fortes qu'elle prodigue à ses fervents. Il ne lui demandait, à l'ordinaire, qu'une occasion de solitude, de paresse rêvassante et jalouse.

Aussi fut-il de mauvais poil, ce matin de janvier, quand il vit s'approcher par le chemin de halage un flâneur qu'il ne con-

naissait pas. Cet homme venait à petit pas le long des bouleaux de bordure, une besace de traînier au flanc; il tenait enfoncé dans sa barbe un brûle-gueule de terre calcinée, au tuyau tant de fois cassé qu'il n'avait presque plus de tuyau.

Petits pas à petits pas, l'homme bientôt fut tout près, et Malcourtois lui montra son dos.

— Ça mord un peu?

La voix était bonasse et molle, une voix de franc feignant, sans malice.

— Guère, — dit Volat.

Et son dos se fit plus hargneux. Mais l'autre, nullement découragé, s'assit pas bien loin du pêcheur, un peu au-dessus de lui; et il tira de sa besace un quignon de pain, un hareng saur.

— Bon Dieu! — fit-il, — je suis fûté[1] que le diable! Ça fait du bien de s'arrêter une minute.

Malcourtois, derrière lui, entendait le bruit de ses mâchoires, un bruit lent, régulier, bovin. Et les minutes passèrent sans qu'il y eût rien autre chose que cette rumination placide, l'allongement mou du traînier dans l'herbe, et sous ses yeux le dos grinchu de Malcourtois. L'homme, enfin, s'essuya la bouche de la main, et plia son couteau qui fit un déclic sec.

— Ah! un litre de rouge! — soupira-t-il. — Ça n'aurait rien de sale, dis donc? Mais faut ben savoir se priver... Faut s'contenter de ce jus de guernouille.

Il se leva, descendit vers l'eau glauque. Il la puisait dans le creux de sa main, et la buvait en aspirant très fort. Maintenant c'était lui qui était aux pieds de Volat. Il se tourna vers Malcourtois, le regarda de près, tout en face, avec un bon sourire en largeur :

— J'ai ben deux cents francs dans ma poche, — confia-t-il, — mais je les garde pour autre chose.

Il s'assit de nouveau, cette fois à hauteur de Volat, et poursuivit :

— Ça t'intéresse, la pêche à la ligne? Je n'dis pas non, mais ça ne rapporte guère gros... Y a du poisson, dis donc, par icite? Du gardon, de la tanche, du blanc? Oui, c'est comme là-bas d'où que je rarrive... je veux dire dans le pays que

1. Fatigué.

j'habitais, mais je n'avais pas le droit de sortir, tu comprends?

Il eut encore son large sourire :

— Deux mois de tôle, tu comprends? A Bourges. Oh! j'me plains pas : on n'était pas trop mal tout d'même. Et puis l'habitude vient, à force... Question de pêche, tu me demandes? Dame non! La pêche m'intéresse pas, je te dis! C'est la chasse, je vas te dire, c'est le lapin qui m'intéresse.

Il ne se pressait pas, le traînier. Il racontait sa petite affaire, comme quelqu'un qui a tout son temps : « Voilà, il lui était arrivé un malheur. Il s'était fait prendre à panneauter. Bien entendu, les cognes lui avaient confisqué le filet : ça ne leur coûtait pas cher, à eux... Mais lui, depuis qu'il était dehors, il voyageait à pied, barsant-fouëzant, et cherchait un bon coin pour se remettre à travailler. Est-ce que c'était franc, par icite? »

— Pas trop, ricana Volat.

— Ah oui? Pourtant j'ai vu un gars, à Bourges, qui m'a dit que je pouvais venir, que je trouverais à m'occuper. Il m'a donné un nom, justement... Est-ce que tu connaîtrais ça, des fois? Un grand maigre, qu'il m'a dit : Volat.

A ce coup, Malcourtois coula un œil en coin :

— Qui t'a dit ça?

— Un nommé Milorioux, un vrai, que tu as ben dû connaître... On l'appelait Bœuf-Gras, de ces côtés.

Le traînier se leva en soufflant. C'était un homme épais, sanguin. La prison l'avait alourdi, mais n'avait point pâli la couleur de ses joues. Il montra l'arche de briques jetée pardessus le canal.

— C'est ben le pont de Malvaux? — demanda-t-il.

— Oui.

— Et Bouchebrand, c'est ben par là?

— C'est donc à Bouchebrand que tu vas? — dit Volat. — Pour de bon?

L'homme ne répondit pas d'abord. Une inquiétude passa dans son regard, et aussitôt une lueur aiguë, courageuse, dardée aux yeux de Malcourtois :

— T'es ben curieux, dis donc... Et si je te demandais qui tu es?

Cette méfiance rassura Malcourtois. Il répondit sèchement :

— C'est moi Volat.

— Oui? Alors t'as ben connu, par Aubigny, le gars qui avait tiré sur le chef des Saint-Hubert? Tu te rappelles? Et ils ont fini par l'avoir, pour une douille de cartouche qu'il avait jetée sur place : du calibre 24. Il était le seul au pays à se servir de ce calibre-là.

— C'était Bocquot, — précisa Volat. — Et nous autres, on l'appelait Gusse.

— C'est bon, — reconnut l'homme. — Je vois que tu es un vrai, que Milorioux m'a dit la vérité...

— Hé! là! — fit alors Malcourtois. — Chacun son tour! Je t'ai répondu d'un bout à l'autre; mais toi, mon gars, tu ne m'en as guère dit sur toi-même : qui donc qu't'es?

— Je suis Bonnenfant, si tu veux savoir. C'est mon nom de naissance, mais il m'allait si dret qu'on ne m'a point donné d'autre sornette : Bonnenfant, dit Bonnenfant.

— Et d'où qu't'es?

— Je suis de plus loin en Berry, par la Chapelle d'Angilon. Mais j'ai travaillé un peu partout, et donc sur Aubigny, comme je t'ai fait comprendre. J'ai frayé par là-bas avec les mêmes gars que toi, mais toi tu venais de partir... Tu sais pourquoi?

— C'est ben ancien, — dit Volat.

— ... Un affût aux chevreuils, pas vrai? Un sacré brouillard du matin. Et le chef des Saint-Hubert qui s'amène, ce chameau de Lépinglard. Toi aussi, camarade, tu lui as lâché ton coup de chevrotines!

Bonnenfant s'épanouissait. Il bourra joyeusement l'épaule de Malcourtois :

— Fallait pas le rater, vieux frère! Bon débarras, si tu l'avais foutu par terre!... Mais dis donc, c'est pas l'affèze : ça me sèche le guéniau de causer. Tu connaîtrais ben, au pays, une petite turne où on pourrait boire frais, et puis s'entendre tous les deux? Y a Milorioux qui m'avait parlé d'un marchand, un gros...

— Trochut?

— C'est juste ça... Alors, on y va? Je trouverai ben tout de même de quoi payer un litre.

Volat suivit le trimardeur. Il était surtout intrigué : le nom de Milorioux, que l'autre avait laissé aller, venait de raviver

en lui des souvenirs. Il se rappelait le temps où il avait tiré sur Lépinglard, où il s'était sauvé vers un autre canton, réfugié près de Milorioux. Et par chance, aussitôt, Milorioux à son tour avait eu des histoires, un coup de fusil trop vite parti, un garde blessé au visage dans les bois de Tremblevif, dix ans de prison pour la peine... Comme ça se trouvait! La maison était chaude, la contrée richement pourvue, et le vieux Tancogne pas trop bête : ils s'étaient bien vite arrangés... Mais Milorioux? Il avait dû savoir, et qu'est-ce qu'il en pensait? Pour ce qui était de la chasse, Malcourtois était tranquille : il faut bien que tout le monde vive. Mais la femme, la Flora? Est-ce que Bœuf-Gras était jaloux? Est-ce qu'il en voulait à Malcourtois? Bien rare! S'il lui en avait voulu, il ne lui aurait pas envoyé le copain. A moins... A moins, des fois, qu'il ne l'eût envoyé pour voir, pour espionner sur place, en mouchard... Il fallait en avoir le cœur net.

— Et Milorioux, dis donc, comment qu'i'va?

— Pas trop mal. Il prend patience.

— Et il ne t'a ren dit pour moi?

— Si ben, il m'en a même dit long.

— Et quoi donc?

— En un mot comme en cent, il t'en enveut pas. Il trouve que tout est ben comme ça.

— Et il t'a ren dit pour sa femme?

— Pour elle aussi, il trouve que tout est ben. Ça lui convient qu'elle soye timbée sur toi : c'est un homme qui t'estime, tu comprends.

Ils contournèrent le bourg par les prés de la Sauldre. Elle coulait raide, gonflée à berges pleines, et luisait d'un éclat d'étain sous des nuages minces et mous, blancs de soleil caché.

Il n'y avait personne chez Trochut. Ils commandèrent des œufs, les cassèrent tout crus dans un bol, et les battirent, assaisonnés de gros sel et de poivre.

— Apporte du rouge, — dit Bonnenfant à l'aubergiste. — Donne-z-en deux litres tout de suite, et puis laisse-nous : on a à causer.

— Alors? — interrogea Volat.

— Je croyais que t'avais saisi. Je suis démonté, mon gars, c'est pourtant clair.

— Et tu cherches un coup?
— Je ne cherche que ça.
— Du gibier vivant?
— Si tu veux.
— C'est que voilà, — dit Malcourtois, — le coup est fait à l'heure qu'il est : je connaissais un lot de faisans, ils sont partis. Ça n'est pas le moment de retourner s'y frotter.

Il réfléchit en silence, hésita, leva les yeux sur son compagnon :
— T'as de l'estomac?
— Encore assez.

Il semblait bien que le traînier ne se vantait pas. Il tenait étalées sur la table des mains puissantes; ses bras, sous les manches de sa veste, se devinaient épais, musclés. Les épaules, l'encolure, tout le buste apparaissaient massifs et durs. Et le visage était celui d'un gars résous, mangé de barbe drue, pas affité[1] sans doute, mais viril, mais hardi, avec deux yeux en trous de pipe qui devaient ne se baisser que quand l'homme en avait envie.

Volat parla, lentement, avec des pauses, des reprises, des circonlocutions prudentes : « Il connaissait bien quelque chose, mais c'était gros, c'était sérieux. Et il faudrait attendre, peut-être quinze jours, peut-être un mois : un château de ces côtés, meublé de première, Tremblevif qu'on l'appelait. Les maîtres allaient partir, en février, pour le midi... »

Bonnenfant l'interrompit net :
— Rien à faire, mon vieux. La cambrio, ça paye trop.
— Dommage! — murmura Volat.

L'autre emplissait les verres coup sur coup :
— Il est ben plaisant, ce picton! Il coule sur la pente du guéniau sans qu'on le sente seulement passer.
— C'est du vin de Bracieux.
— Il est bon.
— I's'laisse boire, oui...
— Et tu n'as pas le coude fatigué?
— Ça commence.

Le verre du grand Volat cogna durement du fond contre la table. Il lança, tout à coup :

1. Vif, éveillé.

— On a fini, m'est avis? Alors on se quitte?

— Une minute — dit Bonnenfant... — Je vois ben ce qui t'ostine.

Tout son buste penché s'appesantissait sur la table. Ses petits yeux regardaient Volat, sans ciller :

— T'as peur que je travaille sur toi, hein? Tu me prends pour qui donc? J'aime bien de voyager, je vas te dire; un jour icite, le lendemain ailleurs. Ça n'est sûrement pas moi qui ferais tort à un copain! Si Bœuf-Gras était là, il manquerait pas de te le dire... Que j'aie seulement un filet, bon Dieu! Tu ne connais pas ça, voyons, quelque part dans le pays? Un bon gars qui aurait un filet à vendre? J'avais pourtant compté sur toi pour m'aïder.

— Écoute... — dit Malcourtois.

Il recommença ses phrases lentes, ses tours et détours de paroles. Penchés tous les deux sur la table, ils avaient l'air de deux flâneurs qui sont venus choquer leurs verres, histoire d'occuper un moment. Mais en leur par-dedans, il leur semblait à tous les deux qu'ils rôdaient l'un autour de l'autre, qu'ils se guettaient sans qu'il y parût, mine confite et patte de velours, avec des griffes prêtes à s'écarter.

Il fallait pourtant aboutir. Le vin aidant, Malcourtois mit enfin les pouces :

— J'aurais peut-être ton affaire, — chuchota-t-il... — Un filet, j'en connais un... Oui... Et t'aurais pas à te déranger beaucoup.

— Il est long?

— Cent cinquante mètres.

— Ça va.

— Et combien que tu m'en donnerais?

— Vingt sous du mètre : c'est le prix.

— Viens-t'en chez moi, — dit Volat. — En même temps, tu voiras ma femme.

Ils rappelèrent Trochut, et burent un litre encore avant de s'en aller. Il semblait à Volat que tout ce vin lui chantait dans la tête : cent cinquante francs, c'était tout de même bon à prendre. D'un bout à l'autre du trajet, il chercha des raisons de s'approuver, de se réjouir de la rencontre. L'essentiel, c'était que le gars mît les voiles après avoir fait son emplette : cent

cinquante francs, oui bien! Il était généreux, rond en affaires comme un vrai braconnier.

Quand ils furent à Bouchebrand, il bouscula rondement la Flora, réclama des verres et du vin :

— Le bouché, tu entends? J'ai une politesse à rendre.

— Belle femme! — admira Bonnenfant.

Elle riait de toutes ses dents, ondulait de l'échine à la façon d'une chatte que l'on caresse. Elle trinqua avec les deux hommes et vida bravement son verre. Il faisait tiède dans la salle de Bouchebrand, une tiédeur close qui vous pénétrait de partout, comme le contact d'un vieux vêtement. Il faisait sombre aussi, à cause du plafond bas aux solives fuligineuses. Bonnenfant s'était assis près d'une fenêtre, et regardait vaguement, dehors, un petit bâtiment isolé qui servait autrefois de fournil.

Quand ils eurent bu, Volat se mit lentement debout : on eût dit, à le voir, qu'il dépliait son grand corps pièce à pièce.

Par l'échelle intérieure du grenier, sa longue carcasse monta, s'engagea dans la trappe, la tête, le buste, les jambes qui n'en finissaient pas. Au-dessus d'eux, sur le plafond, Bonnenfant et Flora entendirent son traînement d'espadrilles.

Ils se taisaient, sans malaise : elle se rendait bien compte que les deux hommes avaient entre eux une affaire qui ne regardait pas les femmes; depuis longtemps, elle était habituée à se mêler de ses propres affaires.

Et les jambes de Volat reparurent, le haut de sa personne emmaillé de partout, empaqueté d'un filet roulé qui lui chargeait amplement les bras, qui débordait à plis glissants; par-dessous, entre deux plis, on distinguait une main osseuse et pâle, aux doigts serrés sur une fiche de fer.

— Montre un peu, — invita Bonnenfant.

Il s'était levé lui aussi, s'était approché de la porte.

— On n'y voit pas trop clair, dis donc, — observa-t-il au bout d'un moment.

Il pesa sur le loquet, tranquillement, et poussa le vantail d'un geste naturel :

— Avance donc!

Volat fit deux pas sur le seuil, et fléchit tout à coup, au poids d'un corps tombé sur ses épaules. L'autre homme

avait dû l'attendre debout contre le mur, à toucher le chambranle. Il n'eut même pas le temps d'une ruade : une étreinte vigoureuse lui paralysait les bras en arrière, et le filet déjà le ligottait. Bonnenfant, de sa poche, avait sorti le cabriolet : la morsure froide de l'acier meurtrit les poignets du braco.

— Tu peux lâcher, Piveteau.

Volat, devant les gars du Saint-Hubert, fut comme un putois pris au piège : pas de cris, c'était bien inutile, seulement un rictus laid à voir qu'il ne pouvait pas réprimer, des babines troussées sur les dents, et des yeux tournant en tous sens, parfois s'évadant vers les bois, éperdument plongés au libre espace, parfois dardés sur ses ennemis avec un brasillement de haine.

— Et voilà ! — dit Bonnenfant.

Il poussa du pied la fiche de fer, que Malcourtois avait lâchée :

— C'était pour quoi faire, cette aiguille? Je ne t'avais parlé que du filet.

Toute la haine qui luisait aux yeux de Malcourtois s'exalta comme une flamme sur quoi l'on a versé de l'huile. Il fixa l'homme avec fureur :

— Tu as eu de la chance, Lépinglard... Je ne t'avais pas reconnu, à cause de ta barbe qui a poussé. Mais j'avais quand même une doutance : si l'autre ne m'avait pas agrafé tout de suite, probable que je t'aurais crevé le bide.

Le gros Lépinglard sourit à lèvres rentrées, content d'un ouvrage bien fait :

— En avant, marche ! — commanda-t-il.

Quand ils passèrent devant le fournil, il sourit de nouveau pour demander à son camarade :

— Tu n'étais pas trop mal, là-dedans?

Et comme la porte battait, grande ouverte, il ajouta :

— Referme-la, Piveteau. Faut laisser de l'ordre derrière soi.

MAURICE GENEVOIX

(*A suivre.*)

HOLLYWOOD[1]

Clemson fut autorisé à voir Lydie Salvan dans un parloir privé en présence d'un gardien qui, avec un tact visiblement de commande, se tenait strictement à l'écart.

Lydie Salvan le reçut avec l'air dégagé d'une grande dame qui officie dans son salon; elle était seulement un peu plus pâle que de coutume.

— Mon cher Clemson, avouez que je n'ai pas de chance à Hollywood. Il n'y a pas trois mois que j'ai été obligée de faire une villégiature à l'hôpital; aujourd'hui, autre chose; me voilà derrière les grilles rébarbatives d'une prison d'État.

(Il admira sans réserve l'empire de cette femme sur elle-même.)

Elle continua :

— D'ailleurs, j'espère pour vous comme pour moi, que vous êtes convaincu de mon entière innocence!

— J'en suis convaincu, miss Salvan, et si je me trouve ici, c'est pour hâter l'éclosion de la vérité. J'ai trouvé le coroner Childs aimable, mais moins allant que je ne l'espérais, et il ne veut pas entendre parler de vous mettre en liberté provisoire sous caution. Mais, de l'entretien que je vous demande de m'accorder, je compte tirer des motifs sérieux pour l'amener à résipiscence.

— Après tout, je suis aussi bien ici qu'ailleurs! — dit-elle. — Je sens que, chez moi ou au studio, j'aurais en ce moment un fameux cafard.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 septembre, 1er et 15 octobre.

Clemson reprit :

— Bien que vous deviez être saturée de questions, voulez vous, sans impatience, me laisser vous interroger?

— Tout ce qu'il vous plaira, Clemson.

Il la remercia d'un léger salut et il l'invita à lui donner d'abord un aperçu exact des faits; et, comme elle l'avait déjà fait aux policiers et au coroner, elle les lui exposa brièvement.

— Vous veniez presque tous les soirs travailler avec Stanley? n'est-ce pas, miss Salvan?

— Oui, certes. Et la *continuité*, avec des notes au crayon bleu de sa propre main, concernant les scènes qu'on devait tourner aujourd'hui, a été trouvée sur la table, au pavillon.

— Vous ne savez peut-être pas que le Japonais a fait disparaître tout ce qui concernait... la fumerie! — énonça Clemson à brûle-pourpoint.

Elle ne parut point démontée. Au contraire, son flegme s'accrut :

— Qui le saurait si ce n'est moi? Le valet, après s'être beaucoup lamenté sur la mort de son maître, m'a demandé si je ne jugeais pas convenable qu'il enlevât ces objets, avant de téléphoner à la police. Je lui ai répondu que cela m'était égal, qu'il pouvait agir comme bon lui semblerait. Il a emporté les pipes et la lampe. Je n'avais donc pas, que je sache, à prendre les devants et à y faire allusion.

Et elle ajouta avec un rire amer :

— Aussi bien, jamais plus nous n'aurions goûté à la fumée noire!

— Dois-je comprendre, d'après ces paroles, que vous aviez pris tous deux, et hier au soir justement, la décision de renoncer à ces pratiques?

— Exactement!

— Vous étiez solidaires... avec Stanley, dans cette résolution?

— Bien entendu.

Ainsi sous le couvert d'affirmations qui étaient en même temps des demandes, et tout en évitant de la heurter, Clemson démontrait à Lydie qu'il avait pénétré l'essence des choses.

Elle, d'autre part, avec élégance, évitait de paraître le remarquer.

— De qui venait l'initiative? — dit-il encore.

Elle répondit sans hésiter :

— De Stanley. Je suppose que les propos d'un tiers lui ont donné lieu de croire que j'avais beaucoup de chagrin à le voir s'enliser dans ces habitudes néfastes, et que je les partageais uniquement pour m'étourdir, car je l'aimais.

— Vous faites allusion à un tiers. Avez-vous quelqu'un dans l'idée ?

— Je pense que ce doit être Philippe d'Orcagne. Toutefois, Stanley ne m'a pas spécifié que ce fût lui et s'est refusé à me donner des détails; mais il a saisi l'occasion pour me dire qu'il estimait profondément le caractère de son assistant; et quoi qu'il en soit, je ne saurais en vouloir à d'Orcagne.

— Avez-vous quelques lumières touchant la vie privée de Stanley, ses aventures dans le passé, ses accointances avec des individus susceptibles d'avoir intérêt à le faire disparaître?

Bien qu'ils parlassent à voix étouffée, elle baissa encore le ton :

— Cela, je n'en ai rien dit au coroner, mais à vous, je ne veux rien cacher. Stanley m'a confié qu'Archibald, son homme d'affaires, et ce Chinois Wu Fang avaient voulu l'inciter à devenir leur associé pour un trafic d'opium. Il avait presque consenti, pour parer à des besoins d'argent; mais ce jour même, il leur avait fait savoir qu'il renonçait à les seconder.

— Il ne vous a pas donné d'autres précisions?

— Non!

— Le téléphone a-t-il sonné, durant votre présence au pavillon?

— Oui, une fois. Stanley est allé à l'appareil, a répondu sèchement : « Non, je ne peux pas vous recevoir, je ne suis pas seul... Du reste, c'est inutile, je n'ai rien à ajouter. »

Puis il a raccroché le récepteur.

— Vous ne lui avez pas demandé qui appelait?

— Non, mais il a paru irrité, et d'après ce qu'il m'a confié ensuite, je crois fermement que c'étaient ces gens-là.

— Moi aussi. Pensez-vous que le Japonais Hokuma soit l'auteur du meurtre, s'étant d'abord embusqué dans le canyon, puis ayant fait le tour pour réapparaître à la porte?

Elle hocha la tête :

— D'après l'espace de temps qui s'est écoulé entre le coup de feu et son entrée, ce serait possible. Mais quand il a vu que Joë Stanley était mort, de grosses larmes ont jailli de ses yeux. Il avait un sincère attachement pour lui et je ne le crois pas coupable. Tandis qu'Hokuma, lui (elle ricanait, avec un sarcasme douloureux), il est persuadé que c'est moi qui ai tué son *boss*[1]!

Clemson, la tête penchée sur sa poitrine, resta sans rien dire quelques instants; puis relevant sur Lydie son regard limpide :

— Croyez-vous avoir encore autre chose à me confier, miss Salvan, qui puisse favoriser mes recherches?

Elle hésitait, cruellement. Divulguer le secret de la petite fille morte, de la ressemblance, dont la balle assassine avait empêché Joë Stanley de lui révéler l'histoire totale? Elle y trouvait un sacrilège, une impudeur. Elle pensa : « Le sort fera son œuvre. » Et elle se tut.

XV

Depuis cinq jours, Hollywood et, par répercussion, l'Amérique et l'Europe suivaient avec émotion « l'affaire Stanley ».

Deux camps, dans la colonie, s'étaient formés : le plus nombreux comptait les partisans de Lydie Salvan.

C'était également l'opinion prévalante de l'Atlas, sauf dans l'entourage de Moro Nave, lequel émettait des doutes, des réserves; avec une certaine prudence, néanmoins, car même pour les puissants de ce monde, il est périlleux de heurter de front l'opinion de la majorité.

La mise en scène des *Tsars Rouges* se trouvait naturellement suspendue. Sur les panneaux et les praticables du grand décor de Moscou sous la neige, le dernier décor qui eût retenti de la voix dictatoriale, la poussière si prompte à se saisir de tout ce que la main de l'homme abandonne, fût-ce un jour, étalait son linceul impalpable et mélancolique.

Dans ce désert, pareils à des ombres errantes, se retrouvaient, chaque après-midi, ceux de Pétrouchka; ils venaient

1. Patron.

à l'Atlas pour y chercher des nouvelles que Gibbons leur communiquait, libéralement, mais, hélas, inchangées, et ils se rendaient ensuite sur le « set[1] » comme en pèlerinage. La consternation les habitait.

Plusieurs fois par jour, Philippe d'Orcagne, également, apparaissait aux studios, afin de s'informer. Mais on attendait l'arrivée du Président, pour prendre des décisions. Il n'avait à expédier que de la besogne d'attente, et il se tenait de préférence chambré, peu en humeur de fréquenter ses congénères.

Clemson, d'ailleurs, lui avait fourni quelques éléments d'espoir :

— Miss Salvan, vous pouvez en être certain, ignore votre altercation et ce qui s'en est suivi. Stanley n'a pas parlé. Il n'y aura pas lieu d'en faire mention chez le juge. Je compte réussir à prouver l'innocence de Miss Salvan, que je considère comme certaine. Quant à votre intervention, elle a peut-être déclenché le drame, mais n'ayez pas de remords intempestifs. Tôt ou tard, cela aurait mal fini pour Stanley, et, peut-être, après tout, avez-vous sauvé Miss Salvan d'ennuis pires.

Le jeune homme, silencieusement, avait serré la main de son ami.

Depuis, il ne l'avait revu que deux ou trois fois, en coup de vent.

— Rien de nouveau, — faisait le détective. — Restez tranquille et soyez patient.

***

Le soir s'étendait.

Philippe d'Orcagne était assis sous le porche de sa maison, donnant sur une allée à l'écart des grandes voies, et à ce moment déserte. Il n'avait pas dîné, ne se sentait aucun appétit, et, incapable de travailler, pour tuer le temps, il avait lu toutes les « sections » constituant le *Los Angeles Times* du dimanche, y compris les annonces. Cela formait un monticule à ses pieds. Chaque édition dominicale des

1. Plateau.

grands journaux américains déboise, dit-on couramment, toute une forêt.

Il fumait un cigare et songeait au présent avec une mélancolie contre laquelle sa jeunesse et l'avenir libre devant lui n'arrivaient pas à prévaloir.

Cependant, au lointain, il aperçut les phares d'une automobile venant dans sa direction, reconnut bientôt l'automobile de Clemson, avec sa carrosserie succincte.

D'un élan, il s'était levé, allait se précipiter à sa rencontre, mais redoutant la déception, l'inanité du « rien de spécial », déjà accoutumé, il ne bougea point.

Clemson accosta le trottoir, stoppa suivant les règles, progressivement; (il existe, prétendait le détective, une courtoisie des conducteurs qui consiste, par exemple, à ralentir de loin quand de vieilles personnes ou des enfants traversent, à laisser sur la route autant d'espace libre qu'il est possible aux autres automobiles, à en user doucement envers les organes du moteur).

Il descendit, vint à Philippe d'Orcagne, qu'il avait deviné à son cigare rougeoyant dans l'ombre :

— Soyez heureux, — fit-il, — *old chap*. Mon travail est fini; demain matin, miss Salvan sera libre.

— Libre!

— J'ai arrêté l'assassin de Joë Stanley, et j'avoue que je n'y ai pas grand mérite. Le hasard m'a aidé, comme cela arrive généralement aux détectives consciencieux.

Il ajouta avec son calme habituel :

— Ce qui vous étonnera probablement, c'est que l'individu grâce auquel j'ai pu réaliser cette capture, vous le connaissez; vous avez, paraît-il, mis le nez dessus à Belmonte.

— Comment cela?

Puis, sur un éclair de mémoire :

— L'homme de la caverne?

— Exactement. Le plus fort de tout, c'est que cet homme-là, lui-même, aurait *pu* être le meurtrier. Du reste, miss Salvan ne m'a pas soufflé mot de cette rencontre; je sentais bien, chez elle, au cours de mon interrogatoire, des réticences; et si elle m'en avait parlé, je me serais, tout de suite et avant tout, mis à la recherche de l'homme, je l'aurais découvert; mais, sans doute par une sorte de fierté, de pudeur pour la vie intime de

Joë Stanley, elle a gardé le silence, peut-être aussi ne savait-elle pas grand'chose. En tout cas, vous voyez, le destin était là.

Et s'installant auprès de Philippe dans un rocking-chair, Clemson, ayant bourré sa pipe, lui conta les événements.

D'abord, fidèle à sa méthode, le détective avait successivement promené ses soupçons sur tout le monde inclusivement, « tout le monde » étant divisé en deux catégories : d'une part l'entourage habituel de Joë Stanley, et de l'autre, les habitants connus, inconnus ou transitoires de Hollywood.

Laissant ce dernier groupe momentanément inexploré, il avait pour le premier procédé par éliminations, dûment contrôlées, avec recoupements, alibis moraux aussi bien que matériels; se sachant humain, trop humain, il cherchait à faire peser le moins possible ses sympathies ou ses aversions personnelles.

Les personnages qu'il avait de la sorte mis hors de cause se trouvaient être d'abord Philippe d'Orcagne, Hokuma et Lydie Salvan, la partie suspecte du lot étant constituée par Archibald, le Chinois Wu-Fang, le boxeur Kid Kendall (lequel était notoirement l'âme damnée des bootleggers et des trafiquants de drogues), et aussi le fakir Burmah.

Depuis longtemps, Clemson surveillait le thaumaturge, dont Joë Stanley avait reçu la sinistre prédiction qu'il périrait de mort violente, dans un délai rapproché.

Bien qu'adepte de la Christian Science, et porté aux spéculations métaphysiques, Clemson était néanmoins un réaliste, et se méfiait des devins.

La Californie en pullule; il n'est pas de contrée où les sociétés spirites comptent plus de zélateurs, et les performances d'innombrables voyants s'étalent sur des colonnes entières dans les gazettes de Los Angeles.

Par une habileté remarquable, ce Burmah, personnage d'apparence bizarre, et d'ailleurs étudiée, se montrait extrêmement rétif, non seulement aux interviews, mais aux consultations : il n'en délivrait qu'aux seuls privilégiés avec qui, disait-il, il sentait réellement le pouvoir de se mettre en transe, de s'évader de son enveloppe charnelle et de s'extravaser dans le Passé ou le Futur.

Il réussissait à chaque coup. En très peu de temps, sa répu-

tation dans la « colonie » s'affirmait, et les prix, naturellement, avaient monté en conséquence.

— J'ai découvert, — continuait Clemson, — que, parmi ceux à qui Burmah faisait ses révélations, il y avait des compères, tous individus de caractère suspect. Dès ce moment, je recherchai les liens qui pouvaient exister entre cette clique et Joë Stanley; je considérais ce dernier comme un garçon honnête par nature, mais essentiellement passionné, faible, impulsif, prêt à entrer dans des compromissions périlleuses, pour satisfaire ses besoins d'argent, pour combler ses dettes de jeux. Au surplus, il m'a toujours paru évident qu'il y avait, dans la vie de Joë Stanley, un mystère. Irlandais de naissance, il est arrivé à Hollywood, voilà quelque dix ans, venant on ne sait d'où. Avant d'entrer dans les movies, cela tout le monde le sait et il ne s'en cachait nullement, au contraire, il exerçait le métier de typographe; mais il est toujours resté fermé hermétiquement sur ses anciens avatars. Des signes fugaces, certaines expressions de physionomie, de brusques disparitions, m'ont toujours donné fort à penser sur son compte. Et, d'autre part, à mesure que j'observais, il m'apparut de plus en plus évident que ces énergumènes le tenaient, soit qu'ils eussent jusqu'à un certain point pénétré son passé, soit à cause d'obligations pécuniaires qu'il avait assumées envers eux. S'il n'était pas encore un rouage entre leurs mains, il n'allait pas tarder à le devenir. Au reste, lui avançant de l'argent, à des intérêts usuraires, ils avaient déjà tiré de lui de considérables sommes; en outre, au poker, ils trichaient indubitablement. Un entretien que j'ai eu avec miss Salvan, au lendemain de son arrestation, m'a absolument confirmé dans mes vues à cet égard; il y avait entre eux une combinaison de contrebande d'opium sous roche. Or, à la suite de l'explication que vous avez eue avec lui, Joë Stanley, pris de remords, soudain éclairé sur ses devoirs envers miss Salvan, ou momentanément touché de la grâce, — on ne le saura jamais, — venait de signifier à ses acolytes qu'il n'entendait plus jouer leur jeu.

» Mes soupçons prirent consistance, je me rappelai la prophétie du Burmah. Une hypothèse audacieuse, je l'avoue, mais que l'événement a presque confirmée, me vint immédiatement à l'esprit. Ces gens-là savaient Joë Stanley superstitieux. En

lui faisant prédire par leur homme de paille une mort prochaine, ils avaient eu sans aucun doute leur plan. Lequel? Lui faire signer un testament en leur faveur? Joë Stanley ne possédait rien, était endetté. Une assurance sur la vie au nom d'un des leurs? La ficelle eût été trop visible. Mais il pouvait s'agir, plus subtilement, de créer dans son esprit une atmosphère d'indifférence, de relâchement moral, qui serait éminemment propice à le transformer en instrument. D'autre part, ils n'étaient pas sans avoir pénétré ce caractère primesautier, rétif; avec lui il y avait toujours lieu de se méfier d'un soubresaut, qui s'est produit, du reste. Ils le savaient très capable, un jour de mauvaise humeur, « de manger le morceau », au risque de se couler lui-même. Aussi, vu les intérêts considérables engagés dans leur entreprise, étaient-ils résolus à l'exécuter dès la première alerte. Ils feraient d'une pierre deux coups, et les prédictions du fakir Burmah en acquerraient une valeur décuplée. C'était machiavélique, mais plausible. Quoi qu'il en fût, d'après ma conversation avec miss Salvan, je fus porté à considérer que l'assassin était l'un de ces hommes ou avait été soudoyé par eux. Car vous n'ignorez pas que dans la tourbe d'indésirables qui grouille dans les bas-fonds de Los Angeles, on n'a que l'embarras du choix pour trouver un assassin moyennant cent dollars, et même moins. Seulement, si mon hypothèse à présent me semblait une quasi-certitude, la preuve se trouvait horriblement difficile à administrer. Les faire arrêter? perquisitionner chez eux? essayer de découvrir leurs stocks? Ces gens-là étaient des gaillards très malins. La défection de Joë Stanley, — qu'ils fussent ou non les meurtriers, — leur avait donné l'éveil, et leurs précautions devaient être prises pour défier les recherches. En attendant, ce revolver trouvé dans le pavillon (et si habilement expédié, après coup, dans la fenêtre) constituait une charge bien lourde à l'encontre de miss Salvan. Je vous jure que j'ai passé des heures pénibles. Mais je vous ai dit en commençant que le hasard vient au secours des policiers méritants; mon seul mérite, en la circonstance, c'est d'avoir, de longue main, soupçonné, décortiqué ces gens-là, et dès que je fus averti du crime, de les avoir tous fait étroitement surveiller. Sans ça, le coupable m'aurait sûrement glissé entre les doigts. Ce matin, j'étais

allé à l'Atlas, dans l'intention de rendre compte de mon travail à monsieur Hensiker. Voilà qu'un garçon de bureau m'appelle, on me dit qu'un homme blessé veut absolument parler au détective chargé de l'affaire Stanley, il s'est à moitié trouvé mal devant la porte du studio et on l'a porté à l'infirmerie. J'y vais. Je vois l'individu en question, une espèce de vagabond hirsute, râlant, crachant le sang; il me raconte une histoire vraiment romanesque, comme on dit, et vous qui êtes un écrivain, vous inventeriez difficilement mieux. Fils cadet d'un authentique lord, il y a quelque trente ans, Jack Gillingwater, à l'Université de Cambridge, obtenait la grande médaille d'or, pour sa thèse sur l'immortalité de l'âme; après quoi, ayant épousé, contrairement aux visées de sa famille, une petite chorus-girl, issue des slums de White Chapel, il se voyait déshérité de tout son patrimoine, exclu de tous ses privilèges. Après des vicissitudes et devenu veuf, il échouait au Cap avec une fillette à élever. Plus tard, Jack Gillingwater travaillait comme manœuvre aux mines de Bloemfontein, où l'un de ses compagnons, un jeune homme, avait nom Richard Vance; Richard Vance, à l'époque, était un casse-cœur. Toutes les femmes étaient folles de lui. Olinda, qui avait dix-huit ans, s'en éprit comme les autres. Un jour, Richard Vance en eut assez de Bloemfontein, crut en avoir assez d'Olinda, et, sans crier gare, quitta la mine pour s'embarquer à Capetown vers d'autres destins. La petite avait eu vent de la chose, le suivit à son insu, le découvrit au port : « Emmenez-moi, dit-elle, ou bien je me tue... » Il crut que c'était pour rire et expliqua péremptoirement qu'il partirait seul. Alors elle saisit un revolver et se tua d'une balle au cœur. Jamais Richard Vance, qui s'appela depuis Joë Stanley, ne se délivra de ce remords, de cette obsession. Il prit quand même passage sur le bateau. Le père Gillingwater, en quête de son enfant, arriva à Capetown sur ces entrefaites. Il ne dit pas grand'chose, fit à la petite l'enterrement qu'il pouvait et désormais passa son existence à chercher l'autre, pour le tuer de sa main. Il parcourut le monde, en vagabond, vivant des besognes qui se présentaient, avec l'idée qu'il finirait par le trouver. Au bout d'un certain nombre d'années passées à ce travail, il s'était tout à fait encroûté, était à moitié gâteux. Tout de même, il lisait de temps en temps

les journaux, histoire de se tenir au courant; cette méthode finit par lui réussir. Une fois, il vit le portrait de Richard Vance, alias Joë Stanley, directeur à Hollywood. Alors, de Denver, où il se trouvait à ce moment, il se transporta par la route à Hollywood, étudia le terrain et les circonstances, désireux par-dessus tout de ne pas rater son affaire. A Belmonte, déjà, il guettait l'occasion. Elle ne lui parut pas assez propice, et il revint à Hollywood. Le soir où Joë Stanley fut assassiné, il rôdait justement autour du bungalow, en train, avec son chien, de reconnaître les lieux. Il était dans le ravin. Il entend un coup de feu et quelqu'un arrive en courant sur lui. Le chien attrape le quidam à la jambe, le quidam assomme le chien d'un coup de trique. Jack Gillingwater saisit le quidam à bras le corps; l'autre lui fourre un coup de couteau dans le flanc, et disparaît, Gillingwater ramasse son chien, fort mal en point, et sentant que la situation n'est pas claire, file sans demander son reste, ne se rendant pas compte exactement de la gravité de sa blessure. Il regagne une tanière non loin de là, dans la colline, où il avait établi depuis quelques jours ses pénates. Le lendemain matin, il souffre beaucoup, pense qu'il a une hémorragie interne, et qu'il est flambé. Cependant, il voudrait bien savoir ce qui s'est passé chez Stanley. Dans la soirée, il se traîne encore, se procure un journal, apprend les péripéties de l'événement. Quelqu'un à sa place à pourvu à sa vengaence. Il peut mourir satisfait. Mais il a lu aussi qu'une jeune femme est inculpée du meurtre et cette jeune femme, dont les journaux publient également la photographie, c'est celle qu'il a rencontrée au Présidio, puis à Belmonte... et qui ressemblait à sa fille. Oui, je ne vous ai pas parlé de ça, c'est une autre histoire, mais enfin, cette ressemblance se trouve évidemment au fond de l'attraction qu'exerçait miss Salvan sur Stanley. Alors, Gillingwater pense qu'il faudrait faire quelque chose et il rentre dans sa tanière. Les jours suivants, il réfléchit encore, il se sent partir, et son chien meurt; ça l'a décidé, il est venu à l'Atlas, il a pu me donner du quidam si pressé une description à l'aide de laquelle, sans hésitation, j'ai pu identifier Kid Kendall, le boxeur. Heureusement que des hommes à moi n'avaient pas lâché ce dernier d'une semelle. On a pu immédiatement l'amener au studio. Alors, vous voyez ça d'ici. Confrontation avec Kid Kendall,

lequel, bien entendu, niait tout. Seulement, il avait tout de même à la cuisse les traces d'une morsure. On a été chercher le cadavre du chien; les empreintes coïncidaient exactement avec les mâchoires de l'animal. De plus, on a perquisitionné chez le boxeur, on a trouvé le couteau avec lequel il avait frappé Gillingwater. Kid Kendall a fini par se confesser. Il a prétendu qu'il a voulu se venger parce qu'il avait été engueulé publiquement il y a quelques jours par Joë Stanley, pour une indélicatesse que celui-ci croyait avoir à lui reprocher. Je sais parfaitement que ce n'est pas le vrai motif, et que Archibald, Wu Fang et toute la bande sont derrière. Mais Kid Kendall, d'autre part, sait que les gaillards ont le bras long, et que, s'il se montre discret, les autres s'arrangeront pour lui éviter la chaise électrique. J'ai eu à ce sujet une longue conférence avec monsieur Hensiker. Il a été d'avis de ne pas insister, le scandale étant déjà très grand et toutes ces divulgations étant de nature à faire, dans les circonstances actuelles, le plus grand tort à l'Industrie. Dans mon opinion, il faudrait aller jusqu'au bout. En tout cas, je suis décidé à avoir la peau de ces malfaiteurs et de ces empoisonneurs publics. Le plus clair, c'est que miss Salvan est hors de danger, et j'en suis bien content.

XVI

Une mulâtresse fit entrer M. Liebold dans une pièce du rez-de-chaussée tendue d'indienne à ramages.

— Qu'y a-t-il pour votre service? — s'enquit la jeune femme, d'un ton courtois, mais le visage singulièrement immobile. Et elle lui faisait signe de s'asseoir.

Le bonhomme en prit à peine le temps, passa la main dans sa crinière, et se lança à fond de train :

— Miss Salvan, vous excuserez cette intrusion, sans vous avoir téléphoné pour prendre rendez-vous; mais je n'ai pas voulu m'exposer à un refus, plus facile à donner par fil. J'ai lu ce matin votre interwiev de l'*Examiner*. Ce n'est pas possible, c'est une invention de journaliste.

— Et qu'y trouvez-vous donc de surprenant, dans mon interview, monsieur Liebold? — dit-elle froidement.

— Comment? Vous déclarez que vous allez quitter le cinéma, vous retirer du monde, prendre la direction d'un dispensaire de jeunes délinquantes?

Elle admit :

— Oui, j'ai dit tout cela. Et puis?

— Mais c'est un crime, miss Salvan, un véritable crime, un suicide moral que vous commettez, si vous donnez suite à cette détermination. Toute nouvelle venue ici, la dernière venue même, vous vous êtes imposée; votre incarnation de la Vestale a été un triomphe. Vous avez carrément « volé » la vedette à miss Clamond. Et Dieu sait s'il n'aurait tenu qu'à vous de signer, dès lors, avec la *National*! Enfin, vous avez préféré travailler avec Stanley, collaborer avec lui à ce film qu'il a laissé inachevé, mais dont vous êtes l'inspiratrice, tout le monde le sait à l'*Atlas*. Et vous lâcheriez la partie? Mais c'est une désertion, cela, miss Salvan, une véritable désertion. D'abord, que disent-ils, à l'Atlas, de ce magnifique dessein?

Elle haussa les épaules :

— Monsieur Hensiker m'a encore fait demander ce matin; il y avait également M. Groock, arrivé, comme vous le savez, de New-York, au cours de l'affaire; ils m'ont dit qu'ils avaient des vues importantes à mon endroit.

— Qu'avez-vous répondu?

— Que je réfléchirais, mais c'était déjà tout réfléchi. Je suis fatiguée.

M. Liebold aimait passionnément le cinéma. Dans ses yeux et dans sa voix, il y avait des larmes :

— Miss Salvan, je vous en supplie, ne vous laissez pas aller à un coup de tête. D'abord, pour cette œuvre humanitaire que vous voulez patronner, il faut de l'argent, et vous n'êtes pas, que je sache, millionnaire. Vous trouverez sans doute des donateurs généreux, qui fourniront des subsisdes; mais si vous arrivez à en apporter par vous-même, vous pourrez d'autant mieux faire selon vos idées, et je vous connais, vous ne sauriez avoir que des projets originaux, grandioses. Eh bien, il ne tient qu'à vous de gagner de l'argent. On vous désire, c'est dans l'air; et ici, à Hollywood, quand les magnats se sont mis en tête de s' « annexer » une artiste,

les prix montent fantastiquement. Écoutez, si vous voulez que je vous démontre que ce n'est pas l'intérêt pécuniaire qui me guide, ni l'espoir des pourcentages normaux, qu'en qualité de votre agent exclusif, j'ai le droit d'escompter, eh bien, je vous signe ici même un *quitus* définitif, une renonciation à tous nos accords!

Ayant dit, il s'épongea le front, souffla, et gonfla comiquement ses petites joues; en lui-même, il se sentait effaré par l'énormité de son sacrifice, par le manque-à-gagner que, par sa passion de l'art, il allait assumer, par la terreur surtout de certain conjugal dragon à lunettes, lequel tenait la clef de la caisse, et apurait mensuellement sa comptabilité.

Sans parler, Lydie se leva, fut à un petit secrétaire, arma un stylo, déposa sur la table une feuille de papier :

— Asseyez-vous, — dit-elle.

Dominé, il obéit sans comprendre.

— Écrivez : *Je soussigné, Franz Liebold, je déclare résilier d'accord avec miss Lydie Salvan, tous nos agréments passés jusqu'à ce jour, et lui rendre sa pleine et entière liberté.* Datez, et signez.

Il n'hésita guère, écrivit, relut, signa, lui tendit le papier d'un geste héroïque.

— Vous voyez!

— Si quelque chose pouvait me convaincre, Liebold, c'est le geste que vous venez de faire. Allons, je vous promets de réfléchir.

Elle éprouvait de l'affection pour ce petit homme cupide, à l'âme sensible, qui avait dans les veines le sang du grand lion.

Il lui parut que Stanley lui-même, par sa bouche, s'exprimait. Ainsi, quelquefois, semble prophétique et succède l'intervention fortuite d'un étranger.

Elle déchira la feuille en menus morceaux, puis soudain très émue, lui fit signe de la laisser seule.

Un peu plus tard, Philippe d'Orcagne se présenta. Après une hésitation, elle consentit à la recevoir.

Depuis le meurtre, elle ne l'avait revu qu'une fois. Ils avaient échangé des paroles banales, sous lesquelles bouillonnaient de corrosifs ressouvenirs.

Un cauchemar obsédait Philippe. Il craignait que durant

ces secondes où la vie s'échappait par sa blessure, Joë Stanley ne l'eût soupçonné d'être son assassin. Il avait beau se répéter que la chose était absurde, qu'ils s'étaient quittés amis, que Joë Stanley le savait incapable d'un aussi monstrueux attentat. Il souffrait; et il décida de quitter Hollywood, d'autant que pour lors, au studio, on lui faisait grise mine (Edna Wallace se manifestait).

Aujourd'hui, Philippe d'Orcagne venait faire ses adieux à Lydie Salvan. Il se permettrait de lui écrire et serait très heureux d'avoir de ses nouvelles. Elle promit de lui en donner; il lui demanda quels étaient ses plans pour le futur. En vérité, elle n'en avait pas.

Avec Clemson, qui jugeait son départ logique, Germaine Dérieux accompagna Philippe d'Orcagne à la station.

Elle aussi, elle avait bien du chagrin; et comme toujours, elle le cachait sous un gentil sourire. C'était naturellement à cause de Carlos Mendoza. Comme chacun le prévoyait, Grace Clamond, après un séjour de quelques semaines à New-York, avait regagné Hollywood tout à fait excédée de son nouveau zélateur. Carlos Mendoza, cependant, s'accrochait, et, réalisant mal les contingences, essayait d'un chantage sentimental. Alors, sans hésiter, Grace Clamond avait déposé une plainte à l'Atlas, et le Women's Club, saisi de l'affaire, avait prononcé contre Carlos Mendoza l'exclusive. Malgré l'incontestable succès de sa dernière création dans la *Mort de Carthage*, le jeune homme, désormais, ne pourrait plus paraître sur l'écran. Il en voulait maintenant à la terre entière et surtout à Germaine Dérieux, qui, elle, continuait à l'idolâtrer.

Avant de monter en wagon, Philippe d'Orcagne embrassa la petite Française sur les deux joues.

Le premier arrêt du train fut à Pasadena.

Philippe revit le quai où il avait débarqué l'année précédente; ce même jour marquait son entrée dans les *movies*, sa première rencontre avec Joë Stanley. Pourquoi était-il descendu à Pasadena, huit milles avant Los Angeles, terme réel de son voyage? Parce que ce nom le séduisait, parce qu'il avait aimé cet îlot de verdure, parce qu'il s'était fait une loi de suivre sa fantaisie. Il se disait : « Si, en sortant de ta maison, tu avais tourné à gauche au lieu de tourner à droite, il se peut

que ta vie eût été changée, embellie ou réduite à néant. Une rencontre au prochain carrefour te guettait, qui t'aurait amené notaire, aux Philippines, où tu t'es fait planteur, et où tu vis maintenant en pacha, au milieu d'un harem créole; ou bien, petit rentier cupide et profiteur, voici qu'un ami retrouvé après vingt ans, rosette à la boutonnière, et arborant des souliers de vingt louis, t'aura fait placer tes fonds dans une entreprise de graphites canadiens, qui sombrant six mois plus tard, t'amènera à crier dans les rues la *Presse* ou la *Liberté*; ou bien encore un morceau de corniche, à l'immeuble du coin, s'est détaché, juste de manière à t'assommer au passage; te voici donc cadavre froid, en un cercueil, dans un vestibule tendu de noir, avec tes initiales blanches en exergue. Tout cela, si tu avais tourné à droite, ne te fût pas arrivé, supposes-tu? Et pourtant ce n'est pas sûr; car ta maison fait partie d'un bloc, et c'est de deux côtés que l'on y accède; t'étant aperçu que tu avais oublié ta clef, tu aurais pu être induit à en faire le tour, et, de la sorte, tu serais allé, bien qu'indirectement au-devant des mêmes rencontres; et le vent qui descelle les briques, retardé par quelque trou d'air, aurait juste attendu les quelques instants nécessaires à l'accomplissement de ta destinée... »

Philippe d'Orcagne se souvenait.

Jusqu'à la tombée de la nuit il avait erré dans les avenues, se délectant à l'air clément et parfumé, à cette tiédeur pénétrante, au charme de la Californie découverte. Puis, il avait été surpris par des clartés d'aveuglants projecteurs. Ils illuminaient une travée de pont dont la largeur se marquait, dans l'obscurité, par deux lignes de lampadaires. Contre le parapet, un groupe d'hommes en chandails s'agitait autour de deux *cameras*; près d'eux, un individu assis sur un pliant, dictait à une sténographe. Au bord d'un trottoir, un tank arroseur se déplaçait lentement, humectait les dalles; non loin de là, on voyait un camion muni, à l'arrière, d'une hélice d'avion encagée dans un grillage. Dans le fond, à la limite de la zone éclairée, un fiacre attelé d'un cheval blanc, de silhouette décharnée, avec un cocher à haut de forme en cuir boullli semblait attendre les événements. Un jeune homme en smoking, au profil de médaille, fardé, coiffé d'un feutre, et se drapant non sans élégance dans

une cape noire, causait en riant avec une jeune femme vêtue en trottin, maquillée elle aussi, les yeux agrandis par le kohl, les lèvres pourpres.

Des *boys* en manches de chemise disposaient sur le parapet des pages de musique imprimée qu'ils assujettissaient au moyen d'un gros caillou. A l'entrée du pont, s'agglomérait une armée d'automobiles, tenue en respect par des policemen.

Il se fit un mouvement dans le groupe; deux opérateurs en casquette prirent place derrière les appareils; le jeune homme s'en fut vers la guimbarde, y pénétra, tandis que le cocher rassemblait les rênes; la jeune femme s'approcha du garde-fou, s'accouda dans une attitude lasse, les mains sur les feuilles qu'on venait de débarrasser du poids qui les immobilisait; elle avait pris un air de désespoir qui contrastait avec sa gaîté récente, et se penchait, de plus en plus dangereusement, sur le rebord; simultanément le fiacre s'approchait, au trottinement de la rosse blanche; le jeune homme — par hasard accoudé à la portière — sautait vivement à terre, courait vers la jeune fille, la saisissait à bras le corps, dans le moment même où elle allait enjamber le parapet. Après une courte lutte, il la ramenait avec lui vers la voiture, il la faisait monter, jetait une adresse au cocher; et, cependant, l'hélice fixée à l'arrière du camion s'était mise à virer, et faisait s'envoler dans le vide, dans le noir, les feuilles de musique, pareilles à de mélancoliques oiseaux. Les opérateurs tournaient leur manivelle, selon un rythme indéréglable. L'homme sur le pliant criait des choses dans un mégaphone de carton.

C'était Joë Stanley, dirigeant une scène nocturne se déroulant à Paris, sur le pont de la Concorde.

Philippe d'Orcagne s'était mêlé aux badauds — piétons et automobilistes descendus de leurs voitures — lesquels, à chaque instant refoulés par des aides, formaient une haie derrière le metteur en sènce.

On recommença.

Le cocher, bien à l'américaine, fumait un cigare. Philippe, de sa place, fit tout haut la réflexion que les cochers parisiens préféraient la pipe. Joë Stanley se retourna pour voir de qui venait l'apostrophe, lui fit signe d'approcher. Ils causèrent.

— Je n'aime pas ces histoires de suicide, — lui expliqua à propos de bottes le directeur.

Le lendemain, Philippe d'Orcagne, attendait sur une banquette dans l'antichambre des studios Atlas. Elle est d'une exiguïté paradoxale, communique avec le sanctuaire par une porte à bouton fou, que libère électriquement — sur des instructions téléphoniques — un garçonnet hautain, embusqué derrière un guichet.

Philippe détestait attendre, et de pareilles occurrences lui faisaient remâcher l'amertume d'avoir assumé ces tribulations-là.

Pour se distraire, il regardait par la fenêtre.

Au bord du trottoir stoppa une limousine marron, d'où sortit une dame en robe de soie à volants, escortée d'une camériste qui transportait un coffret de maroquin. Elle monta rapidement les degrés, se présenta avec hauteur devant la petite porte d'intercommunication; et parce que le *boy* avait failli la faire attendre et que le battant ne s'ouvrait pas assez vite, elle tapa du pied impatiemment.

— C'est Haynes! — expliqua un acteur à long col et dénué de menton qui stationnait près de Philippe d'Orcagne, sur la banquette.

Mais il s'entendit appeler par son nom; la porte, refermée sur l'auguste personne se rouvrait, par le déclic, en sa faveur; telle avait été son ascension aux *Movies*.

Et puis la vie s'était agencée, quotidienne et routinière, dans cet Hollywood si aride tout à la fois et si attachant.

Il habitait alors dans Orange Avenue, il n'avait pas encore de voiture, il avait coutume de descendre à pied jusqu'aux studios, dont il se trouvait tout au plus à un mille.

A huit heures, le ciel était déjà d'un bleu éblouissant, profond et le soleil incendiait l'air.

Dans les jardinets, aux façades des bungalows, de vieux messieurs matinaux, en bras de chemise, le cigare au bec, bêchaient, ratissaient, ou préparaient pour le ramasseur la boîte à ordures; car la main-d'œuvre domestique est rare et les femmes de ménage n'arrivent pas avant neuf heures.

Non pas avec une voiture à bras, comme en la vieille Europe désuète, mais dans son camion Ford, et s'annonçant

à son de cloche (symbole curieusement moyenageux) passait l'ambulant japonais, marchand de légumes. Des ménagères, sur le seuil des bungalows, apparaissaient, elles s'approchaient de la voiture, élisaient leur denrée, payaient. Ni marchandage, ni querelle, même pas de conversations. Et remonté à son volant, le Japonais reprenait sa tournée.

C'était ensuite l'hôtel Hollywood, avec ses tourelles de style roman, sa terrasse peuplée de *stars* de passage, s'apprêtant à partir pour le studio.

Non loin de là, Philippe d'Orcagne, à l'étalage d'un boulanger, avait coutume d'acheter deux petits pains au lait.

Un jour, il n'y eut plus de boulanger ni de boulangerie; à la place, une boutique déserte, encombrée de caisses vides et de papiers; le commerçant était parti vers d'autres destins sans indiquer sa nouvelle adresse. A la mercerie voisine un écriteau, bien en vue, répondait par avance aux questions : « Non, nous ne savons pas où *il* est allé. »

Dans cet enclos, hier préau de sable et de pierrailles, des pans de murs avaient poussé durant la nuit, qui, deux semaines plus tard, presque sans main-d'œuvre apparente, seraient une maison complète, achevée.

Certains matins, deux mille autos s'alignaient le long du boulevard, autour du Temple de Christian Science, colossal et blanc; et sous son péristyle s'engouffraient, leur livre sacré à la main, les fidèles de tout âge, depuis les bambins aux jambes nues jusqu'aux vieillards cassés qu'on menait dans des fauteuils roulants.

Les boutiques de *real estate* offraient leurs modèles de villas et leurs paysages en relief : les parcs d'automobiles à vendre, leurs véhicules invalides, pareils à de vieux chevaux; l'échoppe du marchand de journaux s'imbriquait de revues cinématographiques aux couvertures versicolores; le cireur de bottes nègre au crâne en culot de courge l'apostrophait : *How dy* ?

Parfois, au sud, derrière Santa Monica Boulevard, une colonne de fumée, en lents tourbillons, montait sur le ciel saphir : un puits de pétrole qui avait pris feu et qui se consumait en vapeurs noires.

Les trams, en tonnerre, filaient à soixante milles à l'heure; aux intersections dangereuses, un disque rouge suspendu entre

deux arbres, signalait, par son balancement, leur approche aux conducteurs.

Des fillettes passaient, jacassantes, impudemment maquillées, leurs cahiers de classe dans une main, se poudrant le nez de l'autre, du rouge de la veille à leurs ongles mal nettoyés, vu la bousculade du lever matinal, arborant déjà, par toute leur attitude, le mépris du mâle; et elles suçaient des candis poisseux, acquis au *drug store*, dont les vitrines exhibaient des irrigateurs en caoutchouc azur.

A la jonction du boulevard avec Highland Avenue, le piédestal carré était encore vacant, sur lequel, aux heures de trafic intense, se tient le *cop*[1] en casquette blanche, canalisant le flot des voitures.

Là, attendant le tram pour Universal City — qui se trouve à quelque deux milles dans la montagne — des groupes d'*extras* généralement âgés, l'air morne, campaient interminablement.

C'était ensuite le hall vitré d'un petit hôtel de commis-voyageurs où, étalés dans des fauteuils, immobiles comme des figures de cire, et, semblait-il, pour l'éternité, se tenaient des individus ventrus, chauves, à lunettes, les chaussettes s'évasant sur leurs bottines à boutons.

Des Fords et des Fords encore.

Les phonographes nasillaient au seuil des marchands de musique. Philippe d'Orcagne, à Lone Street, tournait sur la droite. Des bâtiments, disparates, juxtaposés, peints en gris. Une file de voitures, dont il pouvait nommer les propriétaires. Le Studio...

XVII

> L'art est long, la vie est courte, tout début est aimable; c'est au commencement qu'il faut s'arrêter...
>
> GŒTHE

— Ma tâche est difficile. Je l'entreprends avec modestie. Merci, mes amis, de votre confiance. Vous savez tous, tant que vous êtes, vous les acteurs et vous les techniciens, quelles

1. Sergot.

vicissitudes j'ai traversées dans ces dernières semaines. J'ai beaucoup souffert et bien que mon innocence ait été rigoureusement prouvée, il n'en demeure pas moins, en moi, beaucoup de tristesse. J'avais un attachement profond pour Joë Stanley, et j'avais également pour lui une grande admiration. Cet attachement et cette admiration, je suis sûre que vous l'éprouviez également, vous qui l'approchiez chaque jour, et sûrement, vous tous, mes amis qui êtes ici et qui composiez son état-major, son équipe, vous ressentez la perte que l'Industrie a subie en sa personne. Je remercie monsieur Hensiker, le vice-président de l'Altas, des paroles qu'il vient de prononcer en ma faveur, pour me recommander à vous, artistes et manœuvres. J'ai besoin de cette caution. En effet, je suis non seulement une novice, mais une étrangère, une femme, et l'expérience prouve que très peu de femmes ont réussi dans cette profession de metteur en scène.

» Si j'ai accepté l'honneur périlleux de succéder à Joë Stanley, si je suis revenue, momentanément, sur ma détermination de consacrer désormais ma vie à des œuvres d'intérêt social, c'est parce qu'on m'a persuadée qu'il y avait, pour moi, un devoir de conscience à continuer ce film, presque achevé heureusement, cette œuvre que Stanley chérissait, à laquelle il croyait, à laquelle il apportait le meilleur de son génie. En fait, pour son élaboration, j'ai été continuellement associée avec lui, et nous avions imaginé ensemble la trame; cette histoire évoque, vous le savez, les événements que j'ai vécus dans la douleur et dans le sang. Donc, voilà l'explication des motifs qui m'ont amenée à prendre ma chance. Miss Evans, voulez-vous montrer la continuité à miss Fenwick et à monsieur Lawrence? Nous commencerons aujourd'hui par une scène entre le chimiste Dimitri Prokoff et sa femme, née princesse Vera Dolinine. Tous, vous connaissez d'ailleurs le sujet. Joë Stanley avait l'habitude, au début d'une *picture*, de réunir toutes les personnes, sans exception, qui devaient participer à la production, et de leur lire le scénario. Et je me rappelle qu'il l'a fait pour celui-là : Dimitri et Vera se trouvent dans une cave, éclairée par un maigre soupirail, où ils se sont réfugiés depuis deux semaines. Dimitri ne sort qu'à la tombée du jour, afin de se procurer des vivres, en vendant leurs der-

niers effets. Dimitri est en manches de chemise parce qu'il a troqué son veston contre une livre de pain. Cette nuit, comme toutes les nuits, craignant quelque dénonciation, ils s'attendent, d'une seconde à l'autre, à l'irruption des gardes rouges. Néanmoins Dimitri, était sorti.

» Alors, miss Fenwick, voulez-vous vous placer là, sur cet escabeau, devant cette table? Vous avez la tête appuyée sur votre coude gauche, vous somnolez... comme ceci. Non, à la réflexion, je crois qu'il vaut mieux que vous ayez la tête plongée dans vos bras étalés à plat sur la table; tandis que, presque en face de vous, Dimitri, contre la muraille, immobile, vous regarde. Oui, Lawrence, à cet endroit, exactement. Jeff, là-haut, placez-moi votre premier *spot* un peu obliquement dans la direction du soupirail. Je crois qu'il ne serait pas mauvais qu'une des manches de la chemise de monsieur Lawrence soit accrochée par le rayon. Cela ferait une tache claire, un contraste avec tout le reste de son visage, qui se trouverait dans la pénombre. Gregory, qu'en pensez-vous? Oui, n'est-ce pas? En ce qui concerne miss Fenwick, elle est beaucoup trop éclairée. Ajoutez-moi deux masques aux kliegel qui se trouvent dirigés sur elle. Oui, j'ai bien dit *deux* masques. On n'en met jamais trop dans ces occasions. Vous avez la manie de *brûler* le visage des acteurs en toute circonstance; de sorte qu'ils finissent par ne plus avoir aucune expression et par ressembler à un fromage blanc.

» N'oubliez pas que miss Fenwick est uniquement éclairée par la lumière d'une petite icone de coin, donc très faible, et par la lumière diffuse de la rue, censée venir par le soupirail. Le *spot*, dans les cheveux de miss Fenwick, est bien. Maintenant, miss Fenwick, très lentement, vous levez la tête, et vous regardez devant vous. Vous sortez d'un mauvais songe, d'un cauchemar, tel qu'est en réalité votre existence depuis des mois, et vous avez la sensation que vous êtes seule dans le caveau, que votre mari est absent. S'il n'est pas revenu, c'est qu'il a été arrêté par les émissaires de la Tchéka (c'est ainsi qu'on appelle le tribunal terroriste) et probablement fusillé. Alors, vous regardez devant vous, vous n'apercevez que le mur seul, votre expression doit être celle d'une angoisse intense; mais, tout de même, n'allez pas au bout de votre expression; il y

aura, par la suite, des *climax*[1] encore plus tragiques. Ensuite, votre regard est accroché par le rai de lumière, vous tournez la tête, imperceptiblement, mais marquez le mouvement tout de même. Vous apercevez Dimitri, et aussitôt, vous poussez un soupir de soulagement. Non, je vous demande pardon, je m'exprime mal. Il ne faut pas soupirer, au sens physique du moins, et surtout de cette façon qui est beaucoup trop *théâtre*. J'ai remarqué que, dans beaucoup de *pictures*, ces « traditions » gâtent parfois à fond tout l'effet dramatique qu'on serait en droit d'espérer d'une situation. Pénétrez-vous bien de votre personnage, miss Fenwick, et concentrez-vous dans les circonstances présentes. Que feriez-vous exactement? Il me semble que vous ne soulèveriez pas votre poitrine, mais, après la tension nerveuse, l'anxiété que vous venez d'éprouver et qui se relâche, vous auriez un mouvement de faiblesse physique, vous auriez besoin d'un appui matériel, vous auriez tendance à reposer assez lourdement vos coudes sur la table, et puis à expirer l'air de vos poumons, comme après un effort. Mais non pas à *soupirer*. Et en même temps un léger, très léger sourire à l'adresse de l'homme qui, de son côté, vous suit des yeux et qui, avec cette sympathie intuitive entre gens qui s'aiment (excusez-moi si ma voix tremble, je suis un peu enrouée), comprend tout ce qui se passe en ce moment en vous. Essayez comme cela! Très bien, vous avez saisi, et je crois que nous sommes dans le vrai. Pendant ce temps, monsieur Lawrence, vous n'avez qu'à la regarder en donnant l'impression que votre être tout entier converge, irradie vers elle, et peu à peu, très lentement, vous esquissez un mouvement qui vous détache de la muraille et vous amène en avant... Vous pourrez peut-être étendre vos bras. Non, je me trompe. Pas cela. Le geste est trop mélodramatique. Faites comme vous sentez. Un directeur femme, dans une situation tendue, doit s'abstenir d'indiquer à un homme la façon dont elle pense qu'un homme doit jouer. Il vaut mieux, je crois, le laisser faire selon la nature de son sexe, quitte à suggérer, ensuite, des changements. Et réciproquement. J'ai remarqué, toutefois, que vous n'espacez pas suffisamment vos gestes. Il faut, entre chaque geste, marquer un temps d'arrêt, si court fût-il, comme le coup

1. Situation maîtresse.

d'espaceur entre les mots à la machine à écrire. Pensez à cette comparaison; elle est excellente, et je puis le dire d'autant plus facilement qu'elle est non de moi, mais de Marsk, qui est une des étoiles les plus conscientes de son art, et qui a même écrit à ce sujet des choses parfaites. Très bien, Lawrence, c'est tout à fait cela. Vous avancez d'un pas, et vous dites quelques mots... un mot... « chérie »... Ce n'est pas dans le texte, je sais, miss Evans et, du reste, nous n'avons pas besoin de mettre de titre, tout le monde comprendra. Marquez-le seulement pour mémoire, miss Evans; et articulez bien, monsieur Lawrence; c'est extraordinaire, comme, non seulement l'expression de la physionomie, mais toute l'attitude du corps répercute le sens, j'irai même jusqu'à dire le son des paroles qu'on prononce. Ensuite, avant de jouer la scène vivante, nous ferons un *close-up* de miss Fenwick.

Répétez encore une fois, monsieur Lawrence.

Messieurs les musiciens, jouez, je vous prie, la *Sonate à Kreutzer*. Joë Stanley aimait beaucoup ce morceau, je me le rappelle, et il s'en servait avec succès pour certaines scènes d'émotion. Et, en effet, je ne connais rien de plus émouvant. Qu'avez-vous, miss Fenwick, et vous, Lawrence! Vous pleurez! Il ne faut pas pleurer à cet endroit. Je vous en prie, calmez-vous. Moi aussi, je suis émue. Et pourquoi applaudissez-vous tous? Non, mes amis, je vous en prie, n'applaudissez pas, et moi, je ne veux pas pleurer. C'est l'âme de Joë Stanley qui me guide dans mes indications, et je n'ai pas de mérite. Jenkins, soyez gentil, apportez-moi un verre d'eau glacée. Merci. Jeff, donnez les lumières. Tout est prêt? Miss Fenwick, monsieur Lawrence, vous y êtes? Donnez les lumières. Camera...

VALENTIN MANDELSTAMM

LE MONUMENT HEREDIA[1]

Au nom de l'Académie française, au nom aussi du Comité José-Maria de Heredia qui a bien voulu me choisir comme président, je viens inaugurer ce monument, œuvre de l'architecte Chrétien-Lalanne et du bon sculpteur Victor Segoffin, notre ami; monument offert à la Ville de Paris et à la gloire du poète des *Trophées*.

Je viens saluer avec vous le grand poète. Je ne ferai pas un long discours; car le ciel est menaçant... et pourtant, voici un rayon qui vient dorer le buste; il suffit de nommer Heredia pour attirer le soleil...

Non, je ne me livrerai pas à une longue étude de José-Maria de Heredia. Tous les journaux sont pleins, ce matin, de son éloge. Aussi bien les critiques ont beaucoup et longtemps discuté pour savoir s'il était un romantique ou un parnassien. C'est tout simplement un grand poète entré aujourd'hui dans le bataillon sacré des auteurs classiques.

Né à Cuba, il était, par sa mère, d'origine française. Il fut donc envoyé chez nous. Comme il le dit un jour, dans un banquet qu'il présidait, aux anciens élèves du collège Saint-Vincent de Senlis : « Quand je suis arrivé autrefois au collège, j'étais un tout petit créole, désemparé, triste, avec la nostalgie de mon pays de lumière; mais les bons Pères, excellents huma-

1. Nous sommes heureux de publier ici le discours que M. Jean Richepin, de l'Académie française, a prononcé le samedi 17 octobre à l'inauguration du monument de Heredia.

nistes, m'ont consolé en m'apprenant le grec et le latin, et ils ont fait de moi, étranger, un Français.

Quel Français! un des rares parlant la langue dans sa pure clarté, avec toute sa précision, toute sa grâce et toute sa force. Il possédait tout le trésor de notre langage. Je me rappelle quelques-unes de nos discussions, ou, à propos d'un mot, nous passions en revue quasi tout le dictionnaire.

Il entreprit une œuvre formidable quand il se mit à écrire les *Trophées*. Il a repris dans ses poèmes la Légende des siècles. Victor Hugo en était le Michel-Ange. Heredia en fut le Benvenuto Cellini. Il savait, lui aussi, ciseler le combat des Titans au pommeau d'une dague.

On dit que les poètes ne sont pas utiles. Quelle erreur! Ils sont, au contraire, l'âme même d'une bonne République; ils y entretiennent le culte et le fanatisme de la beauté. Comme a dit le poète anglais Keats, *A thing of Beauty is a joy for ever*, une chose de beauté est une joie éternelle.

Il est incompréhensible que Platon ait voulu chasser les poètes de sa République... et cependant la démocratie athénienne avait donné un exemple de largeur d'esprit en ne condamnant Socrate qu'à cinq voix de majorité, Socrate qui avait osé dire : « Avant d'être citoyen d'Athènes, je suis citoyen du monde... »

Les lois de cette démocratie unique au monde avaient eu pour auteur, qui? On l'oublie trop. Non pas un philosophe, ni un juriste; mais un poète, Solon. Une de ses odes chante *la Terre Noire*, qu'il s'enorgueillit d'avoir rendue à ceux qui doivent en être les seuls propriétaires, ceux qui la cultivent.

Heredia fut aussi, lui, un poète des plus utiles. Cette manifestation le prouve. Et je veux remercier hautement l'animateur de notre Comité, M. Armand Godoy, né aussi à Cuba, comme Heredia, et poète en langue française, dont quatre beaux sonnets seront dits tout à l'heure par la grande artiste de la Comédie-Française, madame Segond-Weber. C'est grâce au zèle infatigable d'Armand Godoy que nous avons pu ajouter à la collaboration des Français celle des Cubains et des Américains latins et réunir la somme nécessaire pour élever ce monument, et aussi une réplique qui sera élevée à Santiago de Cuba, la ville natale du grand écrivain.

Malgré cette double dépense, deux prix (je ne veux pas vous le dire, mais vous le saurez d'ici quelques jours) seront créés, pour la première fois, en vue de récompenser deux poètes qui auront fait... Mais je n'insiste pas... Silence.. Motus... Mieux vaut qu'ils en aient la surprise!

En attendant, chers confrères, revenons, si vous le voulez bien, à l'utilité des poètes, et ayons l'audace de l'affirmer hautement devant les temps actuels, triomphe du machinisme et du mercantilisme. Oui, les poètes sont le superflu des civilisations! Mais de ce superflu, quelqu'un a dit justement :

« Le superflu, chose si nécessaire. »

Et ce quelqu'un n'était pas une bête!

Tellement nécessaire il est, ce superflu constitué par les poètes, qu'une civilisation ne saurait exister sans lui.

Et voilà bien ce qui caractérise la civilisation dont nous portons et transmettons le flambeau, civilisation que l'on appelle souvent gréco-latine, et que je préfère qualifier de méditerranéenne. Souvenez-vous que sa vraie déesse, celle de la beauté, Aphrodite, *volupté des hommes et des dieux*, comme a dit Lucrèce, est née de ton écume fleurissant en cette fleur suprême, ô Méditerranée!

Cette beauté-là, c'est bien celle qu'aimait, adorait et propageait notre Heredia. Il nous l'a ramenée de là-bas, de son île merveilleuse, comme si la Méditerranée, aujourd'hui, allait jusqu'à l'Amérique. Salut, ô belle Aphrodite, qu'à baigné aussi maintenant la grande vague de l'Océan :

Cette beauté, dont nous sommes les gardiens, voire les prêtres, c'est ce que la Terre aura donné de meilleur. Ah! sois-en fière, pauvre maman, pauvre vieille que nous chérissons et pour cela surtout!

Je ne t'insulte pas, Terre, en parlant de ta vieillesse. J'ai bien le droit d'en parler, du reste, moi qui, le 4 février prochain, entrerai dans ma soixante et dix-septième année. Je sais donc ce que c'est, que la vieillesse. Eh bien! je ne crains pas de l'avouer, elle a aussi ses charmes et ses délices.

Savez-vous quoi? C'est qu'au terme de la vie, les souvenirs les plus exquis sont ceux de l'enfance et de la jeunesse. Que de fois je me surprends à fredonner les refrains des chansons qui scandèrent mes pas et mes danses d'enfant et d'adoles-

cent? Dame! Je ne suis pas à court! J'ai dans la mémoire plus de deux mille chansons populaires.

Eh bien, la Terre aussi connaîtra l'automne et l'approche de ses vieilles années, et sa fin prochaine. Ses souvenirs, alors, seront pour les chansons, les belles chansons, que lui auront chantées les poètes. Les langues passent, mais ne meurent pas. Ce n'est pas vrai qu'il y ait des langues mortes. Est-ce que le grec ancien et le latin sont morts? Et ainsi le français non plus ne mourra pas.

Grâce à qui? Grâce à ses poètes. Grâce à des poètes tels que celui-ci, en vérité.

Et c'est pourquoi je le dis, et le clame, et en réponds : parmi les chansons qu'elle se dira, la vieille agonisante, et avec délices et avec amour, il y aura des vers du maître qui repose ici, de l'ouvrier parfait qui a écrit les *Trophées*, le grand conquistador de la Beauté par le Verbe, José-Maria de Heredia.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

TABLEAUX DE PARIS

Le Rose et le Noir. — Rentrer à Paris et, — quelques heures seulement après être descendu de tous les paysages traversés, — se trouver plongé dans une « Revue Nègre » : injection violente dans le sang. La nuit s'en trouve gâtée. Tout engourdies dans leur éternité, ces belles formes de la Terre qu'on vient de contempler pendant quelques journées d'automobile, se trouvent effacées avec fureur. Le torchon trempé dans l'essence d'une mégère ivre, qui viendrait laver la nuit le labeur de ce peintre de génie qui est Dieu.

Hier encore, n'étais-je point à moins de vingt kilomètres de Marseille, gravissant les lacets de cette surprenante et grandiose montagne de la Sainte-Baume, sur les flancs de laquelle, dans le cirque immense qu'elle forme vers Géménos, les yeux ne rencontrent aucun signe du passage des hommes, ni du glissement des siècles? ...Et les routes de Toulon avant Cassis et après le Lavandou : le Canadel, Cavalaire, la Corniche des Maures. Et, vers Fréjus, — pareil à un bouquet de roses séchées, — ces grenades ouvertes dont chaque pépin est une maison : Grimaud, Gassin, avant d'atteindre, isolé sur le flanc de son cap, loin des chemins qui se croisent, le port indolent de Saint-Tropez, où l'âme de Joseph Vernet se retrouve sous les touches étincelantes de Signac.

... Et des espaces, à pic au-dessus de la mer léthargique, dont la limpidité montre le fond de rocher impénétrable... sur des coteaux fardés par l'ombre rose d'un nuage égaré, des conciliabules de cyprès, auxquels l'immobilité prête une âme, alentour d'un pin parasol frissonnant à toute caresse

de l'air, et qui n'inspire aux corps humains que le sentiment de l'horizontalité.

Joséphine Baker. Les Parisiens, qui rentrent chez eux et n'y trouvent qu'étrangers, se sont épris avec la *furia francese* de cette quarteronne aux longues jambes agiles, au torse souple, aux bras rythmiques, dont le visage enfantin et comique offre, par la forme convexe de la nuque, la cendre rosée du teint, l'immensité de l'œil, l'éclat des prunelles, ces sortes de perfections qui flattent nos sens et par lesquelles un lion, une rose, une abeille, une méduse ou une fourmi tiennent pareillement du Créateur, sont symboles de la vie, la font aimer, en figurent le mystère et la splendeur, les ténèbres, l'éclat, — comme la débilité, la petitesse et le momentané.

En vingt-cinq ans, que de filles insolemment douées avons-nous vues, portant ainsi leur jeunesse entre les dents comme une proie à jamais substantielle — et qu'elles ont pourtant dévorée! Que deviendra cette Joséphine-ci, qui danse aux Champs-Élysées, si joliment dévêtue avec cette ceinture de petites plumes vertes, dessinant autour de ses hanches comme une mince collerette des Valois? Son impudeur a tant de grâce, la lubricité de ses trémoussements tant de frénétique jeunesse, qu'on se laisse aller à ce plaisir, qui ne saurait être, parmi ceux qui se prennent en commun, poussé plus loin et ne l'avait même jamais été pareillement à la scène.

Les accords du jazz band ont leur harmonie sensuelle. Elle prend les gens au creux de l'estomac et leur serre la nuque, sans vouloir que l'agacement cesse jamais d'offrir — bien qu'un peu brutalement — les apparences du bien-être. C'est donc une charmante soirée à passer.

Mais aussitôt, voilà que les deux douzaines d'extrémistes qui mènent un certain ton, déclarent que la danse ne saurait plus être que le sautillement de ces noirs. Les ballets russes, Anna Pawlova, l'Opéra, la Scala de Milan, la science, les traditions, les influences qui créent la variété, n'ont plus raison d'exister. Nous ne saurions désormais supporter d'autres ballets.

Ces danses sont bien superficielles, cependant, bien improvisées et, — pour être franc, — bien monotones. Tout ce qui n'est point composé, harmonieusement proportionné, établi

par l'intelligence dans des limites définies, lasse promptement. Ces bamboulas forment un spectacle d'après diner délectable, mais il y transparaît, à l'arrière-plan, sous la folâtrerie, des visions lointaines de scalp, de contractions spasmodiques autour de cadavres carbonisés. Le Sioux couleur café et le noir de la Guinée s'y rejoignent : ils s'y étreignent même, — frénétiquement. Et nous y goûtons passagèrement la saveur du suint, des aromates, l'haleine du désert, le lait du cocotier et le cumin... Pourtant, ces branles sont aussi différents de la danse qu'une cabane-bambou dans une palmeraie l'est d'une façade de Palladio ou de Gabriel. La cabane-bambou peut devenir édénique, pendant une heure tiède, mais!...

Nous regretterions ce spectacle charmant, où l'on voit certaines quarteronnes costumées à ravir, avec les verts et les roses les plus seyants, s'il devait prendre quelque influence au théâtre. Renouvelé, recommencé, il écœurerait vite. — Les artistes n'ont que trop facilement tendance à vouloir faire école aujourd'hui de tout ce qui réussit un soir ou un matin. C'est un penchant que l'on peut pardonner aux jeunes gens, mais qui irrite chez les autres.

***

Intérieurs. — Avant qu'elle ne ferme ses portes et ne devienne une ruine infâme, boueuse, tout en squelettes de fer mastiqués dans le ciment, nous retournons à l'Exposition comme chez une de ces amies de vacances, venue de loin, qui avait loué la villa dont la situation est la plus recherchée et dont on n'entendra plus parler, une fois repartie pour ses neiges ou son sirocco — et qui vous reçoit au milieu de ses malles déjà ouvertes.

Ces ruines imminentes, sous les premières pluies tenaces de l'hiver, on ne peut guère s'empêcher d'en évoquer le futur chantier monstrueux. Les œuvres pures, longtemps méditées, construites comme un théorème, filles de l'esprit plus que de la matière, ont engendré des vestiges splendides. On ne regrette pour ainsi dire plus leur magnificence primitive, tant ce qui subsiste offre aux yeux de noblesse, et à l'imagination de beautés à jamais fixées devant les hommes.

Les édifices modernes, il faut bien le reconnaître, ne sont pas appelés à laisser des traces émouvantes ni superbes, le jour où quelque cataclysme, quelque bête accident, le temps même, les auront rendus inhabitables. Ce seront de noires cellules, vides et creuses, dont on ne saurait recueillir une pierre, conserver un débris.

L'époque présente ne crée point d'aristocratie. Celle de la ruine même lui échappera. Notre plus grave défaut, c'est de ne point travailler pour le temps. Les architectes disent couramment qu'ils ne bâtissent plus de maisons que pour trente ans. Le papier des livres, la matière des étoffes, végètent quelques saisons. Le soleil, qui a donné des agonies splendides et quasi éternelles à tant de velours, de plafonds et de parchemins, tue l'ouvrage de l'éditeur et celui du décorateur, avec la même sûreté, la même brutale indifférence. Ne parlons point des tableaux.

Six mois à peine après sa création, quelles vieillissures précoces, quelles sénilités, l'Exposition ne montre-t-elle pas, sous le soleil d'octobre, aux regards un peu perspicaces?

Mais l'extérieur des pavillons et des galeries ne nous intéresse plus. Il reste à parcourir des salles non visitées. Et puis, — nous sommes guidés par le souci de trouver quelque objet ayant échappé à nos investigations, un meuble qui satisfasse pleinement ce goût des proportions et de la ligne, sans lesquels l'homme ne saurait vivre en paix avec les choses.

Les pays étrangers ont meublé des chambres, le long des galeries de l'Esplanade, dans la partie longeant la rue Faber. Il s'y révèle plus de personnalité que l'on pourrait craindre d'en trouver. Le style munichois a lourdement pesé sur l'Europe, qui se complaisait, d'ailleurs, dans cet esclavage, assez inexpliquablement pour l'observateur non contaminé. Mais les pays du Nord, qui avaient peut-être été les premiers atteints, semblent se libérer de l'emprise. Oh! nous ne les accuserons pas encore de devenir légers ou frivoles. Nous n'affirmerons pas qu'ils sachent improviser des intérieurs à première vue très confortables et dont l'atmosphère évoque des pensées subtiles, où l'on respire un air léger. Une chaise y prend toujours un aspect rudimentaire, exagéré dans le

détail et fruste, rustique. Pour offrir quelques commodités, un fauteuil doit revêtir des apparences de pachyderme. On ne saurait en manier un aisément. Le dos en est exagéré de hauteur, terminé en ogive ou formant un arc de voûte; les bras pourraient soutenir le sommeil de gens atteints d'obésité à un point où il n'est guère vraisemblable d'engraisser. Cependant, si l'on semble ne devoir jamais que dormir dans ces fauteuils, après une journée de marche forcée et de lourds repas, les lits, eux, demeurent sinistres, à ras du sol, trop étroits, offrant de partout des angles. Ils semblent avoir été conçus par des novices ignorant pareillement le sommeil réparateur et l'insomnie qui libère le cerveau de toute entrave et laisse l'imagination emportée courir hors des chemins tracés, sur le bord des abîmes. Si la passion ne puisait dans tout décor, fût-il abject, quelque sujet accessoire d'enivrement, des amants devraient fuir, tout autant que le solitaire sans désirs, ces couches arides, où le bois est tristement nuancé, où le violet et le brun dominent...

A la section de l'Autriche, je suis retourné voir, plusieurs fois, « le salon de repos d'une dame », dans un réduit où la même porte servait d'entrée et de sortie, ce qui rendait l'accès difficile et faisait croire à la cohue. Deux globes de verre dépoli, fixés au mur, sur deux sortes de lourdes et courtes spirales de cuivre, éclairaient la pièce. Les murs en étaient revêtus d'une obscure boiserie unie, de noyer teinté et verni, sous un plafond couleur de nuage de pluie. Une couche, formée d'un matelas profondément encaissé, remplissait une alcôve rectangulaire. Sur ce matelas, six personnes, au moins, pouvaient s'étendre sans se toucher. L'étoffe qui servait de housse était une sorte de toile ou de reps de ton neutre, à rayures peu marquées. Un encadrement de bois découpé bordait l'ouverture de l'alcôve, y créant des récifs qui en rendaient l'abord dangereux. Dans la profondeur, autour de ce lit de repos qui évoquait l'asile de nuit, des étagères, des planches à tirettes étaient ménagées. A la lueur morose des globes dépolis, on apercevait deux gros fauteuils pour dame hydropique, tendus d'un genre tapisserie à fond noir. Une table longue, étroite et haute, dans la manière chinoise, mais d'un bois pareil à celui qui couvrait les murs, complétait l'ameublement de ce *salon de repos*,

qui faisait rire les visiteurs, évoquait l'antre d'une Anthinea femme-à-barbe — et dont toute idée de repos et toute ombre d'image féminine, étaient à jamais bannies!...

***

PEINTRES. — S'il existe certaines gens croyant encore à l'intérêt et aux influences des anciens *Salons*, leur nombre ne progresse point. Disons qu'il diminue. Le *Salon d'Automne*, cependant, paraît garder une clientèle assidue, malgré la concurrence que lui font les *Indépendants*. Je connais, en dépit du changement des modes, qui ne sont qu'apparences, des jeunes femmes qui aiment tout ce que leurs mères avant elles ont aimé : les robes, les perles, les choses inutiles, fréquemment remplacées. Elles aiment aussi leurs enfants et même leur mari. Mais (ce qui eût fait hurler leurs devancières, ce qui est assez déroutant), elles se sont infatuées de la peinture archi-avancée. On en connaît, qui paraissent réservées, timides et qui, devant des toiles ne pouvant susciter que l'hilarité ou le dégoût, exhalent tranquillement quelques adjectifs, sans broncher, comme elles diraient : *exquis, adorable,* en regardant les modèles de la rue de la Paix... Nos contemporains des jeunes générations ont le goût du fauve. Je ne pense point qu'il s'agisse de snobisme voulu. Peut-être que le sentiment de la mode, si violent chez elles, qui leur fait se couper les cheveux lorsqu'elles en ajoutaient autrefois si vainement, ou porter des robes qui ne leur cachent même plus les genoux, alors qu'une jeune fille ne se mariait, jadis, à peu près que pour le seul plaisir de s'affubler, enfin, d'une jupe longue et de sentir peser sur ses talons l'étoffe inutile des traînes, — peut-être que le sentiment de la mode, qui leur fait préférer à tout autre le dernier chapeau de l'année, les porte à accepter plus aisément ce qui ne ressemble pas à ce qui existait et, particulièrement, ce qui ne ressemble plus à rien. Les étoffes de leurs robes sont si bigarrées qu'autour d'elles la crudité des couleurs ne les déconcerte jamais. Des pyschologues ont constaté que les hommes avaient le sens de l'odorat plus développé que ne l'ont la plupart des femmes. Celui de la vue se rassasie peut-être en elles, avec moins d'exigences que le nôtre. Manet,

Renoir, Monet, Boudin, Sisley ont eu des finesses de touche, des délicatesses de nuances qu'on chercherait vainement dans la peinture des femmes, avant Berthe Morisot.

... Il y a donc des visiteurs au *Salon d'Automne*, dans ces galeries construites depuis six mois sur les terrasses des Tuileries qui longent la Seine, et qui ont servi indifférement déjà à presque tout ce que nous possédons désormais de *Salons* de peinture.

L'assurance d'être assez mal présentés n'a pas encouragé les peintres à se montrer audacieux. On pourrait même dire que la réserve dont ils témoignent est frappante.

Elle était attendue. Nous allons assister à un mouvement marqué, dans un sens opposé à celui qui entraîna les peintres depuis douze ans. L'échec de tant « d'écoles » successives et fugitives, les travestissements de cubistes notoires, leur facilité à évoluer, n'ont pas été sans impressionner le public clairvoyant... Il veut bien rire ou qu'on lui fasse peur dans les expositions qu'il ne fait que traverser. Mais, lorsqu'il s'agit d'accrocher des toiles sur les murs de ses appartements, l'amateur met quelque circonspection dans ses achats et apporte du discernement dans ses choix.

Les peintres ont senti cette clairvoyance, ce besoin de sélection des acheteurs de valeur, et la nécessité de leur offrir autre chose que des toiles dont la mode est fugitive. Que l'on considère les deux envois de M. Henri Matisse et que l'on se reporte à ce qu'il exposait dix ans plus tôt. Sans doute, aimerait-on considérer autre chose de lui que cette fenêtre d'appartement de rencontre, à Nice, dont il n'a pas bougé depuis de nombreuses saisons déjà et dont il ne s'éloigne plus. C'est toujours, sous cette même fenêtre, cette étoffe à rayures violettes et blanches, et, à sa droite, ce tapis algérien à dessin de colonnettes de patio, dont le fond est rouge. Le ciel garde dans ces rapports de tons sa clarté. Mais, toujours, la même personne brune, en peignoir du matin, dessine ou lit à quelques pas de la fenêtre. Quel tort ne fait pas à la production d'un artiste l'intransigeance aveugle de ses clients, qui ne veulent de lui qu'une *façon*, un seul produit! Que devient l'imagination? Ne semble-t-il pas qu'à recommencer toujours la même fenêtre, dans le

même éclairage, au-dessus du même tapis, du même parquet couleur de terre de Sienne, la faculté de vision ne s'émousse? On regrette que les dons, que possède M. Matisse de voir clair et de traduire d'un pinceau si pur des nuances si délicates, se cantonnent dans une geôle où le chant du prisonnier entendu n'a jamais qu'une note. N'est-il pas curieux aussi qu'un indépendant, un artiste au tempérament neuf, si l'on peut dire, peigne avec la même ponctualité toujours la même toile, comme le fait, par exemple, M. J. Bail, avec ses dentelières et ses cuivres?

Dans le portrait de mademoiselle Nazimova, étoile de films célèbres, M. Van Dongen a essayé de reproduire une de ces figures dites, je crois, de *premier plan*, démesurément agrandies et qui impressionnent si vivement certains spectateurs par leurs cils gommés, pareils à des alignements de cyprès autour d'un étang, leurs larmes d'eau de rose versées au compte-gouttes sur la glande lacrymale et leurs froncements de sourcils, qui creusent des ravins sur les fronts contractés. Mais, ce qui est à peine tolérable au cinéma et répond à certaines exigences dues à la proportion de salles immenses et embrumées par la fumée des cigarettes, n'a plus de raison dans une pièce de vingt mètres à peine. En quelle compagnie accrocher pareille toile? Quels meubles placer auprès d'elle? Ce mauvais penchant pour le gigantisme, qui pourrait être un amusement d'atelier, gâte bien souvent les dons éblouissants de ce coloriste.

M. Lebasque peint une nature morte presque comme l'eût fait, comme l'a fait tant de fois, feu Vollon.

Les toiles de tous les peintres aujourd'hui connus se ressemblent — une fois de plus. Curieux portraits de M. André Suarès et de Foujita, par M. Ouvré. Les nus de M. Foujita sont de plus en plus stéarinés. Parmi des jeunes, aux noms moins prononcés ou encore non prononcés : le portrait d'une pianiste et un paysage, de M. Jack Martin-Ferrières; de *Jeunes Noires*, de M. Maurice Le Scouezec; *l'Escale* et *le Bal Musette*, de M. Roger Duval; des fleurs de madame Ethel Mars. Et, parmi des artistes s'étant fait un nom, les natures mortes de Laprade, le *Pérouse*, de Waroquier, la *Jeune Espagnole*, de Kisling.

Il faut s'arrêter devant l'*Été* de M. Favory... Les filles en interdiront la vue à leur mère...

M. Mauny a inventé un procédé qui réunit la photographie et ce qu'on n'ose plus appeler la peinture et qui se souvient des ballets de Jean Cocteau... J'ai surpris devant ses toiles deux dames d'âge, en extase. Et, si je disais leur nom, — une fois de plus on ne me croirait pas!

***

ÉCRAN. — Lorsque j'arrivai à Paris une amie « débrouillée » me dit d'un ton sans réplique : « Il n'y a que deux choses à voir, la *Revue nègre* et Charlot. »

Je suis allé à la Revue Nègre, sans avoir pris le temps de dormir ma première nuit et j'ai loué un fauteuil pour voir seul, au cinéma, *la Ruée vers l'or*, le surlendemain.

Ce soir-là, une pancarte de bonne grandeur annonçait à la porte qu'il ne restait plus une place pour la soirée. L'influence qu'exerce Charlot n'est pas due seulement à son adresse, son comique en apparence si aisé ou son inimitable gaucherie à manier la petite canne recourbée et à poser sur sa tête l'ineffable chapeau melon sans lesquels il semble ne jamais pouvoir se remuer. Cet attirail est un obstacle qu'il lui faut vaincre, pour montrer sous le pitre, — et avec quelle mesure! — l'être humain. Si l'on demande, la représentation terminée, les raisons pour lesquelles on éprouve le sentiment d'avoir passé une soirée particulièrement agréable, on est assez embarrassé. Ce qui subsiste, malgre la petite moustache ridicule, l'air empêtré, le vêtement sordide, c'est une tendresse du regard inexprimable, un frémissement à peine perceptible de la lèvre, quelque chose de désespéré, de splénétique, le sentiment d'évoquer, pour soi seul, dans le fond de son âme, des scènes si belles qu'il serait vain de vouloir en risquer jamais la réalisation. Mieux vaut d'être un paria dont l'intérieur du crâne est peint en bleu, qu'un mauvais riche pessimiste et défiant. J'imagine que les peuples aiment ainsi ce lointain Charlot, parce qu'il incarne le *Pas de Chance* qui saute les embûches avec ses gros pieds emmaillottés et que renversent les hommes forts, qui ont du ventre et des pectoraux épais, — mais qui leur demeure supé-

rieur, à cause d'un regard, d'un sourire esquissé, qu'aucune puissance ne saurait réprimer ni interdire.

Il règne, dans une salle de cinéma remplie, un air d'abandon qu'on ne trouve pas au théâtre. Il semble que la communication soit plus instantanée entre l'écran et le public qu'entre les acteurs et lui.

Le cinéma français a longtemps souffert de croire qu'il suffisait de transformer des vaudevilles et des drames connus pour faire de bons spectacles. Pour obtenir d'emblée de bons artistes de l'écran, il ne suffit pas davantage de s'adresser à des comédiens. Tous les nôtres à peu près se sont essayés dans des films; je parle de ceux qui croient posséder sur le public une influence souvent illusoire, car les bonnes pièces servent les comédiens plus qu'ils ne les servent et l'on verra toujours les plus célèbres se prodiguer vainement dans des œuvres médiocres, sans jamais pouvoir en retenir la chute. De bonnes pièces, au contraire, assez mal défendues ont fait de longues carrières. Quels acteurs de premier plan ont réussi chez nous au cinéma? Aucun. A des idées neuves, à des formes d'art nouvelles, il faut des êtres nouveaux. Les genres récents atteignent promptement leur perfection. Si on les imite par la suite, on ne les renouvelle point. Les grands drames romantiques ne sauraient plus être repris de nos jours. Ils ont eu leurs Mélingue et leurs Frédérick-Lemaitre, comme la comédie de Dumas et d'Augier eut ses Got et ses Croizette. Charlot, Douglas, Sessue Hayakawa, Fanny Ward, Mary Pickford ont été les Mademoiselle Dorval et les Lucie Mabire, les Dumaine, les Taillade de cette période du cinéma. Il y aura évolution. On ne fera pas mieux. Les féeries du Châtelet ont-elles semblé plus belles, après les inventions de ces trente dernières années, dont elles auraient dû cependant profiter beaucoup? La féerie, au contraire, est morte, depuis la découverte d'éléments qui paraissaient faits pour la servir.

Avant cette *Ruée vers l'or*, qui fait courir tout Paris, avait passé sur l'écran la récente traversée aérienne de l'Afrique jusqu'au Niger, dans laquelle le capitaine Vuillemin fut grièvement blessé et qui causa la mort du sergent Vandelle.

Nous avons encore connu cette terre sans autos, ni T. S. F., ni sous-marins, ni avions, ni cinémas, — à peine

sans téléphone ni lumière électrique... Je pensais, dans mon fauteuil solitaire d'homme « qui rentre à Paris », à ma grand'-mère qui n'aurait guère plus de quatre-vingts ans aujourd'hui et avec laquelle j'ai assisté étant enfant à des matinées de Robert Houdin ou de l'Hippodrome. — Et je me demandais l'impression que pourrait éprouver cette chère grande amie de mon enfance, si elle revenait s'asseoir auprès de moi, devant cet écran sur lequel glissaient, sous l'aile rigide d'un avion, les sables ondulés du Sahara, les oasis géométriques, leurs cubes de terre battue à l'avant des palmeraies. Aux atterrissages les peuplades mystérieuses accourent comme, au temps de Boilly, les enfants de nos provinces à l'arrivée d'une diligence. Le Niger n'est guère plus éloigné de Paris pour un voyageur que ne l'étaient jadis les ports de Brest ou de Marseille...

Nous venions de voir sourire sur l'écran, quelques instants avant se mort, le petit sergent Vandelle et, devant la tombée foudroyante du *Jean-Casale*, l'avion à bord duquel se trouvait le capitaine Vuillemin, nous pensions aux familles qui pourraient être là... Le silence de cette salle, dans laquelle beaucoup d'étrangers se trouvaient mêlés à nous, était impressionnant lorsque descendit dans la fosse, sous le soleil jamais voilé, le cercueil enveloppé d'un drapeau, — aux confins du bourg de Niamey, que baignent les eaux limoneuses du Niger, à l'heure où le ciel s'est fardé de rose et que les rudes accords des tamtams et les chants nasillards des noires demi-nues emplissent l'air du soir.

Le langage du cinéma est si clair qu'il est à l'instant compris de tous. S'il ne traînait de sinistres lambeaux de littérature dans la fabrication des parties de texte (la plupart du temps inutiles), l'effet d'une pareille présentation serait d'autant plus grand. Des mouchements discrets indiquaient la montée des larmes. Pas un de ces spectateurs, aujourd'hui, qui n'ait un peu vécu ce voyage et le drame qui le termine...

Charlot parut et les rires l'accompagnèrent. Mais, cette fois encore, l'attention, l'agrément du public ne naissaient pas seulement des « effets » trouvés par cet humoriste, mais du soin avec lequel il sait s'entourer de comparses qui éloignent la pensée du théâtre. Les acteurs se sont fait une idée fausse

de la beauté. La mauvaise qualité d'élégance ou de pittoresque de trop de comédiens de métier, le sort qu'ils font à des gestes superflus, leur apparente incapacité d'éprouver jamais les sentiments qu'ils croient traduire, sont désormais sans pouvoir sur notre imagination et notre sensibilité. Leur science de la diction les maintenait seule encore à leur ancienne place. Mais, avec l'art muet du cinéma, un boueux, un cultivateur, un ouvrier, qui regardent en face, qui s'émeuvent, sans se soucier de l'attitude; une femme toute simple, qui n'a pas appris à s'asseoir ni à marcher, peuvent, — lorsqu'un metteur en scène leur insuffle la vie, — devenir profondément humains.

L'extrême fantaisie ou la réalité la plus strictement rapprochée du vrai, voilà désormais les deux seuls buts du cinéma.

***

Navires. — Ma libraire est une personne sensée; elle voit beaucoup de gens, et qui causent volontiers avec elle parce que, sans en avoir l'air, elle les touche de la pointe du fer, en reconnaissant le partenaire avisé. Elle sait la valeur des choses et des mots et ne conseillera jamais de lire ni d'aller voir ce qui est pour d'autres. D'emblée, en peinture comme sur la mode, elle dit ce qu'on attendait... »

Ma libraire m'a dit : « Pendant votre absence, je n'ai vendu que des livres de voyages, des cartes de géographie, des gravures de modes, des volumes illustrés d'oiseaux, de fleurs ou de navires... C'est ça qu'on demande!... »

Et puis, après un petit silence, pendant lequel nous avions l'air de réfléchir, tandis que nous ne pensions à rien, en contemplant intérieurement un défilé de roses, par Redouté, de navires, par Ozanne ou Van Backuysen, et des fiancés de l'île de Ceylan couronnés de tiares, dans les *Aventures des voyageurs*, et, encore, des familles entières de bouvreuils et de rossignols, s'égosillant sur les pages de Giacomelli..., je répondis :

— Jadis, on assemblait les styles, mais ce passe-temps n'intéresse plus que les parvenus d'hier, aujourd'hui on en a assez, on « fait » les espèces... — Comme vous avez raison! s'écria-t-elle... J'ai des clientes américaines qui meublent des pièces, tantôt avec des oiseaux, tantôt avec des gravures représen-

tant des fleurs, — pour elles ou pour les personnes qu'elles installent, — car les Américaines aiment installer les gens. Pour les bateaux, cela se comprend, il n'y en a plus! On ne voit plus de voiliers... Je ne sais même pas, reprend-elle avec un sourire, si l'on trouverait encore un vapeur dans nos pauvres ports... Il faut se rendre au Musée de la Marine pour voir des bateaux — et encore on parle de le supprimer... Vous n'avez pas lu dans les journaux?...

Je n'osai avouer à quel point je lis peu *les journaux*... Mais j'avais gardé dans la tête ces mots : Musée de la Marine.

J'y suis monté, aujourd'hui, au second étage du Musée du Louvre. Voilà une collection admirable, que des Américains ne croiraient pas payer trop chère cent millions, qui est un fragment de l'histoire de la France et la vie de la Terre — et personne n'en veut! Le Louvre a besoin des salles du Musée de la Marine. Que veut-il y placer? Je suis allé jeter un regard dans les galeries avoisinantes. J'y ai reconnu des toiles de Jean Gigoux et de Jules Breton...

S'il fallait offrir quelque dépouille du Louvre aux villes de province, c'est évidemment bien plutôt les moissonneuses de Jules Breton et les vieillards de Jean Gigoux, que cette série de galères et de corvettes, si miraculeusement exécutées et préservées, devant lesquelles l'imagination voyage complaisamment. Il ne faudrait pas bien longtemps à quelques hommes avisés pour alléger avec bonheur certaines salles de peinture et permettre au Musée de la Marine de demeurer où il est. Et, dans ce « Musée » même, en choisissant un peu, en faisant pareillement quelques *dons*, non pas à des villes maritimes, qui se soucient vraiment trop peu des navires, mais à Grenoble, Strasbourg, Arras ou Reims, on arriverait à former quelques salles incomparables. Si le Musée des Arts Décoratifs n'était lui-même si étroitement logé, quels séduisants arrangements n'eût-il pas fait avec ces frégates, ces vaisseaux de guerre aux proues alourdies de guirlandes et de faisceaux d'où jaillissent quelque déesse aux bras étendus, quelque Neptune cambré parmi les algues!

Que ne se débarrasse-t-on des meubles si bêtement alignés au Louvre comme dans une garderie et qui ont été exécutés pour Versailles, où leur place demeure marquée?

Des maquettes garnies de tous leurs agrès, ornées de leurs oriflammes, de leur pavillon national de poupe, dont la soie s'est fanée, sont de véritables œuvres d'art. Le navire dont elles représentent l'image a disparu depuis longtemps, soit dans les tourmentes de la mer, les combats, soit le long des quais de bassins écartés, devenus hors d'usage. Ils portaient des noms charmants qui ont traversé l'Histoire : le *Lys*, l'*Astrolabe*, la *Renommée*, le *Triomphant*, la *Normandie*, l'*Espérance*, la *Belle-Poule* le *Lion*, l'*Achille*, le *Vulcain*, l'*Océan*, le *Protecteur* ou la *Flore*. Dans ces temps-là, il ne serait venu à l'esprit de personne de donner le nom de Voltaire à un bateau. Il y a des vaisseaux à rames de 1785 et des galères royales, la *Réale*, galère amirale dans la Marine du Levant, ornés de drapeaux de soie devenue rose, portant deux *L* enlacées.

Le public n'est-il, aujourd'hui jeudi, si nombreux que pour avoir appris, — comme moi-même, — que ce Musée de la Marine allait être mis à la porte? Les enfants, les jeunes gens, regardent avec intérêt des carcasses à la coque ouverte, — le modèle signé Pic et daté de 1757; celui si parfait d'un *clipper*, construit à Boston, par M. Mac Kray, en 1885;... la maquette du *Fram*, sur lequel Fridtjof Nansen tenta d'atteindre le pôle, 1893-1896, donnée par M. Ellef Ringnes, de Christiana.

De charmantes scènes du milieu du siècle dernier, sous des cocotiers artificiels, et, modèle du genre, qui remplit une salle : *l'Abattage de l'obélisque de Louqsor*, 31 décembre 1831, sur les ordres de M. Verninac de Saint-Maur, qui sut mener à bien cette difficile entreprise, ainsi que nous l'apprend la notice, « malgré les difficultés accrues par les maladies de l'équipage, soumis à de rudes travaux, sous un ciel brûlant. ». Dans l'embrasure de certaines fenêtres, on trouve, sous des cages vitrées, quelques spécimens de ces bateaux si furieusement à la mode aujourd'hui, qui atteindraient en vente publique des sommes que l'administration du Louvre ne soupçonne pas, car le propre des administrations est de se maintenir rigoureusement de cinquante ans au moins en arrière de leur temps.

Des vaisseaux en ivoire, à trois mâts, et l'un : *la Ville de Dieppe*, offert à l'empereur Napoléon Ier à l'occasion de la

naissance du roi de Rome et donné par lui à l'Impératrice Marie-Louise. L'Impératrice le remit en dépôt, par la suite, à l'intendant de sa Maison à Parme, et lui en fit don, définitivement, en 1822... Des bateaux en clous de girofle, des îles Moluques; des bateaux-fleurs, du Japon, en ivoire; des caboteurs de la lagune, de Manille, aux voiles de jonc tressé...

Sur les murs, les uns par-dessus les autres, dans l'ombre, loin de tout regard, d'admirables Joseph Vernet, représentant les ports de France. J'essaie de rêver un instant, malgré l'obscurité, sur ceux de Toulon, de Bordeaux et de Bayonne... En me glissant entre les vitrines, je découvre celui d'Antibes, d'où je viens. Il est daté de 1738. Rien ne semble avoir changé, vu de l'emplacement choisi par le peintre, ni, à droite, la vieille ville que dominent ses deux tours roses, ni, de l'autre côté de l'anse de Saint-Roch, le Fort-Carré, construit par Vauban, ni, à l'horizon, les hauteurs des Alpes et la baie de Nice... Des jeunes dames élégamment vêtues reçoivent, au premier plan, des oranges que cueillent pour elles des campagnardes portant le chapeau de paille conique des Niçoises.

Ces toiles valent pour la plupart celles d'Hubert Robert. Elles offrent moins de pittoresque; elles ne devancent point le romantisme, mais le faire, le talent y sont d'importance égale.

... Il faut qu'on nous garde, à Paris, le Musée de la Marine. Que le Louvre accroche ailleurs ses tableaux de troisième ordre. Qu'il en distribue quelques centaines, — il le peut sans déchoir! Mais qu'on nous conserve, et même qu'on dispose plus aimablement ces bateaux... Depuis qu'ils n'ont plus de marine, les Français n'ont jamais tant aimé les navires!

ALBERT FLAMENT

LES LIVRES D'HISTOIRE

La Perse antique. — A travers le Moyen Age. — Eginhard. La Première Croisade. — Commines.

La Perse a joué un rôle dans le monde ancien, et même un rôle durable, bien que l'empire de celui qu'on appelait le « Grand Roi », c'est-à-dire le roi des rois, n'ait duré que deux siècles. Elle a créé quelque chose, elle a innové en histoire. C'est le premier des empires qu'on peut qualifier de mondiaux. Il comprenait le monde primitivement connu des anciens en Asie, et débordait sur l'Afrique par l'Égypte, sur l'Europe par la Thrace. En lui viennent confluer tous les empires plus anciens et plus restreints, que l'Orient avait vus se détruire et se succéder sans qu'aucun fût arrivé à la conception d'une monarchie universelle.

Les Assyriens, les Égyptiens, malgré leur civilisation formidable, sont des barbares au point de vue politique. Ils ne savent que déporter, massacrer les peuples vaincus, ils ne savent pas les gouverner, ils ne s'y essayent même pas. Ils ne mettent leur gloire qu'à détruire. Quand une expédition est finie, le vainqueur rentre dans ses états en triomphe, ramenant ses chariots lourds de butin et traînant à sa suite des troupeaux d'esclaves enchaînés. Les inscriptions ne parlent que de ruines, les bas-reliefs ne représentent que des mains coupées, des têtes offertes en hommage, des chefs foulés aux pieds. Le pharaon Séti, dont la momie aimable est au musée du Caire, est figuré en train d'immoler froidement et

méthodiquement, avec un sang-froid administratif, des suppliants prosternés devant lui. Écoutez Assur-Nazir-Bal, dont la statue est au British Museum. Il raconte ainsi ses exploits : « Je bâtis une pyramide devant la porte de la ville, je fis écorcher vifs quelques-uns des chefs de la révolte et j'étendis leurs peaux sur cette pyramide. D'autres furent murés vifs dans la maçonnerie, d'autres empalés le long du rempart. J'en fis écorcher devant moi un grand nombre, je tapissai la muraille de leurs peaux; je fis des couronnes avec leurs têtes et des guirlandes avec leurs cadavres. »

Les Perses, les premiers, ont l'idée d'organiser les pays vaincus en leur laissant leur langue, leur religion, leurs lois, parfois leurs chefs indigènes, comme nous le voyons notamment pour les Juifs. Au lieu de tout dévaster sans songer au lendemain, ils lèvent un tribut et des contingents chez les vaincus. Au lieu d'assurer la sécurité par le vide, ils cherchent à l'assurer par l'ordre. Certes leur système administratif est rudimentaire, le « grand roi » est constamment dans l'inquiétude de voir un de ses satrapes se révolter, et sa défiance se traduit par des disgrâces fréquentes, souvent mortelles, et parfois imméritées, mais, dans l'ensemble, l'empire perse maintient la paix asiatique, et c'est un phénomène nouveau dans cette terre d'abondance dont tant de « fléaux de Dieu » ont fait une terre de désolation. Cyrus, c'est la préfiguration d'Alexandre.

Alexandre en a conscience. Il a une grande admiration pour ce lointain et indirect précurseur. Les Grecs aussi, malgré le souvenir des Guerres Médiques, avaient un faible pour le fondateur de cet empire colossal, dont les dimensions leur paraissaient d'autant plus fantastiques qu'ils étaient habitués au morcellement indéfini des cités helléniques. La *Cyropédie* est un témoignage de cet état d'esprit. Xénophon idéalise son héros, et son ouvrage n'en a que plus de succès. Il lui prête plus de vertus qu'il n'en eut vraisemblablement, beaucoup plus en tout cas que n'en avaient ses successeurs, ceux que le commandant des « Dix-Mille » avait sous les yeux, mais on sait que l'âge d'or est toujours en arrière. M. Clément Huart, dans son volume sur *la Perse antique*, se garde de cette fantaisie : il a non seulement

déchiffré toutes les inscriptions et fouillé toutes les sources, il a encore parcouru en tous sens le pays dont il retrace l'histoire. Sa conclusion, pour être mieux fondée, n'en est pas moins sympathique à cette civilisation iranienne dont l'ancien empire perse est la fleur, une fleur démesurée, capiteuse et éphémère comme une géante orchidée.

Les anciens vantent la douceur et la simplicité des mœurs chez les Perses, au moins chez ceux des premiers temps. Au milieu de l'amollissement général des peuples de l'orient, ils font contraste. C'est un peuple pauvre, dur à la fatigue, indifférent à ce que nous appelons le confort, étranger à la plupart des besoins qui asservissent les peuples fortunés. « Pourquoi chercher querelle à des hommes qui ne possèdent rien? » disait un sage à Crésus qui songeait à les attaquer. « Ils s'habillent de peaux de bêtes, ils habitent un sol ingrat, et ne boivent pas de vin. » Ces qualités et ces vertus s'expliquent du reste par leur religion, qui est celle de Zarathoustra, ou mieux Zarathouchtra, le Zoroastre des Grecs. M. Huart consacre avec raison plusieurs chapitres à l'étude de cette religion et de son fondateur. Tout ce qu'on peut savoir sur ce sujet, où l'on ignore beaucoup, est dit ici en peu de mots. Zoroastre, comme tous les législateurs ou fondateurs de religions de l'antiquité, est un être fabuleux à bien des égards. Les auteurs grecs et latins le faisaient vivre quelque six mille ans avant l'ère chrétienne, on place aujourd'hui son existence vers le VIIe ou le VIe siècle avant J.-C. Il est curieux que Xénophon et Hérodote ne citent même pas son nom. N'oublions pas que les livres sacrés de l'Avesta, qui sont notre principale source d'information, sont de rédaction, ou tout au moins de recension récente. Les parties les plus vieilles, comme langue, ne remontent pas au delà des premiers Achéménides, d'autres sont seulement de la fin de la dynastie. Les plus anciennes, seules, peuvent se réclamer du prophète. Cette religion, le « mazdéisme », qui ne compte plus que quelques milliers de sectateurs, Guèbres de la Perse et Parsis de l'Inde, méritait mieux. L'islam l'a fait quasi disparaître, mais ce n'est pas une raison pour en méconnaître le caractère humain et la beauté morale. C'est « la moins païenne du monde païen », a dit Renan. Le feu, qui purifie tout, est son emblème.

C'est à elle pour beaucoup que la Perse doit les vertus qui ont si fort frappé les Grecs.

Elle les doit aussi à une raison ethnographique. Les Perses sont de souche aryenne, tandis que leurs voisins sont des sémites. Par là ils sont apparentés au monde européen. Ils en ont le goût de la sociabilité et le culte de la justice. Il leur arrive même de pousser ce dernier un peu loin. Cambyse, fils de Cyrus, un demi-fou aux réactions dangereuses, fit écorcher vif un des sept juges suprêmes convaincu de corruption, recouvrit de sa peau découpée en lanières le siège qu'il avait déshonoré, et ordonna au fils de la victime, devenu son successeur, de s'y asseoir pour exercer sa fonction de manière à ne pas être tenté d'en faire autant. On voit au musée de Bruges un tableau représentant cette scène, et qui fut fait pour être mis sous les yeux d'un tribunal comme leçon à méditer, après un scandale analogue.

Pourquoi cet empire perse, qui avait des raisons de vivre, a-t-il si peu vécu? C'est qu'il n'a pas su se créer une armée. Bossuet, qui ne savait pas ce que nous savons, mais dont le sens historique confinait à la divination, a signalé excellemment ce défaut. « Jamais les rois de Perse ne connurent le fond de l'art militaire, ni ne surent ce que peuvent dans une armée, la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campements, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyaient avoir tout fait quand ils avaient ramassé sans choix un peuple immense,... qui se trouvait embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînaient après eux, seulement pour leur plaisir... Dans cette confusion, on ne pouvait se mouvoir de concert, les ordres ne venaient jamais à temps, et dans une action tout allait à l'aventure... » Cyrus est le seul des rois de Perse qui ait montré des talents militaires, mais son armée, composée encore de Perses, n'était pas la cohue inorganisée que ses successeurs poussaient à la boucherie. Et il avait des idées tactiques. Il battit l'armée de Crésus, dont la cavalerie paraissait invincible, en disposant sur son propre front un cordon de chameaux dont l'odeur mit en déroute les chevaux lydiens qui n'y étaient pas accoutumés.

Et déjà, à la fin de son règne, Cyrus ouvre le décadence. Il meurt obscurément dans une expédition lointaine sur laquelle on n'est pas d'accord. La version d'Hérodote, la plus connue parce qu'elle a fourni la matière à une foule de « tableaux d'histoire », c'est qu'il périt dans une bataille contre les Massagètes dans le Turkestan actuel. Il avait demandé la main de leur reine Tomyris. Rebuté par elle, il envahit son pays, fit prisonnier le fils de Tomyris qui se tua, et fut tué lui-même dans la bataille suivante. La reine fit plonger sa tête dans un vase plein de sang humain, pour l'en rassasier. C'est de cet amour plus que romantique que mademoiselle de Scudéri a tiré les dix volumes de son *Artamène ou le grand Cyrus*. A défaut de renseignements certains sur la mort de Cyrus, nous avons son tombeau, près de sa capitale, Pasargades, et, à l'époque d'Alexandre, on y voyait encore son cercueil. Ce tumulus s'appelle aujourd'hui le tombeau de la mère de Salomon.

Comme la religion de Zoroastre proscrivait l'usage des temples, les monuments qui nous restent de l'empire perse sont des palais ou des tombeaux. Ceux des successeurs de Cyrus sont près de Persépolis, creusés dans une falaise, et l'entrée, placée très haut, en est inaccessible à moins de s'y faire hisser par une corde. La paroi du rocher est couverte de bas-reliefs, également hors de portée. C'est aussi le cas de la fameuse inscription trilingue de Bisoutoun ou Béhistoun, où Darius raconte ses hauts faits. L'inscription commence à cent mètres au-dessus de la route de Babylone à Ecbatane qui passe au pied. Elle était illisible pour les passants, mais ne l'eût-elle pas été, que personne peut-être n'eût été capable de déchiffrer le texte en vieux perse, langue parlée uniquement dans l'entourage du souverain et transcrite en caractères cunéiformes adaptés à cet effet. Les copies de ce document expédiées dans les provinces étaient en araméen ou en babylonien; du moins n'en a t-on pas trouvé d'autres. Le vieux perse s'écrivait si peu que la bureaucratie du grand roi se servait de l'araméen. Quand Assuérus se fait relire l'histoire de son règne, par une nuit d'insomnie, le scribe la lit sans doute en perse, mais le texte qu'il a sous les yeux est en araméen ou en babylonien plus que probablement. Qui sait

du reste à quel Artaxercès correspond l'Assuérus du livre d'Esther? Chose curieuse : les magnifiques fouilles de Dieulafoy et de Morgan à Suse ont fait surgir un monde inconnu. Des siècles d'histoire nous ont été révélés, nous avons appris beaucoup sur le royaume d'Elam et ses guerres avec l'Assyrie, mais peu sur l'empire des Achéménides. L'histoire de la Perse antique, quoique relativement récente, est pleine de trous. Des fouilles à Hamadan l'ancienne Ecbatane, et à Réï, la Rhagès du livre de Tobie, pourraient en combler quelques-uns.

***

Remercions les bons travailleurs qui, comme disait Lavisse de Monod, « se donnent de la peine pour en épargner aux autres ». La collection des « Classiques de l'Histoire de France au moyen âge » publiée sous la direction de M. Louis Halphen, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, va être une providence pour les spécialistes et encore plus pour le grand public soucieux des choses du passé. Il s'agit en effet de donner le texte, établi avec critique mais sans abus de pédantisme, d'auteurs qui n'ont pas toujours été jusqu'ici à pareille fête. Pour ceux dont l'original est en latin, en provençal, ou en un français trop archaïque, une traduction précise aide le commun des mortels et n'est pas inutile même à ceux qui sont au-dessus du commun. En outre, des notes succinctes, mais continues, éclairent les passages obscurs, signalent les erreurs, les emprunts faits à des témoignages antérieurs. Ces notes ont le mérite de ne jamais passer à côté des difficultés, et d'éviter les lieux communs chers à beaucoup d'annotateurs documentés dans les encyclopédies. Enfin des introductions dénuées de phraséologie résument l'essentiel de ce qu'il est nécessaire et possible de savoir sur l'auteur et sur l'ouvrage. En somme il s'agit de faire, en se restreignant aux historiens, ce que la collection Budé fait pour les classiques latins et grecs, ce que la collection Mario Roques fait pour ceux du moyen âge français et provençal.

La collection s'est ouverte par un *Eginhard*, dû à M. Halphen lui-même, qui est une autorité pour tout ce qui touche Charlemagne et son temps. Eginhard, en réalité Einhard,

est un Rhénan, de la basse vallée du Main, d'abord élevé à l'abbaye de Fulda, puis admis, vers l'âge de quinze ans, à l'école du Palais, où Charlemagne faisait instruire dans les lettres les jeunes gens d'avenir. Il y devient un maître. Alcuin vieilli et aspirant au repos, le recommande à Charlemagne pour le latin et l'arithmétique. Eginhard pourtant ne sort pas du rang, on le plaisante sur sa petite taille, qui lui vaut le sobriquet de Nardulus ou de Nardillon, le « petit Eginhard », il n'obtient ni abbaye ni évêché. Il est vrai qu'il n'a pas encore quarante ans, en 814, à la mort de son illustre protecteur.

C'est sous Louis le Pieux, son ancien compagnon d'études et de jeux, que sa carrière se dessine. Il connaît, à son tour, les riches prébendes, il est secrétaire particulier de l'empereur, et conseiller du jeune Lothaire, son fils aîné, quand il est associé à l'empire en 817. Pendant une dizaine d'années, il est un grand personnage, parfois de premier plan, mais quand la discorde éclate entre Louis le Pieux et ses enfants, à propos des partages anticipés auxquels le débonnaire souverain a le tort de se complaire, Eginhard, soucieux de sa tranquillité et craignant de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, est pris d'un goût impérieux pour le recueillement et se retire dans la calme retraite de l'abbaye de Seligenstad, fondée par lui dans sa province natale. Il y mourut en 840, la même année que Louis le Pieux, et son tombeau, après y être resté près de mille ans, a été transféré en 1810 dans la chapelle du château voisin d'Erbach.

C'est dans sa retraite de Seligenstad, entre 830 et 836 probablement, qu'il compose sa *Vie de Charlemagne*. Quoique témoin oculaire, il commet des erreurs et des confusions qui prouvent que la mémoire lui fait parfois défaut, qu'il n'a pas pris de notes sur le moment, et qu'il use sans beaucoup de soin des documents qui étaient à sa disposition. Au fond, l'exactitude chronologique et topographique lui importe assez peu. Il écrit un panégyrique, non une monographie platement véridique. Il ne s'en cache pas, et l'on s'en apercevrait même s'il ne l'avouait pas dans son prologue. Il paye une dette de reconnaissance. Charles a toutes les vertus, il a toujours raison, il n'est jamais battu, l'affaire de Roncevaux n'est pour lui qu'une « occasion d'éprouver quelque peu la perfidie

basque ». Quant au plan de son livre, il n'a pas coûté à Eginhard beaucoup de frais d'imagination. Il l'emprunte à Suétone, particulièrement à la vie d'Auguste, de même qu'il calque sur lui son latin. On a pu dire qu'il a ajouté une treizième vie à celles des *Douze Césars*. Évidemment c'est d'une forme très supérieure à ce qu'on écrivait de son temps. La latin d'Eginhard est du latin classique et harmonieux, mais c'est du latin qui n'a rien de spontané ni de personnel, c'est du latin de thèses de doctorat ou de prix d'honneur du concours général à la belle époque des études classiques. Le souci de l'imitation va jusqu'à déteindre sur les faits et sur les traits de caractère; pour placer une bonne expression, Eginhard ne regarde pas au fond. M. Halphen, à qui l'on n'en fait pas accroire, trouve plaisir à le prendre en flagrant délit de plagiat, parfois puéril, à chaque instant. On peut même trouver que M. Halphen y met de la malice, — en tout cas de la malice renseignée et instructive.

Et malgré tout cela, qui prouve qu'on aurait tort de ne faire l'histoire de Charlemagne que d'après Eginhard, il n'en reste pas moins qu'on ne saurait la faire en dehors de lui et que la réputation du grand empereur doit beaucoup à son biographe. C'est un Joinville qui a eu le désavantage de n'avoir pas de langue populaire à sa disposition, mais vraiment on ne peut lui reprocher de n'avoir pas écrit le français ou l'allemand, également informes, des serments de Strasbourg.

***

Restons au moyen âge, puisque l'occasion nous en est donnée. C'est une période généralement sacrifiée, qui est méconnue à force d'être inconnue, surtout depuis que les programmes universitaires en ont réduit l'étude presque à rien. Elle est pleine de sève, d'originalité, de bouillonnement, de romantisme, d'un romantisme plus vivant, plus photogénique, que celui des *Burgraves*.

Dans la même collection ont paru, depuis *Eginhard*, plusieurs autres textes qui seraient tous très dignes d'un commentaire. Laissons de côté le *Dossier de l'affaire des Templiers*, qui aurait de quoi tenter un amateur de romans historiques ou

de films documentaires un peu corsés. Insistons plutôt sur l'*Histoire anonyme de la première croisade*, éditée et traduite par M. Louis Bréhier, de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Le titre de la plupart des manuscrits est un peu différent : *Gesta Francorum et aliorum Hierosolomitanorum*, ce qui peut se traduire par : Histoire des Francs et autres pèlerins de Jérusalem. Ces pèlerins de Jérusalem sont ce que nous appelons les croisés, leur but étant, somme toute, de faire le pèlerinage des Lieux-Saints. Le texte n'était pas inédit, mais il nous est accessible pour la première fois sous une forme commode et avec la traduction. Il en vaut la peine.

La Première croisade est l'événement le plus caractéristique du moyen âge. On y trouve au plus haut point ce mélange de foi ardente, de goût des aventures, et d'appât du butin qui explique alors tant d'expéditions lointaines : conquête de l'Angleterre et des Deux-Siciles, chevauchées en Espagne et au Portugal. L'auteur anonyme, que tout le monde a copié, mais que personne n'a nommé, est lui-même un croisé, un chevalier, mais un chevalier obscur qui connaît les misères et les sentiments du gros de l'armée. C'est un convaincu, mais non un naïf, car il est vraisemblablement un Normand des Deux-Siciles, compagnon et admirateur de Bohémond, le plus intelligent et le plus pratique des grands chefs. Notre anonyme est moins qu'un Villehardouin, il est plus qu'un Robert de Clari. C'est une sorte d'officier subalterne du G. Q. G. mais d'un G. Q. G. qui était sur le front. Son récit nous donne l'impression toute chaude des faits. Les dates sont indiquées avec la plus minutieuse exactitude. C'est un carnet de route, bref, précis, sans imagination, sauf quelques morceaux de faible rhétorique dus sans doute à un clerc, peut-être le secrétaire auquel le reste aura été dicté; car un chevalier n'écrit guère de sa main, même en latin indigent.

Sa relation n'a pas de prétentions littéraires, et pour cause, elle donne la vérité sans apprêt. On y trouve l'écho des préjugés, des idées régnantes dans l'armée. De tout temps, les préoccupations du soldat en campagne sont les mêmes. L'anonyme insiste sur les difficultés du ravitaillement, sur la cherté des denrées dont il indique le prix à plusieurs reprises, et en tenant compte du change, car il donne la concordance entre

les différentes monnaies. Nous assistons aux privations quotidiennes et aux liesses occasionnelles. A Antioche, c'est le bon temps : on y a passé cinq mois et huit jours en bombance, *cum gaudio et lœtitia magna*. Il y avait là des femmes, des femmes chrétiennes et aussi des musulmanes. Il passe pudiquement sur les détails, mais il nous raconte la vision d'un prêtre de l'armée à qui le Christ apparaît et déclare que les malheurs des croisés sont le châtiment de leurs criminelles débauches avec de mauvaises femmes « d'où une immense puanteur est montée jusqu'au ciel ». Tirons le rideau.

Malgré son horreur des « païens », il rend hommage à leurs qualités. Les Turcs savent se battre, ils ont de bons archers, ils sont d'une bravoure qui inspire le respect. Ils auraient toutes les vertus s'ils étaient chrétiens, et il est vraiment dommage qu'ils ne le soient pas. « Je dirai la vérité et nul ne la contestera : s'ils appartenaient à la chrétienté, on ne trouverait personne qui puisse leur être égalé en puissance, en courage, en science de la guerre. » Le passage est curieux, car il est presque du début de l'expédition; il prouve que les sympathies qu'on a reprochées plus tard à Richard Cœur de Lion à l'égard de Saladin datent des premières rencontres. Du reste les Turcs les éprouvaient aussi, car, ajoute l'Anonyme, « ils se disent de la race des Francs, et prétendent que nul, à part les Francs et eux, n'a droit de se dire chevalier ». Cette parenté supposée n'est pas seulement une amabilité; elle a un intérêt historique. C'est une allusion à la légende qui faisait descendre des Troyens non seulement les Francs, par Francus, fils d'Hector, mais aussi les Turcs. On se battait donc entre cousins. On ne s'en massacrait pas moins, mais on se massacrait cordialement.

Notre anonyme est à lire. Il a été la source où ont puisé, dès son apparition qui a suivi immédiatement la fin de la Croisade, tous les contemporains. La propriété littéraire n'existait pas alors, le plus grand hommage qu'on rendait à une œuvre était de la piller. Quand on parcourt cette descendance, on n'en est que plus frappé de la pondération, du souci de ne pas exagérer qui caractérisent l'anonyme. Les autres ont brodé sur lui, mais lui-même ne brode pas. Ce Normand n'est pas un Gascon. Par exemple, on lit partout que, lors de la

prise de Jérusalem, les chevaux avaient du sang jusqu'aux genoux dans le temple de Salomon, — autrement dit, dans la mosquée d'Omar. Ces chevaux avec du sang jusqu'aux genoux sur le pavé de la mosquée font bon effet dans le tableau, mais notre anonyme ne parle pas de chevaux, et, comme le mur de la ville fut escaladé du haut d'une tour roulante, on ne voit pas bien la lourde cavalerie féodale se livrant à ce saut périlleux. L'anonyme nous dit simplement : « Il y eut dans le temple un tel carnage que les nôtres marchaient dans le sang jusqu'aux chevilles », ce qui atteste qu'ils étaient à pied. Un vantard, dont nous savons le nom, et qui peut-être n'y était pas, a mis le coup de pouce. Salut à la véracité du « soldat inconnu! »

***

Avec Commines, ou plutôt Commynes, nous sommes à la transition entre le Moyen âge et les temps modernes. Commines lui-même et son second maître, Louis XI, ne sont plus des hommes du moyen âge; Charles le Téméraire, son premier patron, en est encore un, surtout au point de vue des défauts. C'est M. Joseph Calmette, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, qui s'est chargé de nous présenter les *Mémoires de Philippe de Commynes*.

Ce Flamand est un des fondateurs, et, comme tant d'autres de ses compatriotes, un des maîtres de la prose française. Il n'est pas né dans le pays dont il porte le nom patronymique, et qui est en Flandre wallonne, dans l'arrondissement actuel de Lille. Il est né au château de Renescure, près d'Hazebrouck, et il s'appelle le sire de Renescure tant qu'il est au service du duc de Bourgogne. A la cour de Louis XI, il portera le plus ordinairement le titre de sire d'Argenton (Argenton-le-Château, arrondissement de Bressuire), terre acquise par lui au moment de son mariage. Il est de bonne lignée, il compte un ancêtre à la première croisade. Il est orphelin de bonne heure. Né probablement en 1447, il perd son père en 1453, et peut-être avait-il perdu sa mère dès l'année de sa naissance. Sans fortune, il est élevé par un cousin germain en gentilhomme qui n'a besoin ni de grec ni de latin, ce dont il exprime quelque part le regret.

Dès 1464, il entre dans « la maison » du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, son parrain, qui l'attache comme écuyer à la personne de son fils, le comte de Charolais, le fameux Charles le Téméraire. Il débute à ses côtés sur le champ de bataille de Montlhéry, pendant la Ligue du Bien public, et le récit qu'il nous en fait montre que le Téméraire était déjà l'impulsif qu'il sera toute sa vie, sanguin, versatile, incapable de se tenir à un plan préparé. Dès le commencement de l'engagement, nous le voyons « laissant toute ordre paravant devisée », c'est-à-dire abandonnant l'ordre de bataille auparavant décidé. Chacun autour de lui dit son mot : d'où ordre, contre-ordre, désordre. On fait d'abord mettre pied à terre, puis on remonte à cheval, c'est la pétaudière dans toute sa beauté. La bataille est commencée qu'on continue à pérorer. La colonne d'attaque, qui devait procéder en trois bonds, vu la distance et la nature du terrain, est menée « tout d'une boutée ». Une mêlée aussi confuse ne pouvait aboutir à rien de décisif. Charles, vainqueur à l'aile droite, se lance étourdiment à la poursuite de l'ennemi, sans s'occuper de son aile gauche, qui est rompue. « Ainsi sont gens qui n'ont point d'expérience », dit Commines. A la fin, c'est la débandade éperdue des deux parts : un combattant du côté du roi s'enfuit sans désemparer jusqu'à Lusignan (dans la Vienne); un autre, du côté adverse, s'enfuit jusqu'au Quesnoy (Pas-de-Calais). « Ces deux-là, dit Commines, n'avaient garde de se mordre l'un l'autre. »

Cette journée est symbolique. Charles le Téméraire, pendant tout son règne, donne l'impression du taureau dans l'arène. Il fonce aveuglément sur le dernier qui lui a planté une banderille ou qui lui présente sa cape, et ne voit pas le « matador » de Plessis-les-Tours qui dirige le quadrille, et qui attend que la bête se soit épuisée en vains efforts pour lui donner l'estocade finale. Il avait pourtant reçu une éducation moderne, Commines nous apprend qu'il savait et parlait l'anglais, ce qui était rare à cette époque, surtout chez les grands seigneurs. Est-ce un argument en faveur de l'éducation classique, dont le Téméraire aurait eu besoin pour acquérir la pondération et le jugement qui lui ont toujours fait défaut?

Il n'est pas surprenant qu'un homme avisé et réfléchi ait vite mesuré un pareil maître, et l'ait quitté pour Louis XI. Trahison, a-t-on dit. En tout cas, c'est une trahison qui n'était pas sans exemple. Le propre frère du Téméraire, un bâtard, il est vrai, en avait déjà fait autant. Charles lui-même livre à Louis XI le connétable de Saint-Pol, auquel il avait promis « seüreté ». Au surplus, passer de son seigneur au suzerain de ce seigneur, est-ce à vrai dire une trahison? Et le roi est plus qu'un suzerain, c'est le souverain. « Quelque serment qu'un vassal fasse à un autre seigneur, dit le vieux droit féodal, le souverain est toujours excepté. » N'insistons pas. Commines lui-même glisse sur cet épisode.

Excusable ou non, la chose ne date pas de l'entrevue de Péronne, comme on le croit parfois. A Péronne, Commines s'entremet pour sauver Louis XI de la colère folle du duc, intervention parfaitement avouable et même honorable, dont le Téméraire ne lui sut pas mauvais gré. En ménageant un accord, il avait épargné au duc de Bourgogne un crime inexpiable, et sans desservir ses intérêts, car Louis XI paya cher sa libération. Mais dans cette circonstance il avait pu juger et comparer les deux adversaires, Louis XI avait su jouer son rôle de séducteur, le serpent avait tendu la pomme. Trois ans après, Commines lâchait l'armée du duc, qui était du côté d'Eu, et allait rejoindre celle du roi aux Ponts de Cé. Dans cette défection, Charles vit une désertion, et c'est bien quelque chose de ce genre. Il confisqua les biens du transfuge, qui, dit-il, « s'est aujourd'hui, date de ceste, distraict de notre obéissance et rendu fugitif au parti à nous contraire ». Ce document, qui est du 8 août 1472, à six heures du matin, fixe la date. Le Téméraire ne pardonnera jamais à Commines. Trois ans plus tard, lors d'une trêve avec Louis XI, il l'exclut expressément de l'amnistie proclamée à cette occasion.

Cette fois Commines a trouvé un maître qui le comprend, et dont lui-même comprend et admire la « cautelle », comme on disait alors, c'est-à-dire la précaution armée de défiance et de ruse. Il a plaisir à travailler sous un prince qui met de l'esprit de suite dans la conduite de ses affaires. Il ne le quittera plus, il assistera à sa mort, et, bien qu'il soit d'une rare discrétion en ce qui concerne son rôle, on voit qu'il

reste sans interruption un des confidents et des hommes de confiance d'un personnage qui n'avait la confiance ni facile, ni sûre.

A l'avènement de Charles VIII, tout change. Dans la « Guerre folle » qui trouble la régence d'Anne de Beaujeu, Commines est du parti du duc d'Orléans, le futur Louis XII. Il y gagne de « tâter », — le mot est de lui, — d'une des cages de fer du château de Loches, larges de huit pieds et plus hautes d'un pied que la taille d'un homme. Il y passa cinq mois qui lui ont paru longs, car, dans ses Mémoires, il croit y être resté huit mois. A la fin, des lettres d'abolition le remettent en selle, il accompagne Charles VIII en Italie et lui prête vainement le concours de ses talents diplomatiques et de ses bons conseils. Sous Louis XII, il est moins en faveur qu'il n'aurait pu l'espérer. « Le roi de France, disait Louis XII, a oublié les injures du duc d'Orléans. » Au début, il paraît même oublier ses anciens amis. Cependant Commines est de l'expédition d'Italie, et il meurt en 1511 en son château d'Argenton où il fut inhumé.

Les *Mémoires* de Commines forment, dans cette nouvelle édition, trois volumes dont les deux premiers, concernant le règne de Louis XI, ont seuls paru. Le troisième, concernant le règne de Charles VIII, paraîtra incessamment. Ils sont d'une lecture qui n'a rien de pénible. Commines est un esprit sérieux, mais il a de l'esprit. Il n'a rien de figé. Précisément parce qu'il n'écrit pas une histoire, mais des souvenirs personnels en langue vulgaire, destinés à ceux qui écriront l'histoire en latin solennel, il s'abandonne à son humeur et suit le fil de ses pensées beaucoup plus que celui des événements. Il a le goût de l'analyse psychologique, ce qui nous vaut des portraits pénétrants, à la Saint-Simon, de Louis XI, de Charles le Téméraire et de tant d'autres, restés classiques. Il aime les jeux de la politique, il en démêle les intrigues avec bonheur, il donne des conseils aux princes; Sainte-Beuve l'appelle un Machiavel « en douceur ». Et avec cela, il a le sens du pittoresque, son style a de la couleur, il conte l'anecdote avec art et agrément. Son apologue de l'Ours et ses trois Compagnons, qui a séduit La Fontaine, est une petite merveille. Il est probable que l'empereur Frédéric III, auquel il en

attribua la paternité, s'en était moins bien tiré, bien qu'il fût « entendu » et, vu son âge, expérimenté.

Du reste, il n'est pas ennemi de la distraction et de la détente; il se demande même si les grands ambitieux qui se rongent le cœur, se gâtent et s'abrègent la vie « pour se accroître et avoir gloire », n'auraient pas mieux fait de « moins se soucier et moins se travailler et entreprendre moins de choses », pour le bien de leur corps et de leur âme. Ces réflexions philosophiques viennent à la suite d'un passage sur le Grand-Turc, mais qu'on ne s'y trompe point. « En ceci, dit-il, je ne parle point dudit Turc. » Au lieu de « persécuter le peuple et leurs voisins par tant de voies cruelles », n'aurait-il pas mieux valu pour eux « prendre des ayses et plaisirs honnestes? Leurs vies en seroient plus longues, les malladyes en viendroient plus tard et leur mort en seroit plus regrettée et de plus de gens, et moins désirée, et auroyent moins à doubler (redouter) de la mort ». Ces réflexions pacifiques, qu'il se permet « comme homme qui n'a aucune littérature, fors seulement quelque peu d'expérience » ne sont-elles pas d'un tour assez moderne? Si elle avait existé de son temps, Commines aurait été délégué par Louis XI à la Société des Nations...

A. ALBERT-PETIT

LES TRAITÉS DE LOCARNO

Le ministère des Affaires étrangères a publié le 20 octobre dernier, selon les conventions intervenues à Locarno entre les délégués, les documents qui ont été signés ou paraphés le 16 octobre 1925. Ce sont : 1° le traité entre l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Italie (pacte rhénan); 2° la convention d'arbitrage entre l'Allemagne et la France, 3° la convention d'arbitrage entre l'Allemagne et la Belgique; 4° le traité d'arbitrage entre l'Allemagne et la Pologne; 5° le traité d'arbitrage entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie; 6° le projet de lettre à la délégation allemande relatif à l'article 16 du pacte de la Société des Nations; 7° l'acte final de la Conférence de Locarno; 8° l'accord entre la France et la Pologne; 9° l'accord entre la France et la Tchécoslovaquie.

On a dit tout de suite, au lendemain de la Conférence, que les traités de Locarno constituaient le plus grand événement international depuis le traité de paix. C'est une appréciation exacte. Ces traités ont été le résultat d'un long effort diplomatique qui a commencé le 9 février 1925, jour où l'Allemagne a pris l'initiative d'une négociation, qui s'est poursuivi durant les huit mois où ont été échangées des notes préparant une solution, qui a été achevé par les ministres des Affaires étrangères réunis du 5 au 17 octobre à Locarno. M. Austen Chamberlain, ministre britannique des Affaires étrangères, en a donné le commentaire le plus éloquent en traversant Paris à son retour de la Conférence. Ce qui l'avait frappé, en entrant au Foreign Office, c'est que « la paix n'était pas encore faite. L'Europe restait divisée en deux camps. L'esprit des peuples était toujours un esprit de temps de guerre »; et cette situation risquait de mener fatalement à une catastrophe qui

pouvait être pour tous les pays plus désastreuse encore que celle d'où nous sortions à peine. Pour arriver à un accommodement entre alliés d'hier et ennemis d'hier, il y avait une condition nécessaire : c'était une entente cordiale très ferme entre la France et l'Angleterre. Seule cette entente rendait possible une réconciliation avec l'Allemagne. A Locarno, où tous se trouvaient sur un pied d'égalité, chacun voulait la paix de toutes ses forces. Il n'y a eu qu'une victoire : celle de la paix sur la guerre. Ces accords paraphés par les représentants des peuples, il faut qu'ils soient ratifiés par les peuples, qu'ils entrent dans le cœur des peuples, que les peuples en tirent les conséquences naturelles.

Ce jugement du ministre britannique est au fond celui de tous ses collègues qui ont travaillé avec lui à Locarno et qui se félicitent des résultats obtenus. Ils ont réussi à rédiger un pacte de sécurité, qui est le type de ces accords régionaux destinés à assurer le maintien de la paix dans le cadre de la Société des Nations et des traités existants. Obéissant à un désir commun de prévenir les guerres, animés d'une même volonté de recourir à l'arbitrage pour le règlement des conflits éventuels, les signataires s'engagent à ne rien entreprendre par la force les uns contre les autres pour modifier leurs frontières actuelles. L'Angleterre et l'Italie se portent garantes des conventions ainsi passées entre l'Allemagne d'une part, la France et la Belgique de l'autre. Le cas échéant, elles offriraient à celle de ces Puissances qui serait victime d'une agression, le concours de toutes leurs forces de terre et de mer. Cette promesse de coopération éventuelle est le résultat le plus substantiel que nous rapportions de Locarno. Elle est ce que nous pouvions espérer de mieux : aucun gouvernement, aucun parti en Grande-Bretagne n'était disposé à entrer avec la France et la Belgique dans une alliance qui eût été dirigée exclusivement contre l'Allemagne et non contre tout perturbateur de l'ordre européen, quel qu'il soit. Pareillement, la France se porte garante des traités conclus entre l'Allemagne d'une part, la Pologne et la Tchécoslovaquie de l'autre. Si, pour secourir ces dernières, elle devait faire passer des troupes à travers la zone rhénane démilitarisée, cet acte ne pourrait être considéré comme une agression.

Si on analyse les textes publiés, et si on en cherche tout le contenu juridique on est amené aux observations suivantes : Les traités de Locarno garantissent le maintien des frontières entre l'Allemagne et la Belgique, entre l'Allemagne et la France, telles qu'elles sont définies dans le Traité de Versailles. Ils garantissent également les articles 42 et 43 du dit traité relatifs à la zone rhénane démilitarisée. L'Allemagne, la France, la Belgique s'engagent donc à ne procéder à aucune attaque ou invasion, à ne recourir en aucun cas à la guerre. L'Allemagne renonce ainsi à réclamer contre le Traité de Versailles; elle a mis sa signature au bas d'un acte par lequel elle reconnaît volontairement l'existence des frontières fixées à Versailles le 28 juin 1919. On peut donc dire que si les textes sont respectés, toute menace de guerre serait écartée en Occident. Supposons des infractions aux engagements pris. En règle générale, toute contravention aux articles du pacte doit être soumise à la Société des Nations qui statue sans délai. Mais qu'arrivera-t-il s'il y a attaque brusque, agression, acte de guerre? Au cas où le pacte de sécurité et le traité de Versailles seraient violés en fait, le pacte a prévu qu'il y a alors légitime défense contre une agression non provoquée, et dès lors l'interdiction de recourir à la guerre ne s'applique pas. Il en serait en particulier ainsi en cas de contravention flagrante aux articles 42 et 43 du Traité de Versailles, relatifs à la démilitarisation de la zone rhénane, en cas d'une action consécutive à une décision prise par la Société des Nations, en cas d'une action en application de l'article 16 de la Société des Nations, ce qui réserve le droit à la France à secourir la Pologne attaquée. Le paragraphe 3 de l'article 4 du pacte de sécurité vise l'hypothèse d'une violation flagrante de l'article 2 du traité de Locarno par lequel les parties contractantes s'interdisent tout acte de guerre, ou d'une contravention flagrante aux articles 42 ou 43 du Traité de Versailles par l'une des Hautes Parties contractantes. Et il stipule que chacune des autres puissances contractantes s'engage dès à présent à prêter immédiatement son assistance à la Partie contre laquelle une telle violation ou contravention aura été dirigée dès que ladite puissance aura pu se rendre compte que cette violation constitue un acte non provoqué d'agression et qu'en raison soit

du franchissement de la frontière, soit de l'ouverture des hostilités ou du rassemblement de forces armées dans la zone démilitarisée, une action immédiate est nécessaire. Par conséquent si l'on imagine l'Allemagne renouvelant l'attaque de 1914, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Belgique se trouvent étroitement unies contre l'agresseur.

Les conventions d'arbitrage entre l'Allemagne et la France, l'Allemagne et la Belgique, l'Allemagne et la Pologne, l'Allemagne et la Tchécoslovaquie définissent avec précision toute la procédure de conciliation et de règlement. Le traité d'arbitrage entre le Reich et la Pologne, entre le Reich et la Tchécoslovaquie, était particulièrement délicat. L'arbitrage obligatoire destiné, dans son application aux conflits d'ordre politique comme aux conflits d'ordre juridique, à réduire au minimum dans l'avenir les risques de guerre, ne se sépare pas du droit que revendique la France de passer à travers une Rhénanie démilitarisée, soit parce que les articles 42 à 44 du Traité de Versailles auraient été violés, soit parce que ses alliés de l'Est seraient victimes d'une agression. La définition de l'agresseur, l'intégration des clauses du pacte dans celles des traités de paix ne se conçoivent à leur tour que par l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations. Si bien qu'à ce dernier problème sont en réalité suspendus tous les autres. Or l'opinion allemande, fortement travaillée par la diplomatie des Soviets, hésitait à se rallier sans conditions à l'organisme de Genève : elle réclamait un régime spécial; elle entendait notamment se soustraire aux obligations de l'article 16, au remaniement duquel, en fin de compte, elle aurait subordonné son adhésion. En outre, elle manifestait une extrême répugnance à reconnaître définitivement les abandons de territoires qu'elle a dû consentir à la Pologne et à la Tchécoslovaquie. Les Alliés ont précisé dans un projet de lettre à la délégation allemande l'interprétation qu'il convient de donner à l'article 16, et qui indique les obligations des États membres de la Société des Nations. De plus, les traités d'arbitrage entre l'Allemagne et la Pologne, entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie spécifient que le « respect des droits établis par les traités ou résultant du droit des gens est obligatoire pour les tribunaux internationaux », et « que les droits d'un État ne

sauraient être modifiés que de son consentement ». Par là le maintien des frontières est sauvegardé juridiquement. Un tribunal arbitral ne pourrait rien changer au statut actuel de la Haute-Silésie. D'autre part, l'acte final de la Conférence de Locarno porte notification de l'accord intervenu entre la France et la Pologne. Aux termes de cet acte, il est stipulé que « dans le cas où la Pologne ou la France viendrait à souffrir d'un manquement aux engagements intervenus en date de ce jour, entre elles et l'Allemagne en vue du maintien de la paix générale, la France et réciproquement la Pologne, agissant par application de l'article 16 du pacte de la Société des Nations, s'engagent à se prêter immédiatement aide et assistance, si un tel manquement est accompagné d'un recours aux armes qui n'aurait pas été provoqué ». Le même texte se retrouve dans l'accord entre la France et la Tchécoslovaquie. On peut donc dire que la Pologne et la Tchécoslovaquie trouvent dans les accords de Locarno la conformation des garanties qu'elles tiennent des traités. Si l'on ajoute que ces accords forment un tout, qu'ils doivent être tous ratifiés ensemble, qu'un protocole unique et un acte final constatent la signature donnée par les représentants des Puissances, et qu'il n'y a plus lieu à discussion sur les textes, on se rendra compte de l'œuvre accomplie à Locarno.

Il est naturel qu'après avoir achevé les négociations de Locarno, les ministres des Affaires étrangères qui avaient mené à bien un long et difficile labeur se soient laissés aller à quelque enthousiasme et qu'ils aient conçu les plus belles espérances. Les traités de Locarno forment certainement un ensemble unique, établissent des règles utiles, annoncent de hautes intentions et représentent un effort considérable pour que les engagements soient tenus. Personne ne refusera à une telle œuvre sa sympathie ni ses vœux. Elle a été en général bien accueillie dans le monde entier. Les Soviets font des objections, mais pensent peut-être à demander, eux aussi, leur entrée dans la Société des Nations. Les travaillistes anglais continuent, pour des raisons de principe, à critiquer la politique du Pacte, et à regretter le protocole défunt. Mais l'opinion britannique à peu près unanime, se félicite du succès de la Conférence de Locarno et loue M. Chamberlain

pour la réussite de son œuvre. Récemment, le Premier ministre anglais, M. Baldwin, avait pris soin de rappeler toutes les raisons qu'a l'Angleterre de souhaiter une détente européenne. C'est que l'Empire britannique, à l'heure actuelle, est assailli déjà d'assez nombreux soucis; soucis intérieurs avec l'accroissement ininterrompu du chômage, qu'exploite la propagande communiste; soucis extérieurs, en Extrême-Orient où se développe le mouvement pan-asiatique, et où des problèmes délicats vont se trouver posés par la conférence douanière, aussi bien que par les protestations du gouvernement de Pékin contre les « traités inégaux »; soucis dans le Moyen-Orient, où l'affaire de Mossoul donne à craindre un conflit avec la Turquie, et où le contribuable britannique n'est aucunement désireux de prolonger de vingt-cinq ans son mandat sur l'Irak. Pour d'autres raisons, la Belgique et la France se félicitent dans l'ensemble des résultats obtenus par leurs ministres et ne leur ménagent pas les louanges.

L'œuvre de Locarno cependant, quels que soient ses mérites, est une œuvre humaine et forcément imparfaite. Elle a des conséquences qui ne sont pas toutes sans inconvénients. Il y a dans le pacte un article 3, stipulant que « toute autre question sera soumise à une Commission de conciliation ». N'importe quelle question pourra être mise en discussion. Et comme rien en effet ne peut empêcher un État de poser au moment qu'il juge favorable une question qui l'intéresse, il vaut mieux qu'on institue d'avance une procédure à cet effet. On a donc décidé d'instituer une Commission permanente de conciliation de cinq membres. Si cette Commission ne réussit pas dans sa tâche, la question sera portée devant le Conseil de la Société des Nations, qui statuera conformément à l'article 15 du Pacte. Comme l'article 6 dispose que « les dispositions du présent traité ne portent pas atteinte aux droits et obligations résultant pour les Hautes Parties contractantes du Traité de Versailles », les gouvernements français et belge sont prémunis contre les interprétations juridiques. Mais il reste à considérer des hypothèses troublantes. Que se passerait-il par exemple si l'Allemagne décidait l'union de l'Autriche au Reich? Il existe aussi un article 8 qui soulève de sérieuses objections. Dans son texte actuel, le pacte rhénan

« restera en vigueur jusqu'à ce que, sur la demande de l'une ou de l'autre des Hautes Parties contractantes, notifiée aux autres puissances signataires trois mois d'avance, le Conseil de la Société des Nations, votant à la majorité des deux tiers au moins, constate que la Société des Nations assure aux Hautes Parties contractantes des garanties suffisantes ». Ainsi le pacte rhénan paraît menacé d'une sorte de condition suspensive. Enfin il s'agit d'adapter l'occupation du Rhin à la nouvelle formule politique. Les mesures dépendront avant tout de l'Allemagne. Les Alliés ont pris l'engagement d'évacuer la zone de Cologne dès que l'Allemagne aura exécuté les conditions posées par la Conférence des Ambassadeurs dans sa note du 4 juin. La plupart sont en voie de réalisation. Le débat ne porte plus guère que sur deux points : suppression complète du Grand État-major; limitation des villes dans lesquelles la police pourra être casernée. Que l'Allemagne se mette rapidement d'accord avec les Alliés sur ces points et l'évacuation de Cologne sera un fait accompli. Pour montrer leur sincère désir d'arriver à cette fin, MM. Chamberlain et Painlevé ont examiné les modalités que prendra l'occupation du Rhin quand la première zone sera évacuée. Les troupes britanniques ne seront sans doute pas rapatriées, mais se transporteront dans un autre secteur, probablement celui de Wiesbaden. Le mouvement ne pourra d'ailleurs s'effectuer que par étapes. Les autorités militaires britanniques désirent un délai de quelques mois pour s'y préparer. Si l'Allemagne apporte son concours loyal au développement de la politique de Locarno, les Alliés ne se borneront pas à l'évacuation de la première zone rhénane. Ils modifieront les conditions générales de l'occupation de manière à les adapter à un régime de détente. Par contre, il ne saurait être question de rien changer au régime de la Sarre, régime fixé de la manière la plus nette par le Traité de Versailles. Mais comment admettre que l'occupation du Rhin elle-même puisse exister réellement sans ménager tous les moyens d'action nécessaires?

A l'est comme à l'ouest, l'avenir dépend de l'esprit dans lequel l'Allemagne s'acquittera de ses obligations. Le fait qu'elle renonce sans retour à l'Alsace-Lorraine ne constitue

pour nous une tranquillité que dans la mesure où ce renoncement sera plus sincère que celui qu'a enregistré le Traité de Versailles. Création continue comme aurait dû l'être ce traité, le pacte de sécurité ne vaudra que dans la mesure où les hommes d'État chargés de l'appliquer auront véritablement la paix à cœur, et seront convaincus de la catastrophe sans doute irréparable que serait pour l'Europe entière une nouvelle guerre. Les manifestations qui viennent encore de se produire de l'autre côté du Rhin, les revendications qui ne sont pas seulement celles des nationalistes, les démarches répétées des délégués du Reich pour arracher aux Alliés des concessions de toutes sortes n'autorisent pas une confiance sans réserves. Les Alliés, eux, ont fait avec éclat et bonne volonté la preuve de leur désir de paix. Si la lettre du pacte ne modifie point la lettre du traité, elle marque un esprit nouveau de la part des vainqueurs. L'Allemagne sera-t-elle animée pour sa part de cet esprit nouveau? Si l'Allemagne ne change pas, la conférence de Locarno, au lieu d'ouvrir l'ère de meilleures relations entre les peuples, n'ouvrirait que l'ère des duperies. Les traités de Locarno offrent à l'Europe des possibilités, non des certitudes. Dans son discours de Nice, M. Painlevé a fait une observation qui mérite d'être remarquée. Après avoir dit que le plus grand péril, c'est la méfiance meurtrière entre les nations, et qu'à Locarno la grande difficulté fut de persuader chacun des peuples voisins qui allaient s'aborder que l'autre ne cachait pas un poignard derrière son dos, il a reconnu que cette politique de confiance comporte des risques. « Mais il n'est pas de geste civilisateur qui n'ait, à son origine, comporté des risques; et c'est parce que ces risques ont été bravés que l'humanité a progressé. Entre une politique qui n'est pas sans péril, et une politique qui mène sûrement à un désastre, notre choix est fait. » Le mot est à retenir : il résume les éloges comme les réserves qu'on peut faire sur la politique de Locarno. L'Europe court sa chance.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Dernières pages inédites d'Anatole France,
publiées par **Michel Corday.**

Anatole France, lorsque la mort le surprit, travaillait à des dialogues philosophiques qu'il devait réunir en un volume intitulé *Sous la Rose*. La *Revue de Paris* avait d'ailleurs annoncé la publication de cet ouvrage que le maître avait bien voulu lui promettre. Malheureusement il ne subsiste que des fragments de ces dialogues; aucun n'a été achevé. Ces fragments ont été réunis par M. Michel Corday qui les a accompagnés de commentaires pénétrants. Certains d'entre eux sont publiés dans leurs « états » successifs : il nous est possible ainsi de suivre le travail du maître et l'évolution de sa pensée... M. Corday nous rappelle tout d'abord l'origine de cette expression bien oubliée aujourd'hui, *Sous la rose*. Amour fit présent d'une rose au dieu du silence afin qu'il ne divulguât point les « secrètes pratiques » de sa mère Vénus. Parler sous la rose, c'est parler en lieu sûr, à l'abri des indiscrets.

Le premier des dialogues *Sous la rose* devait être consacré à *la métaphysique* et à *l'existence de Dieu*. C'est celui dont il subsiste les passages les plus importants. La métaphysique n'y est pas très bien traitée. « Les métaphysiciens, dit Floris, s'imaginent qu'ils ne voient, n'entendent, ni ne sentent, et ils se croient après cela très avancés dans la connaissance de la nature », et plus loin Floris, qui — une note de France le révèle — représente l'auteur lui-même, s'écrie : « Ah! que Diderot avait raison de dire qu'un métaphysicien ne sait rien. » Sait-on seulement ce qu'est la métaphysique? Les définitions qui ont cours sont imprécises et, si l'on s'y reporte, on verra que le bridge et l'achat des denrées sur un marché constituent des opérations métaphysiques... A propos de l'existence de Dieu les interlocuteurs échangent des propos fort sceptiques. L'un d'eux remarque : « Croire en Dieu et n'y pas croire, y a t-il une différence? Elle n'est pas grande. Puisque ceux qui y croient ne le conçoivent pas. Ils disent qu'il est tout. Mais être tout, c'est n'être rien. » Par ailleurs un personnage compare le Dieu unique chrétien et les grands dieux de l'Hellade. « Un seul Dieu, s'il se trompe, fait le malheur des peuples qui croient en lui. Les Dieux des Grecs par la diversité de leur caractère convenaient mieux à la diversité des esprits des hommes. » Et M. Corday juge que l'ensemble du passage peut être résumé par ces quatre mots écrits par France dans un coin de la page : « Malheur au Dieu seul! »

M. Michel Corday, qui a vécu dans la familiarité de France durant ses derniers jours, confirme l'athéisme absolu du maître en rapportant quelques paroles qu'il lui a entendu prononcer. France, paraît-il, inclinait à croire que Jésus n'avait pas existé. Il est probable en tout cas que cette idée, il ne l'eût jamais développée personnellement, confiant plutôt à un de ses personnages le soin de la défendre : ce qui n'est pas absolument la même chose. On ne peut d'ailleurs attacher à des propos familiers une importance définitive : le badinage, le goût du paradoxe y tiennent une place difficile à préciser. Et, de ce point de vue, M. M. Corday exprime une défiance bien justifiée à l'égard des livres récents où sont relatées des conversations avec France. Il attaque même très vivement quelques-uns d'entre eux « où Anatole France apparaît odieusement défiguré ».

Dans un dialogue *sur la vieillesse*, France exprimait toute l'horreur qu'elle lui inspirait. « La vieillesse est le pire des maux; elle ôte à l'homme la puissance, la force, la volupté, tous les biens de la vie et jusqu'à la curiosité qui est pour la plupart des hommes l'unique raison de vivre... » et plus loin nous lisons : « Les vieillards grognons, maussades; il y a de quoi! »

Le dialogue *sur l'avenir* devait montrer que l'intelligence humaine n'est point perfectible, mais que la condition humaine peut et doit s'améliorer. France croyait à un adoucissement du sort des hommes par le socialisme. M. Michel Corday précise, à ce propos, les idées politiques de France et montre l'influence que l'affaire Dreyfus a exercée sur leur évolution.

Le dialogue *sur la guerre* devait d'ailleurs développer le point de vue socialiste, célébrer la paix universelle et montrer la responsabilité des gouvernements capitalistes dans la prolongation de la dernière guerre.

Après nous avoir donné enfin quelques aperçus de ce que devait être le dialogue *sur l'astronomie*, M. Corday indique le sujet de romans que France projetait d'écrire : un roman des temps à venir intitulé *le Cyclope*, un roman sur Napoléon, une suite de *La Révolte des anges*...

Tout cela sans doute est passablement haché et fragmentaire. Ce sont esquisses, schémas plutôt que morceaux achevés. Mais les ébauches d'un maître ont pour nous un prix inestimable, toute la puissance, la sûreté de sa main y apparaissent; elles ont droit non seulement à notre respect, mais aussi à notre admiration.

Œuvres complètes d'Anatole France, tomes I et II.

L'intérêt qui s'attache à la publication de ces *Œuvres complètes* est considérable. Anatole France a donné, lui-même, durant les derniers mois de sa vie, des indications et des conseils à ceux qui l'ont

entreprise. Une question se posait dès l'abord. Fallait-il ranger les œuvres par genre (les romans, le théâtre, les vers, la critique) ou par ordre chronologique? C'est à cette seconde solution que s'est arrêté France. Parmi les œuvres demeurées inédites en librairie, les articles de journaux, de revues, que fallait-il choisir? Il y avait aussi les préfaces, les nombreuses préfaces composées pour des livres de toutes classes et de toutes sortes... On établit une liste complète, dont lecture fut faite au maître. Il désigna lui-même les pages qu'il désirait voir retenir.

La fameuse *légende de Sainte Radegonde*, cette première œuvre du petit Thibaut qui hante les bibliophiles d'aujourd'hui, ne se trouva point d'ailleurs du nombre des « élues ». Aussi le premier volume de la *définitive* débute-t-il par *Alfred de Vigny*, une étude qui, publiée jadis à un très petit nombre d'exemplaires, était devenue elle-même rarissime... Deux ouvrages absolument inédits seront révélés par cette *édition complète* : un *Auguste Comte* et un *Rabelais*. Ce *Rabelais*, qui est, paraît-il, une œuvre considérable, soulèvera sans doute une curiosité générale. Rabelais, c'est la Renaissance, l'éveil et déjà la victoire de cet esprit païen si cher à Anatole France : c'est la réhabilitation officielle de la beauté, du plaisir, le premier coup porté au culte de la douleur. De *Thaïs*, qui nous avait fait assister, au contraire, au crépuscule du paganisme, on trouvera dans cette édition complète un passage important et une préface demeurés inconnus du public jusqu'à ce jour. On nous dit aussi que, dans les annexes de cette *définitive*, seront insérés des fragments d'un roman inédit, *les Autels de la peur*, d'où France a tiré la plupart des nouvelles de l'*Étui de Nacre*.

Cette édition établie avec un soin minutieux est fort luxueuse. Les caractères sont de Didot. Le maître lui-même les a choisis. On sait qu'il s'intéressait fort à la typographie et aux alphabets : toute sa tendresse était acquise au Didot et au Garamond. Il a dessiné lui-même certains chiffres pour la pagination, les modèles proposés ne le satisfaisant point. Les illustrations sont intéressantes : celles du premier volume signées Dethomas, celles du second Dufour et Prinet.

L'Archipel aux Sirènes, par **W. Somerset Maugham**.
Traduit par madame E.-R. Blanchet.

En Angleterre, où l'intérêt porté aux pays exotiques est plus généralisé encore qu'en France, les romans coloniaux sont nombreux. Beaucoup d'entre eux ont d'ailleurs été traduits depuis longtemps et les noms de Kipling, de Conrad, de Parker sont bien connus en France. Sans être tout à fait de la même classe Somerset Maugham mériterait, nous dit-on, d'être accueilli dans notre pays. Quelques-uns de ses compatriotes le nomment déjà le Kipling du Pacifique.

Maugham a en effet la passion du Pacifique : il a fait de longs

voyages en Océanie. *L'archipel aux sirènes* où se déroulent les six contes que madame E. R. Blanchet vient de traduire (excellemment) est l'archipel des Samoa. Ces îles merveilleuses n'abritent point que des idylles, et les aventures imaginées ou rapportées par Maugham sont le plus souvent dramatiques. Il est rare qu'elles ne s'illustrent pas de morts d'hommes. Dans le *Roi de Talua*, nous voyons deux Européens établis dans une île où l'élément blanc n'est représenté que par eux-mêmes. Cette circonstance ne leur inspire aucune sympathie réciproque: ils se détestent et l'un des deux finit par être assassiné, sinon par l'autre, du moins à son instigation. Quant au *Capitaine Butler*, c'est un brave Anglais qu'un Polynésien a entrepris d'envoûter. La puissance des sorciers est restée grande à Apia et, si le magicien n'était point violemment supprimé, aucun médecin ne pourrait sauver Butler. *L'étang* révèle l'erreur que commettent les Européens, lorsqu'ils épousent — à titre définitif — les gracieuses filles de Samoa. Lawson, qui a fait cette faute, finit au fond d'un étang, une pierre au cou. Dans *Pluie* apparaît un missionnaire tyrannique et ascétique qui, entraîné, dans le péché par les grâces, d'ailleurs relatives, d'une de ses pénitentes, croit devoir témoigner de son repentir en se donnant la mort. Les deux autres contes sont moins tragiques : des fiancés rompent, des époux se séparent, ce ne sont pas toujours des événements malheureux. Pourtant, si l'on établit le bilan général de toutes ces aventures, il faut reconnaître que les sirènes de l'archipel ne font point le bonheur des voyageurs en les attirant... Il y a le paysage, il est vrai, la splendeur du décor, mais Maugham nous en dit très peu de choses. De ce point de vue, ses indications nous rappellent celles que les auteurs dramatiques groupent au début de chaque acte (*On aperçoit par la fenêtre ouverte la lisière de la forêt de ...*). Ce trait ne lui est pas propre. Les auteurs « coloniaux » anglais sont, pour la plupart, chiches de descriptions. Par là ils diffèrent nettement des coloniaux français. Chez Loti la nature est au premier plan; Nolly, Daguerche, Boissière, s'ils ne nous prodiguent pas d'aussi somptueuses peintures, ne négligent pourtant ni le soleil, ni la lumière, ni le végétal des tropiques.

Quant aux Samoans, Maugham, sans les ignorer, ne leur accorde point une importance excessive et l'on chercherait en vain dans ses nouvelles un passage aussi expressif que le tableau de Morillot (exposé au musée du Luxembourg) reproduit sur la couverture du livre, cet étonnant couple polynésien dont les corps citron se tordent languissamment devant une mer arc-en-ciel. D'ailleurs les romans coloniaux, qu'ils soient français ou anglais, sont consacrés aux colons bien plus qu'aux indigènes. C'est que ceux-ci demeurent inconnus ou incompréhensibles... sauf pour Kipling, peut-être (voyez l'admirable *Kim*). Un Loti les imagine bien plutôt qu'il ne les connaît. Belles créations poétiques que les siennes, mais lorsqu'un Oriental de race, un Adès par exemple,

prend la plume, des hommes nous apparaissent qui sont bien différents et autrement plus simples... Au fond, la littérature coloniale donne assez bien l'image des relations qui existent entre blancs et hommes de couleur : une cordiale (dans les cas favorables) incompréhension réciproque.

Restent les colons : ceux-là, M. Maugham les a longuement étudiés et l'on trouvera dans son livre des types singuliers, dont la vérité ne saurait être mise en doute.

La Vie amoureuse de Julie de Lespinasse, par André Beaunier.

Certes mademoiselle de Lespinasse a droit à figurer en bonne place dans une galerie des amoureuses. Elle a été l'image même de la passion, farouche, frénétique et presque folle; je ne sais rien de plus surprenant que ses lettres à Guibert. La souffrance qui y est peinte a quelque chose de communicatif : elle fait songer à certaines descriptions de maladies nerveuses que l'on ne peut lire sans ressentir une sorte de vague crainte d'être à son tour touché... On n'imagine point qu'un organisme humain puisse longuement supporter une telle ardeur. Mademoiselle de Lespinasse est morte d'amour... et de la poitrine. On ne sait lequel des deux maux avivait le plus l'autre.

Le récit que M. André Beaunier nous fait de cette vie étrange est captivant. On sent que l'écrivain a été charmé, conquis par son modèle. Julie a séduit le romancier au moins autant que l'historien... Sur l'origine réelle de Julie de Lespinasse, nous ne sommes renseignés que depuis peu de temps : on savait bien qu'elle était fille de Julie d'Albon. Mais le père? Madame d'Albon était séparée de son mari... et Lespinasse n'était qu'un complaisant qui prêta son nom. Le marquis de Ségur a fait la lumière sur cette histoire : l'amant de madame d'Albon, le père de Julie, c'est le marquis de Vichy, qui épousa plus tard Diane d'Albon, fille de Julie d'Albon. Ainsi il était à la fois le père et le beau-frère de Julie...

Comment Julie vécut chez madame du Deffand et comment elle la quitta, c'est ce qu'il est superflu de rappeler. On sait aussi qu'une fois la rupture entre la souveraine du couvent Saint-Joseph et son amie consommée, l'intimité de d'Alembert et de Julie devint plus grande que jamais. Finalement le philosophe alla s'installer chez mademoiselle de Lespinasse. A l'époque on jugea qu'elle était sa maîtresse. M. Beaunier ne le croit pas et rappelle, sans trop y ajouter foi, les histoires qui avaient cours sur les incapacités de d'Alembert. « C'est un Dieu », disait un jour une dame. « S'il était Dieu, il commencerait par se faire homme », lui répondit-on. Mais à ce propos M. Charles Henry remarquait jadis que « si les bruits du monde avaient eu raison, mademoiselle de Lespinasse n'eût pas, aux heures

d'aigreur, accusé d'Alembert d'être le père des enfants de sa domestique ». Objection assez valable... Quoi qu'il en soit, d'Alembert ne cessa de vivre auprès de mademoiselle de Lespinasse et de l'aimer. Mais les rivaux allaient venir.

En 1766 c'est le marquis de Mora, un jeune Espagnol de grande naissance, beau, paraît-il, jeune certainement : il avait vingt-deux ans. Julie trente-quatre. Tout de suite elle est éprise, mais l'intimité ne naît point aussi vite. Le marquis vit beaucoup, d'ailleurs, en Espagne. L'année 1769 marque un grand progrès dans leurs affections. M. Beaunier les croit chastes : pour lui, mademoiselle de Lespinasse n'eut d'autre amant que Guibert. La question a été souvent débattue. Beaucoup affirment qu'au contraire l'ardeur de mademoiselle de Lespinasse est à l'origine du mal de poitrine qui se déclara chez Mora l'année suivante... Le fait est que Mora tomba malade en 70 et jusqu'à sa mort (27 mai 74) il dut passer la meilleure partie de son temps dans le Midi pour se soigner. Il était devenu follement amoureux de Julie et voulait l'épouser. Elle, dans l'intervalle, avait conçu une grande passion pour le comte de Guibert, dont elle était devenue la maîtresse et cette fois nous savons jusqu'à la date de sa chute : 10 février 74... dans une loge de l'Opéra, s'il faut en croire le marquis de Ségur... La mort de Mora la plongea dans des remords farouches. Ses lettres à Guibert disent alternativement sa haine et son amour. Elle ne peut se passer de lui, et lui reproche de l'avoir arrachée à Mora. C'est un perpétuel délire, qui fatigue Guibert. Il songe à se marier, pour améliorer sa situation financière, qui laisse à désirer, et pour être tranquille. Il ne tarde pas trop : son mariage avec mademoiselle de Courcelles est du 2 juin 75. Les fiançailles, le mariage lui-même, rien n'apaise la passion de Julie. Elle est au désespoir, mais n'aime pas moins. Sa santé est atteinte, elle décline rapidement. Elle sent sa fin toute proche, cela la détourne de se suicider : mal de poitrine sans doute (Mora?). Guibert lui écrit, vient la voir, lui assure qu'il l'aime. Là-dessus elle est fixée, elle ne le croit point. Le 22 mai elle meurt, quelques heures après avoir écrit son dernier billet à Guibert (il était dans la chambre voisine avec d'Alembert). « Mon ami, je vous aime, c'est un calmant qui engourdit ma douleur. Il ne tient qu'à vous de le changer en poison et de tous les poisons ce sera le plus prompt et le plus violent. (Elle veut dire : avouez que ne vous m'aimez point)... Je m'éteins, adieu. »

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.